

2/-
262

ROME
SOUTERRAINE.

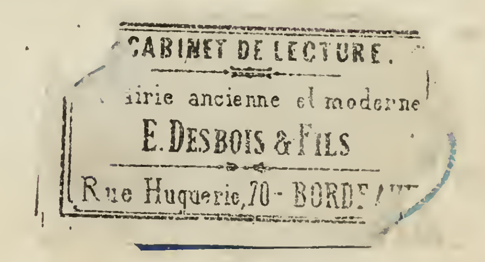
ROME SOUTERRAINE,

PAR

CHARLES DIDIER.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME I.



PARIS.

VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,

21, QUAI DES AUGUSTINS.

1836.

ROME
EST SANS CONTREDIT
LA CAPITALE
QUE LES ITALIENS CHOISIRONT UN JOUR.
(NAPOLÉON.)

AU

PAPE.

O voi, ch' avete l'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto 'l velame degli versi strani.

DANTE.

ROME SOUTERRAINE.

I.

ARDÉE.

— « Quel est, demanda Marius, ce château féodal qui se dresse là bas sur la colline? A voir sa masse vaporeuse ondoyer dans les brumes du matin, on dirait un de ces géans de l'Arioste qui de loin défiaient les preux errans.

— » Ce géant de pierre debout dans le désert, répondit Anselme, c'est la ville de Danaé, la ville de Turnus. Jadis métropole d'un royaume, elle n'est plus aujourd'hui qu'un fief des Cesarini. Comme déjà au temps de Virgile, elle n'a plus que son nom. Nous allons, du reste, la voir de

près, car nous y ferons rafraîchir nos chevaux. Le mien est tout baigné d'écume, et la tour d'Asture est encore bien loin. » —

Anselme, en parlant ainsi, flattait de la main le petit cheval bai qu'il montait; l'intelligent animal redressa brusquement sa tête courbée par la fatigue; il reprit l'allure rapide qu'il avait quittée, et les deux cavaliers, enveloppés dans leurs manteaux, et trottant côte à côte dans les prés humides, réveillaient en passant les troupeaux couchés au pâturage. Le tintement clair des sonnettes troublait alors le silence du crépuscule, pour s'aller confondre avec les premiers chants de l'alouette matinale, perdue bien haut dans la nue, et les derniers soupirs des rossignols nocturnes cachés dans les lauriers et les myrtes d'un ancien bois sacré d'Apollon.

Partis de Rome, les voyageurs avaient marché toute la nuit, et, comme Nysus et Euryale, de classique mémoire, traversé dans l'ombre et par des sentiers couverts ces champs laurentins dont l'Énéide nous a tant parlé. Théâtre des voluptés romaines, après l'avoir été des combats du pieux Énée et de la République naissante, ce fut comme un autre Baïa, tant les villas s'y multiplièrent. Aujourd'hui plus de villas, plus de délices; comme à Baïa, la nature semble s'être vengée de la mollesse des pères, en infligeant la fièvre aux

enfans. Ce n'est plus qu'un désert, et sur ce désert règne la mort.

Sortis du bois d'Apollon, et entrés dans les vastes prairies de Camposelva, consacrées jadis à Vénus et aujourd'hui à la mal'aria, les cavaliers se trouvaient alors au-dessous de cette Lavinie des rois latins, qui, moins heureuse qu'Ardée, a perdu jusqu'à son nom royal, et n'a plus, dans la bouche du pâtre, que celui d'un hameau vulgaire, Pratica. Le Riotorto passé, ils s'enfoncèrent dans un bois fourré qui leur ferma soudain l'horizon, et leur déroba plaine et ciel. Les ténèbres étaient là profondes et pleines d'embûches; les buffles, hôtes farouches des bois romains, se dressaient à chaque pas devant eux comme des ombres, et fuyaient en mugissant à travers les halliers. Frappés de terreur par ces apparitions brusques et retentissantes, les chevaux se cabraient ou bronchaient contre les racines et les porcs-épics dont les noirs sentiers étaient partout hérissés. Les voyageurs, silencieux et tout imprégnés de la rosée nocturne, mirent leur monture au pas, attentifs à ne pas se heurter eux-mêmes contre les branches en saillie.

Certes il fallait un intérêt bien mystérieux et bien puissant pour les avoir jetés à pareille heure dans ces déserts semés de tant de piéges. Préoccupés de leur propre sûreté et sans doute de plus

hautes pensées, séparés souvent par la nuit et le lieu, ils cheminèrent assez long-temps en silence, et ne se rapprochèrent que lorsque le bois et le ciel s'éclaircissant, l'aurore rendit par degrés visibles les périls que la double obscurité de la forêt et du crépuscule leur avait dérobés.

Alors, comme pour faire diversion à leurs propres préoccupations et à leurs dangers, Anselme et Marius s'entretinrent des fables de cette mythologie si riante et si fraîche sur son doux théâtre et sous les cieux qui l'inspirèrent, si maussade et si pédantesque sur les bancs de l'école et sous des cieux sans poésie, sans éclat. Ils se surprénaient à parler, comme d'une aventure de la veille, de cette Danaé vaincue dans sa tour d'airain par la pluie d'or, puis livrée, elle et son nouveau-né, le nouveau-né de Jupiter, à l'inclémence de l'Océan. Cette jeune Grecque abandonnée, ils se la peignaient belle et voluptueuse comme leur Titien la leur a faite; ils la voyaient sillonner sur sa frêle barque, et son fils au sein, l'immensité des mers; et, Moïse féminin, sauvée par les pêcheurs aborigènes, aborder aux côtes d'Italie pour y fonder Ardée, mère de Sagonte.

Enflammées par cette poésie primitive, leurs imaginations méridionales, car l'un et l'autre étaient Romains, se plaisaient à soulever le voile

diaphane de toutes ces fables si vraies, si brillantes, mythes profonds qui recèlent toute la sagesse antique de l'humanité, et gazent l'histoire pour la mieux conserver. Ils aimaient à voir dans une jeune mère chargée de la malédiction paternelle, et dans les vagissemens plaintifs d'un enfant proscrit au berceau, quelque migration de cette mystérieuse et infortunée nation pélasge, sœur aînée des Hellènes et mère de Rome, race errante et civilisatrice qui fonda les premiers empires italiques, apporta à l'Occident la charrue et le foyer domestique, éleva sur les montagnes ces cités cyclopéennes dont les murailles de géans vivent encore, et, après avoir civilisé l'Italie et l'Europe, maudite des Dieux, comme le Caïn hébreux, poursuivie par l'ingratitude de ses propres enfans, dispersée, réduite en esclavage, bouleversée par les volcans, frappée à la fois de tous les fléaux de la terre et du ciel, disparaît des annales humaines pour n'y plus reparaître.

Cependant les cavaliers étaient sortis du bois, et le soleil des monts de la Sabine. Arrivés au bord d'une espèce de promontoire en saillie sur l'étroite vallée du Numicus, ils se trouvèrent face à face avec Ardée, assise au front du roc opposé, et comme la fille d'Acrise, sa fondatrice, inondée par le soleil levant d'une pluie d'or. Le château des Cesarini, qui commande

la ville et la vallée, n'était plus cette masse grisâtre du crépuscule; illuminé par l'incendie, il nageait dans le feu, embrâsant de son reflet volcanique l'onde jaune et lente du Numicus. Un sentier poudreux et tortueux conduisit les deux Romains à la rive du fleuve qui fut le tombeau d'Énée, et l'un et l'autre tressaillirent quand soudain les fers de leurs chevaux, toute la nuit muets sur la poussière des sentiers et l'herbe des pâturages, retentirent sur les dalles sonores de la voie antique. Ils l'avaient à dessein évitée, et s'étaient cachés dans les bois pour n'être ni entendus ni vus. Ce passage subit du silence au bruit les avait fait tressaillir; il y avait eu une sorte de saisissement dans leur surprise.

A peine en étaient-ils revenus, qu'ils furent rejoints sur le pont du Numicus par une caritelle, qui venait de Rome par le grand chemin. Marius fut le premier à l'apercevoir, et il se prit à rire, tant était bizarre le costume de l'homme qui la montait. Il était seul. Vêtu d'un habit écarlate tout barriolé d'or, et d'une culotte de peau jaune, à larges galons, bleus il était chaussé de bottines à franges versicolores, et coiffé d'un énorme claque noir rehaussé d'un panache blanc et flanqué d'une vaste cocarde rouge. A sa ceinture de soie verte pendaient un tambour de basque et une trompette. Quant à l'atelage, il répondait au reste : le cheval fléchis-

sait sous les caparaçons, les grelots, les rubans, les pompons dont il était affublé; et la caritelle, peinte de toutes les couleurs les plus tranchantes, était chargée d'une pharmacie complète. Le nouveau venu était un Esculape de carrefour. Une si grotesque rencontre dans un pareil lieu contrastait étrangement avec le caractère austère et sérieux des ruines d'Ardée et des campagnes romaines.

— « Mais c'est le Catalan! » s'écria Marius.

— » A votre service, seigneurs cavaliers, répondit le faux docteur en se dressant de toute sa hauteur; c'est moi-même. Si vos seigneuries désirent de la véritable poudre de Badajoz, j'en ai de première qualité. L'Orviétan d'Orviète n'est rien auprès, et, comparé à moi, le grand Lupi lui-même n'est qu'un empoisonneur, parole d'honneur et de Catalan. Mais, continua le charlatan en frisant fièrement sa moustache d'hidalgos, vos seigneuries aimeront mieux peut-être l'admirable histoire du fameux bandit Pépé Mastrilli de Terracine :

Nella bella città di Terracina
Nacque quest'uomo di sottil' ingegno.....

On y voit comment l'amour lui fit commettre divers assassinats; comment il fut banni des États-Romains et du royaume de Naples, sous peine d'être écartelé; et comment, échappé des mains

de la justice, il mourut dans son lit en état de grâce et de pardon. A moins, poursuivit-il avec volubilité, et cela convient mieux à d'aussi bons chrétiens que vos seigneuries, à moins, dis-je, qu'elles ne préfèrent l'histoire de l'empereur Néron, et des bienheureux apôtres Saint Pierre et Saint Paul, martyrisés par ce barbare empereur des Gentils.» — Et, le tambour de basque en main, le Catalan avait déjà entonné la première note de la ballade sacrée, car, au métier d'Esculape, il joignait, pour mieux attirer les chalands, celui d'Amphion de place publique.

— « Assez, assez, lui cria Marius en l'interrompant rudement; nous te faisons grâce du reste; fais-nous grâce, toi, de ton savoir-faire. Garde tes drogues pour la place Navone, et tes ballades pour le Capitole; elles iront bien là avec les litanies des capucins d'Ara-Cœli. » — Il accompagna ces mots d'un sourire amer, comme s'il lui en eût coûté d'accoler le nom d'ignobles capucins au grand nom du Capitole.

— « Comme il plaira à vos seigneuries, répondit le charlatan sans se décontenancer, et en se rasseyant dans sa caritelle; je ne force personne.

— » Çà, reprit Marius, contrarié de la rencontre, dis-moi, beau chanteur, où tu vas si matin et si loin de tes tréteaux.

— » Hélas ! mes respectables cavaliers, les temps sont durs à Rome, et je m'en vais chercher fortune à Neptune ou à Porto d'Anzo.

— » Tu choisis mal ton public, car il y a là plus de cadavres à enterrer que de malades à guérir, et plus de baïoques à semer qu'à moissonner.

— » Dieu aidant, et avec le secours de saint Jacques de Compostelle, mon bienheureux patron, on tâchera de s'en tirer.

— » Au surplus, c'est ton affaire, va ton chemin, et bon voyage. » —

Après avoir salué les voyageurs avec une humilité servile, le Catalan fouetta son cheval, et, pour l'animer davantage, se mit à sonner de la trompette. La légère voiture bondit, vola sur la voie antique avec la vélocité d'une flèche, et, tournant brusquement la colline d'Ardée, elle disparut. Mais on ouït long-temps encore le son clair et triomphal de la trompette, la première peut-être que le désert entendît depuis le clairon des légions romaines.

Anselme, qui pendant toute cette scène s'était tû, mais n'avait pas quitté de l'œil le malencontreux Catalan, fut quelques instans rêveur; un froncement de sourcil et une contraction de lèvre dirent seuls qu'il venait de s'élever en lui quelque soupçon. Il ne fit part de rien à son compagnon, et ils gravirent en silence le chemin escarpé et glissant

d'Ardée. Ils franchirent l'unique porte de la ville, que la ville était plongée encore dans le silence et le repos.

Si j'ai dit ville, c'est par un reste de respect pour l'antique capitale des Rutules; c'est hameau que j'aurais dû dire, car le nom de hameau est le seul que mérite aujourd'hui la cité de Danaé.

Un plateau taillé de tous côtés à pic, une prairie fraîche et circulaire au sommet, une quinzaine de mazures jetées sans ordre à l'entour, un vieux château féodal vide et délabré, de l'herbe partout, dans les cours, aux fenêtres, sur les murs; point de rues; quelques fragmens de murailles saturniennes, derniers vestiges de fortifications disparues; une poignée d'habitans ou plutôt d'ombres maigres et livides minées par la fièvre et la faim, telle est Ardée.

Ainsi réduite par trois mille ans d'existence, elle est encore le point le plus frappant du désert, soit pour la teinte chaude et magique des fabriques, teinte qui n'appartient qu'à elle, soit pour la variété pittoresque du paysage, et je ne sache pas dans toute la Campagne de Rome un site plus riche dans sa misère, plus beau dans sa décrépitude: riche de souvenirs et d'émotions, beau de nature et de contrastes; seule richesse, seule beauté qui conviennent à de telles infortunes.

Contemporaine des volcans éteints d'Italie, son

vieux nom d'Ardée est resté là comme un monument de ces temps fabuleux où ardaient encore les champs phlégréens du Latium. Rome n'existait point; on ne parla d'elle que bien des siècles plus tard. Cinquante-trois peuples divers labouraient alors ces campagnes latines, maintenant désertes, incultes; vingt-deux villes fleurissaient dans ces seuls marais pomptins, dont le nom est synonyme aujourd'hui de dépopulation et de mort; et, entre toutes ces villes, entre tous ces peuples, Ardée était estimée illustre et puissante. Ce qu'il en reste, on l'a vu.

Mais ce que les révolutions n'ont pu lui ôter, c'est ce que lui a donné la nature, la magnificence de son ciel, la fraîcheur de ses prairies. Bâtie au sommet d'un rocher creux et volcanique, sur le premier gradin du gigantesque amphithéâtre qui de la Méditerranée s'élève aux cimes neigeuses de l'Apennin, elle embrasse un horizon sans bornes du côté de la mer et du Tibre, fermé des deux autres par les monts de la Sabine et de l'Abruzze. Au pied des précipices qu'elle domine, ce n'est que vallons rians et fertiles, verts pâturages, eaux courantes, fontaines cristallines, végétation jeune et splendide. Au couchant, c'est la mer et ses brises, la mer et son infini; au nord, le Mont Albane, l'Ida des Romains, avec ses cités blanches, ses villas de marbre, ses lacs bleus, sa

ceinture de forêts; plus haut encore, c'est le pays montueux des sages Sabins, premier séjour des Aborigènes, quand le Soracte et le Mont de Circé étaient des îles, la plaine tout entière une mer; quand l'Océan battait les rochers de Palestrine et de Tivoli. Dans ce magnifique cadre de montagnes aériennes, dont les lignes mouvantes ondoient à l'horizon comme les vagues d'un autre océan plein de grâce et de variété dans ses jeux, tout est plaine, solitude, mauvais air. Ici la côte de Laurente, où Lélius, les Scipions et Pline avaient leurs maisons de plaisance; là le rivage morne et dépeuplé d'Antium, où la Fortune n'a plus de temple; de tous côtés enfin, c'est la Campagne de Rome avec ses ondulations larges et prolongées, ses grands souvenirs et ses grands noms, son aspect sérieux, sa tristesse austère, avec ses pins agités du vent, ses aquéducs et ses ruines, vraie poésie du désert. Le soleil resplendissant et tiède d'une matinée de printemps répandait sur tout cela je ne sais quel air de fête et de bonheur qui semblait insulter à la désolation, au silence des terres saturniennes.

Assis au bord du précipice, sur le rocher à pic, les deux voyageurs contemplaient l'espace, en attendant que leurs chevaux fussent rafraîchis. Mais leur pensée n'était pas à la nature; elle était toute à Rome, à Rome invisible, mais que leur œil devinait au loin.

— « Ami, dit Marius d'une voix forte, là, sous nos pieds, est le berceau de la République romaine, de cette République de géans dont notre enfance fut nourrie, et que nous avons juré de ressusciter. » — Et il indiquait du doigt un petit vallon plat traversé d'un ruisseau. C'est en effet là que, durant le siège d'Ardée, Tarquin-le-Superbe avait dressé son camp; c'est là, sous la tente royale, et dans une orgie nocturne, qu'eut lieu ce pari fameux qui coûta à Lucrèce l'honneur et la vie, aux Tarquins leur couronne, et donna à Rome la République. Cette histoire, si bien racontée par Tite-Live, semble une aventure de notre âge, tant, de siècle en siècle, les passions ont toujours été les mêmes au cœur de l'homme!

Anselme fut frappé de ce rapprochement, et, se découvrant avec religion : — « Dieu veuille, dit-il, que la tour d'Asture soit pour nos descendans ce qu'est pour nous ce vallon sacré!

— » Dieu le veuille! » répéta Marius. « Au reste, ajouta-t-il, nous pouvons prendre ici même une leçon salutaire, car ce lieu est fertile en enseignemens; rappelons-nous qu'Ardée fut la mère de Sagonte, et que les Sagontins se firent de leur ville un bûcher, et surent mourir pour la liberté. » —

Les deux amis se serrèrent la main, et fixèrent l'un sur l'autre un regard qui semblait dire que

c'était chose déjà convenue entre eux, et que tout serment nouveau serait superflu. Leur âme romaine était dès long-temps vouée à une mort libre, et ils savaient bien qu'ils n'étaient pas hommes à reculer à l'heure du sacrifice.

Pendant ce temps, les habitans d'Ardée étaient sortis un à un de leurs bouges, et reprenaient lentement et en silence leur lourde chaîne de tous les jours. L'un attelait à une charrette deux buffles rebelles qui se révoltaient sous le joug et soufflaient de rage; un autre s'efforçait à seller un cheval hérissé, fils indompté du désert, qui labourait la prairie de son pied de fer; quelques uns jouaient déjà à la mourre. Les enfans, jaunes et bouffis, se roulaient tout nus au soleil matinal; des femmes maigres filaient sur leur porte. Mais personne ne prenait garde aux voyageurs, et, avec cette rudesse, cette inhospitalité du paysan romain, on passait et repassait devant eux sans les voir. Ils montèrent enfin à cheval, et partirent.

Comme ils descendaient la colline toute percée de cavernes volcaniques habitées sans doute jadis par les Cimmériens, Troglodytes de l'Italie, et aujourd'hui par la misère, ils crurent entendre un gémissement sourd sortir d'un de ces hypogées ténébreux. Ils s'arrêtèrent, et un cri plaintif leur parvint plus distinct. Ils descendirent de cheval, et pénétrèrent dans ce tombeau vivant. Un vieil-

lard (chose horrible à voir!), un vieillard, plongé dans ces froides ténèbres, et couché sur la paille humide, se débattait là, seul et abandonné, contre les angoisses de la mort. Oublié par la charité ou plutôt par la misère publique, qui lui jetait chaque jour un pain noir, il n'avait rien mangé depuis deux jours, et tandis que la faim lui déchirait les entrailles, la fièvre du mauvais air brûlait le reste de vieux sang qui le soutenait encore. Ils le traînèrent hors de cet affreux sépulcre, et le déposèrent au soleil. Les tièdes rayons le ranimèrent; quelques gouttes du vin que portaient les voyageurs dans ce désert manquant de tout lui rendirent peu à peu la vie. Les passans ne s'arrêtaient même pas, tant ils étaient faits à ce spectacle d'horreur. «Un de plus», disait leur œil impassible et morne. «Aujourd'hui à lui, demain à nous.»

Un prêtre passa. Laissant du pain et de l'argent au moribond, les deux amis le recommandèrent à l'homme de Dieu, qui leur répondit, en hochant la tête: — «Je le veux bien, mais à quoi bon? Un jour plus tôt un jour plus tard, qu'importe? Car, voyez-vous, c'est prêcher la vertu aux princesses romaines et la charité aux cardinaux, que de recommander la santé aux habitans d'Ardée.» —

Quoique peu nouveau pour les deux Romains, le spectacle d'une si horrible misère ne laissa pas que de faire sur eux une impression profonde. Ils

y puisèrent de nouveaux motifs d'action pour la grande œuvre qu'ils méditaient. — «Rome! Rome! murmuraient-ils tout bas en redescendant la colline, marâtre au cœur de fer, tes enfans meurent de faim à tes portes, et tu n'as pour eux ni pain ni pitié!» —

Une voie pavée, étroite et blanche, où ne passe personne, et que d'en haut on prendrait pour un gigantesque serpent déroulé dans les vertes prairies, conduit tristement d'Ardée à la mer par les champs Iémini et les bergeries de San-Lorenzo. Resserrée d'abord entre de petits côteaux percés de grottes, elle serpente à travers une suite de vallons solitaires, et s'ouvre dans une vaste plaine nue et remuée par les volcans, où croissent à peine de loin en loin quelques arbres, et où paissent de grands troupeaux de bœufs gris et farouches. Là le pavé cesse, et les pas des chevaux sont étouffés de nouveau par les herbes touffues. La scène change peu; elle est triste dans son uniformité, et les accidens y sont rares; tantôt c'est une tour du moyen âge qui se dresse mince et chancelante du milieu des ronces et de l'aubépine; tantôt c'est un ruisseau qui glisse silencieusement dans un lit profond et sablonneux; partout la solitude, partout le silence.

Parvenus au bord de la mer, les cavaliers en suivirent long-temps la grève, cheminant sur

l'arène humide ; le flot soulevé par la brise leur disputait souvent le passage et venait en murmurant baigner les pieds des chevaux. Ils passèrent ainsi, battus de la vague et du vent, sous Torre Materna, fort de garde qui domine la plage du haut d'un roc rouge et déchiré. Craignant quelque mauvaise rencontre, surtout aux approches de Porto d'Anzo, ils quittèrent la plage ouverte et se jetèrent dans une gorge étroite et rocailleuse ; une rude et longue montée les ramena dans un haut pâturage riche et spacieux, mais d'un aspect sombre, et bordé de chênes verts et d'oliviers sauvages. Un troupeau de cavales y paissait en liberté ; l'apparition subite des voyageurs les frappa d'une terreur panique, et tout le troupeau s'enfuit en bondissant, avec le bruit du tonnerre, emplissant la solitude de hennissemens belliqueux.

C'est là que commencent les campagnes de Porto d'Anzo, l'antique Antium, patrie de Néron. Aux villas impériales ont succédé les casins des princes romains ; à Néron, à Poppée, les Corsini, les Doria ; à Caligula, Albani ; à la Fortune, la Madone. Ces champs fameux ont bien mérité de l'art ; ils ont conservé dans leurs entrailles, pour nous les rendre intacts après quinze siécles de vandalisme, le gladiateur Borghèse et l'Apollon du Belvédère. Quant à la ville, ce n'est

plus aujourd'hui qu'une assez méchante bourgade pleine de ruines et de charbon, entourée de rizières pestilentielles et traquée par le mauvais air, entre les forêts et l'océan.

— « Il faut par prudence, dit Anselme, tourner la ville et prendre par les bois. Nous retrouverons la plage après Neptune sous les ruines de la villa d'Agrippine. » — Ils quittèrent donc les prés et entrèrent dans une sombre avenue d'yeuses. Tout à coup une nuée de corneilles s'abattit sur la tête de Marius et fit cabrer son cheval.

— « O déesse d'Antium! que me veux-tu? s'écria-t-il avec un saisissement involontaire.

— » Rien que d'heureux, répondit Anselme en souriant; l'oiseau sacré prend à droite, le présage est propice, la Fortune est pour nous.

— » J'en accepte l'augure, répliqua Marius, en s'efforçant de rire; mais il y avait au fond de cette âme méridionale et païenne un germe de superstition que l'éducation de son pays et des habitudes d'enfance avaient développé. Il ne croyait pas à Dieu, et il croyait à une sorte de fatalité mystérieuse dont il se rendait mal compte, notion vague et confuse qui peuplait pour lui la nature de puissances occultes, et le rendait accessible à des terreurs qu'il condamnait bien de sang-froid, mais dont il n'était pas toujours maître.

— » Que vois-je, reprit-il soudain, se mouvoir

là bas à la lisière des chênes? ne dirait-on pas le Catalan?

— » C'est vraiment lui, dit Anselme en s'arrêtant. Ce misérable nous épierait-il? Il en a l'air.

— » Nous épier! répéta Marius pour qui ce mot fut un trait de lumière. Nous épier! Plus de doute, ce saltimbanque est un espion, et j'ai été sottement dupe de sa comédie du pont d'Ardée.

— » Non pas moi, et depuis long-temps sur les places de Rome comme ici ce charlatan m'est suspect.

— » Malheur à lui! dit Marius. J'ai là de quoi payer les espions et les traîtres. — Et disant ces mots, il avait saisi le manche d'un poignard caché dans ses habits, et il lançait déjà son cheval du côté où avait paru le Catalan. Plus maître de lui et plus prudent, Anselme le contint. Aussi bien l'apparition s'était évanouie, et bientôt après on entendit résonner une trompette dans la direction de Porto d'Anzo.

— « Il nous brave, ce vil bateleur, dit Marius, l'œil enflammé de colère.

— » Qu'importe, répondit tranquillement Anselme, pourvu qu'il ne nous suive ni ne nous découvre. Tu peux t'en remettre à moi du soin de le dépister; je connais dans ces bois des retraites si profondes que l'œil de Dieu lui-même nous y

perdrait. Le Dieu du Saint-Office, s'entend, car pour l'autre.....

— » O! quant au mien, interrompit Marius, il ne me quitte pas; où je suis, il est, car je le porte en mon cœur : c'est la liberté romaine.

— » Et la déesse d'Antium, n'est-ce pas? » —

Les deux amis sourirent, et s'enfoncèrent en des fourrés si épais, sous des dômes de verdure si impénétrables, qu'à midi y régnait la nuit, et qu'il ne fallait rien moins que la longue pratique d'Anselme pour ne pas s'égarer dans ces ténébreux dédales. Mais il marchait d'un pas sûr, il avait le fil du labyrinthe.

II.

LA TOUR D'ASTURE.

— « Eh bien ! Oddo, demanda au sergent d'Asture une voix vénitienne sifflante et saccadée, avez-vous découvert quelque chose?

— » Rien encore, répondit le sergent.

— » Voilà le soleil presque couché, et Anselme n'arrive pas. Il devrait être ici depuis longtemps.

— » Patience ! on ne cingle pas à cheval dans nos bois comme en gondole sur vos lagunes. Pour moi, j'ai tant de confiance en lui que ne vînt-il pas du tout, je dirais encore : Il viendra.

— » Du reste, il n'est pas seul ce soir, dit un autre, que son cruscantisme dénonçait comme Toscan; c'est là peut-être la cause de son retard.

— » Sait-on, demanda un troisième, avec un

accent lombard fortement prononcé, quelle est la mystérieuse visite qu'il nous amène?

— » Non, répondit le sergent; mais ce doit être un carbonaro solide. Lorsqu'Anselme honore un homme de sa confiance, on peut tendre la main à cet homme-là les yeux fermés.

— » C'est vrai, dit Tipaldo le Vénitien, le sergent a raison; et sur ce point nous croyons sans forfanterie faire autorité. Si un Vénitien ne se connaît pas en hommes, qui sera-ce?

— » Nous peut-être, répondit fièrement le Génois Grimaldi.

— » Oui, témoin Christophe Colomb que vous n'avez pas rougi de laisser mendier un vaisseau de cour en cour, quand il ne vous demandait qu'une misérable felouque pour vous aller chercher un monde.

— » Je me constitue juge du combat, dit Septime, vieux soldat piémontais tout balafré, et je déclare Grimaldi vaincu. Tipaldo a trouvé le joint de la cuirasse et lui a porté là un coup de maître.

— » Je récuse Septime, répliqua Grimaldi; sa neutralité m'est suspecte : il ne m'est contraire que parcequ'il est Piémontais et moi Génois.

— » Il faut pourtant bien, dit Côme, le Toscan, un arbitre entre un Génois et un Vénitien; les plaies du Bosphore et de Chiozza saignent encore.

— » En qualité de Lombard, s'écria Cavalcabo, je suis neutre. Fils de Saint-Marc et de Gênes, je vous cite à ma barre, venez plaider votre cause.

— » Je suis l'avocat du Génois, dit Côme.

— » Et moi du Vénitien, dit Septime.

— » Assez, messieurs, assez, interrompit d'une voix grave un Modenais, jeune encore, mais pâle et maigre comme Dante, et comme lui usé et blanchi avant l'âge dans l'exil et dans les cachots. Rien, même en jouant, ne doit réveiller ici les rivalités de l'Italie; tout, au contraire, doit nous rappeler que nous sommes les enfans d'une mère commune, et que nous ne formons qu'une seule famille.

— » Oui, oui! s'écrièrent avec émotion tous les assistans, Azzo a parlé comme un véritable Italien. Romains et Lombards, Vénitiens ou Génois, nous sommes tous frères. Embrassons-nous donc, et vive la grande République Ausonienne! » —

Il y eut à ces mots une effusion générale, et l'on sentit que le sang italien coulait dans toutes ces veines, versait dans tous ces cœurs l'amour sacré du pays.

Un soldat de garde entra, annonçant au sergent que deux voyageurs à pied s'avançaient du côté de Paola.

— « Ce ne peut être Anselme, dit le sergent, car il viendrait du côté de Neptune, et ne serait pas à

pied. Je m'en vais à la découverte; vous, messieurs, de la prudence, ne vous montrez pas. » — Oddo suivit le soldat, et monta sur la tour. Il rentra l'instant d'après, disant que les deux voyageurs venaient du Mont de Circé, qu'ils demandaient à être hébergés pour la nuit dans la tour, et qu'ils étaient Allemands.

— « Allemands! s'écrièrent tous les Italiens avec des gestes de haine. Des Allemands! Ce ne peuvent être que des espions. » — Et le mot de Tédesques volait de bouche en bouche avec mépris.

— « Enfin, messieurs, dit le sergent, décidons quelque chose. Ils sont tous deux là bas qui attendent une réponse, que dois-je faire?

— » Les chasser avec ignominie, s'écria le Lombard.

— » Oui, dit le Toscan, pour qu'ils aillent le publier partout, et éveiller partout les soupçons.

— » En effet, dit le sergent, je n'ai pas l'habitude de fermer ma tour aux voyageurs, et on le sait bien. S'ils vont raconter à Neptune mon inhospitalité, cela fera causer, et peut nous compromettre.

— » Mais, dit Azzo, le danger d'être vus ou entendus par eux, s'ils passent ici la nuit, est si grand qu'il faut à tout prix l'éviter. Au reste, sergent Oddo, vous commandez ici, c'est à vous à prononcer; nous nous rangerons à votre avis.

— » Ma foi, reprit le sergent, de deux maux choisir le moindre. Le soleil est couché, et je m'en vais leur dire que passée cette heure on n'entre plus dans une tour de garde. Cela du moins aura quelque air de discipline militaire, et nous mettra à couvert.

— » Si ce n'est pas le meilleur parti, dit Azzo, c'est le plus sûr. » —

Oddo descendit à la porte de sa tour, et il expliqua aux deux Allemands le plus poliment possible pourquoi il ne lui était pas permis de la leur ouvrir. — « Du reste, ajouta-t-il pour les consoler, la soirée est belle, la plage sans danger, et vous n'êtes qu'à six milles de Neptune. Vous trouverez là un meilleur gîte qu'ici, où je n'aurais à vous offrir qu'un lit de camp et du pain sec. » —

Cela dit, il leur souhaita bon voyage, verrouilla la porte, et remonta dans la salle commune.

— « Mais que diable font-ils donc là? s'écria tout à coup Septime en montrant à travers l'étroite fenêtre les deux voyageurs à genoux et tête nue au pied de la tour. Les voilà maintenant qui chantent; écoutons. » —

On fit silence et l'on prêta l'oreille pour surprendre les paroles; comme elles étaient en allemand, et que, Cavalcabo excepté, personne ne le savait, personne ne comprit. Mais la musique était mélancolique et grave; elle parla au cœur

de tous, car la musique est la langue universelle. Les accords lents et plaintifs faisaient vibrer en cadence les échos de la tour massive, et allaient mourir au loin dans la haute mer comme un soupir mélodieux. Il y avait je ne sais quelle solennité poétique dans cette scène du soir, dans ces deux étrangers agenouillés sur la plage déserte, dans cette forteresse du midi répétant ces voix du nord, dans le mystère qui la rendait inhospitalière au voyageur.

Quand les Allemands se furent tû, Cavalcabo expliqua leur chant aux Italiens. C'était un hymne national en l'honneur du dernier des Souabes, de ce jeune et beau Conradin, qui, battu aux champs palentins par Charles d'Anjou et réfugié dans ce même château d'Asture, fut livré à l'usurpateur par le châtelain Frangipani, et porta sa noble tête sur l'échafaud.

— « Ils pourraient bien être carbonari, s'écria Septime; ils ont attaqué le Pape. Il serait fraternel de s'en assurer.

— » Cela peut être, répondit Azzo; mais l'initiative d'une reconnaissance serait trop périlleuse. Mieux vaut s'en tenir au parti pris par le sage Oddo, et laisser les voyageurs poursuivre leur route vers Neptune.

— » D'ailleurs, dit le sergent, du pas qu'ils y vont ils y seront bientôt. » —

Pressés par la nuit, les Allemands marchaient en effet à grands pas sur la grève solitaire ; on les vit quelque temps encore se mouvoir à l'horizon comme deux fantômes, puis ils se perdirent dans les brumes du soir.

Un instant distraits par les Allemands du retard d'Anselme, les Italiens de la tour s'entretenaient de l'histoire de Conradin, l'épisode le plus touchant et le plus tragique du moyen âge. Un seul ne parlait pas ; appuyé à la fenêtre qui donne sur la mer, il semblait abîmé dans une contemplation profonde. C'était un jeune peintre de Parme, beau comme Raphaël, artiste comme lui, et qui eût en d'autres temps ressuscité la grande école lombarde. Mais jeté par son âme ardente et libre dans la voie sanglante des conspirations, il consumait en ces luttes sourdes et ténébreuses toute une vie de poésie, d'enthousiasme et de passion.

— « Te voilà bien silencieux, Rémo, lui dit Côme en s'approchant de lui; à quoi penses-tu donc?

— » Je pense, répondit le Parmesan, en frappant du pied les noires murailles, que cette tour est funeste et marquée d'un sceau de malédiction. C'est ici déjà que, bien des siècles avant Conradin, s'embarqua Cicéron, pour aller tomber à Formies sous le poignard des Triumvirs. Je pense

aussi, continua-t-il d'une voix sombre, à ceux d'entre nous qui, comme eux, ne sortiront d'ici que pour monter à l''échafaud. » — Côme pâlit.

— « Au moins, dit Cavalcabo, ce ne sera pas, comme le Souabe, par la faute du châtelain ; car certes, ajouta-t-il, en frappant amicalement sur l'épaule du sergent, voilà bien le plus fidèle carbonaro d'Italie.

— » Et je m'en vante, messieurs, dit Oddo en relevant fièrement la tête. Si pour cela il faut mourir, ce n'est pas le bourreau qui me fera baisser les yeux. » —

En ce moment entra dans la salle commune un nouveau venu. C'était un jeune homme, un adolescent, presque un enfant. Il était né à Arona, au bord du lac Majeur. On l'avait baptisé dans la tour Conradin, parcequ'il était touchant et beau comme le dernier Souabe, qu'il avait comme lui seize ans, et comme lui les yeux bleus et de longs cheveux blonds. On eût dit en effet plutôt un Souabe qu'un Italien. A voir cette tête blonde et féminine, ces yeux bleus et doux au milieu de ces yeux noirs et ardens, de ces fronts mâles et bruns, on se demandait ce qui avait pu jeter un être si frêle parmi ces hommes énergiques, et quelle communauté pouvait exister entre eux? Tels sont les jeux bizarres et pourtant poétiques des révolutions. Elles remuent, déplacent, confondent

tout. Artistes puissans, elles se plaisent aux contrastes; faiblesse et force, ignorance et savoir, opulence et pauvreté, elles jettent tout pêle-mêle dans dans la même arène; et dans les poèmes piquans et terribles qu'elles composent, elles brisent tous les liens secondaires et de convention pour serrer plus étroitement les seuls qui soient immuables, éternels : la douleur et la foi. Car il y avait de la foi, une foi brûlante, sous ces formes gracieuses, fragiles, et la douleur avait brisé cette âme créée pour l'amour et la paix.

Compromis dans une sanglante sédition de l'Université de Turin, où son frère unique avait été massacré avec beaucoup d'autres sur les marches même de l'autel, Conradin avait juré de le venger et il avait révélé en cette occasion la force de son âme. Un soir qu'il suivait pas à pas, sous les arcades de la rue du Pô, le Gouverneur de la ville, homme féroce qui avait ordonné le carnage, son air parut suspect; on l'arrêta, et l'on trouva un poignard caché dans ses habits. — « C'était » pour lui, dit sans s'émouvoir l'héroïque enfant, » montrant du doigt le Gouverneur; il a fait égor- » ger mon frère, et le sang veut du sang. » —

Il appartenait à une famille réprouvée dont le chef avait déjà péri sur l'échafaud pour la liberté de l'Italie. Conduit dans une forteresse et traité avec la dernière rigueur, il fut, malgré sa grande

jeunesse et les supplications de sa mère, banni à jamais du royaume. Un raffinement de barbarie avait refusé à cette mère en larmes jusqu'à la triste consolation de suivre en exil son dernier fils ; on la gardait comme un ôtage de sa conduite à l'étranger. Surveillée par l'inquisition sarde, ruinée par d'ignobles confiscations, cette femme, jeune encore, veuve et mère abandonnée, pleurait dans sa retraite d'Arona la mort tragique d'un époux, d'un premier né, et la proscription précoce de son Benjamin. Elle pouvait dire, hélas! comme Rachel : Je ne veux pas être consolée, parcequ'ils ne sont plus.

Entré dans la vie sous de si cruels auspices, le cœur du jeune homme se partageait entre sa mère et l'Italie. Sa vie n'avait qu'un but, venger son père et son frère ou mourir comme eux ; et si son âme s'envolait souvent aux doux rivages d'Arona, exaltée par le malheur et la persécution, elle le précipitait dans tous les partis extrêmes et violens. Mais une si ardente épée usait un fourreau si frêle; sa pâleur le rendait encore plus touchant.

Ainsi ce nom de Conradin qu'il ne devait qu'à une ressemblance d'âge et de beauté, il lui siéyait merveilleusement bien ; jamais destinée privée et destinée royale ne se ressemblèrent davantage. N'avait-il pas, lui aussi, un héritage à re-

vendiquer, une injure à laver, une mère qui le pleurait? Tout donc rapprochait les deux Conradins, et la présence de l'adolescent d'Arona dans la tour d'Asture rendait presque tragique un surnom qu'on ne lui avait donné qu'en jouant.

Il entra ou plutôt se glissa furtivement dans la salle, non qu'il fût intimidé par les yeux qui allaient se fixer sur lui, c'étaient de vieux amis; mais il avait intérêt à échapper aux regards pour échapper aux questions. Toutefois il échoua.

— « Eh! mon bel espiègle, lui cria d'une voix retentissante le malin Tipaldo, d'où viens-tu donc si tard? » —

Cette question est tout ce que redoutait Conradin : — « Le père Mattéo, répondit-il en balbutiant et en essayant de rire pour se donner une contenance, me lisait là-haut, dans la Vie des Saints, l'histoire de la mule de Saint Thomas d'Aquin, qui mourut de mort subite au tombeau de son maître, là bas, dans les bois de l'Abbaye de Fossa-Nova, au bout des marais pomptins.

— » Et pendant ce temps, reprit l'impitoyable Vénitien, tu lisais, toi, n'est-ce pas, l'histoire de Lancelot dans les yeux d'Isolina. » —

Cette cruauté inutile déconcerta Conradin; il rougit jusques au blanc de l'œil; mais on vint à son aide.

— « Pourquoi embarrasser malicieusement mon

cher enfant? dit le vieux Septime en embrassant Conradin et jetant sur Tipaldo un regard de mauvaise humeur. Je ne veux pas, moi, qu'on le mette mal à l'aise; et s'il lui plaît à lui de faire la cour à la petite Isolina, je ne vois pas qui a le droit d'en médire. Il est mon fils adoptif; je remplace ici sa mère. » —

Et certes il disait vrai; jamais tendresse plus maternelle n'avait lié un homme à un enfant. L'âme brusque et sincère du guerrier sexagénaire s'était émue de compassion pour les malheurs précoces et l'âge tendre de son jeune compatriote. Il l'avait adopté, il avait pour lui des entrailles de père, et veillait sur sa vie avec une sollicitude qu'on n'eût pas cherchée sous une si rude écorce. C'était son ange gardien, sa providence visible; vivante égide toujours au devant de tous les coups, il le protégeait de son bras martial, et le guidait des conseils de sa vieille expérience dans l'orageux sentier qu'ils battaient ensemble.

Le spectacle de cette intimité touchante et réciproque — car si Septime aimait en père Conradin, Conradin aimait en fils Septime — intéressait tout le monde par son contraste et sa douceur, et tout le monde ressentait pour le bel Aronais quelque chose de l'affection paternelle du soldat. C'était comme un enfant commun. On le prévenait, on l'entourait, on le choyait;

tous étaient jaloux de partager avec Septime, ou, comme disait son exclusive affection, d'usurper son rôle. Mais aucun n'y portait le même amour, la même constance, la même ardeur; car aucun, excepté lui, ne connaissait la mère de Conradin. Il l'avait connue, hélas! en de meilleurs jours; il l'avait aimée peut-être; au moins professait-il pour elle un respect bien tendre, et n'en parlait-il qu'avec effusion et larmes. Il se plaisait à répéter au jeune orphelin qu'il était son image, qu'il ne lui en était que plus cher, et en disant cela, il le pressait sur sa poitrine en pleurant.

Tel était l'homme qui était venu au secours de Conradin, et Conradin, sous une telle égide, était invulnérable. Mais il avait à cœur de vider lui-même une querelle qui était sienne; profitant donc de la boutade acerbe de son père adoptif pour reprendre contenance, et cachant suivant l'usage sa timidité sous une audace offensive :

— « Or çà, dit-il au Vénitien, en croisant résolument les bras, messire Tipaldo, regardez dans votre tente, et laissez-nous dans la nôtre; le camp n'en ira que mieux. La première liberté est celle du cœur; ôtez-moi celle-là, je ne veux pas de l'autre. D'ailleurs, pourquoi le tairai-je? je trouve Isolina charmante, et je le publierais du haut de la statue de Saint Charles Borromée d'Arona, tant j'en rougis peu. » —

Il prononça ces derniers mots d'une voix mal articulée, et se réfugia tout à coup dans le silence. Il avait trop présumé de ses forces; son aventureuse résolution ne s'était pas soutenue jusqu'au bout. Le doux nom d'Isolina, si témairement hasardé par ses lèvres, lui avait tourné le sang; le frisson courait dans tous ses membres, et il n'avait jamais tant rougi qu'au moment où il disait ne pas rougir; on voulut bien condescendre à ne pas le voir. Son trouble était patent, mais si naïf, que Tipaldo lui-même en eut pitié; il usa de la victoire en ennemi généreux; il abandonna ses avantages, et battit en retraite quand il pouvait battre en brèche. Changeant brusquement de sujet, il revint à sa première pensée :

— « Mon inquiétude commence à être sérieuse, dit-il en s'approchant de la fenêtre; il est nuit close, et point d'Anselme. Pour moi je crains vraiment quelque sinistre. Y a-t-il des sangliers dans vos bois?

— » Il y a mieux que cela, il y a des loups.

— » Des loups! quel triste pays! On ne voit jamais de ces sottes bêtes aux bords de notre Brenta.

— » Mais on y voit des Tédesques, s'écria Cavalcabo, et c'est bien pis.

— » Il se fait réellement tard, dit le sergent préoccupé, et Anselme a coutume d'être ici de

meilleure heure. Je m'en vais à la découverte. » —

Tandis qu'Oddo montait sur la plate-forme de la tour pour interroger de l'oreille et de l'œil l'espace des bois et des mers, les Italiens restés dans la salle se communiquaient leurs alarmes ; l'impatience les exagérait encore en centuplant les minutes, et ces imaginations frappées semaient la nuit d'embûches et la peuplaient de mille fantômes.

— « Vous me faites rire, mes jeunes amis, avec votre pétulante ardeur, dit Azzo, toujours calme, toujours patient. Songez à la grandeur de l'œuvre qui nous rassemble, pénétrez vous-en, et une heure d'attente et de retard ne vous troublera plus. Ayez foi surtout à l'étoile de l'Italie; elle luit là bas sur Rome, voyez. Elle est vive et pure; elle nous dit : — Courage, mais patience! — Patience donc, amis; votre fougue juvénile, en précipitant tout, peut tout perdre. La liberté n'a pas de plus grand ennemi. » —

On a compris que tout cela se passait dans la tour d'Asture. Or Asture était jadis une ville romaine où Lucullus et Cicéron avaient des maisons de plaisance. Le moyen âge en fit un château fort qu'un Frangipani déshonora, on sait comment. Déchue ainsi de siècle en siècle, elle n'est plus aujourd'hui qu'un anneau de cette longue chaîne de tours de garde élevées de six en six mil-

les pour protéger les marines romaines contre les Barbaresques, la peste et les contrebandiers. Armée d'un canon, elle est peuplée comme ses sœurs de quatre artilleurs, d'un sergent et d'un député de la Sanità (conseil de santé) dont le rôle se borne à faire faire quarantaine aux bâtimens, en cas de naufrage ou d'abordage volontaire sur ces plages semi-africaines éternellement menacées de la contagion.

Refoulée pour ainsi dire par les siècles des côtes dans l'océan et bâtie sur des substructions antiques, la tour moderne est un donjon carré qui plonge dans les flots, et qu'un pont de pierre amarre au rivage. C'est un écueil fortifié, et qui pourrait au besoin soutenir un siège. Aussi bien est-il en état de siège permanent, bloqué du côté de la mer par la peste d'Afrique, du côté des terres par la fièvre des Maremmes.

Debout sur la grève la plus solitaire du désert romain, entre la petite ville de Neptune et cette homérique Montagne de Circé où plane encore l'ombre de la magicienne, terreur du pâtre, la tour d'Asture n'est séparée des marais pomptins, de ce vaste royaume de mal'aria, que par l'étroite ceinture de forêts qui se déroule d'Antium à Terracine, forêts vierges, et qu'on dirait primitives tant elles sont profondes et muettes. Sorti de leur sein ténébreux et descendu des

monts Albains, l'antique Lanuvius, aujourd'hui Conca, roule son onde sablonneuse non loin des murs de la citadelle, et, voyageur inconnu du désert, vient se reposer là et se perdre en silence dans la mer tyrrhénienne.

La solitude d'Asture et le carbonarisme éprouvé du sergent Oddo, qui alors y commandait, en avaient fait un rendez-vous de conspirateurs. Les huit Italiens avec lesquels on vient de faire connaissance, tous exilés et carbonari, s'y étaient rendus secrètement de Corse avec de la poudre et des armes. Ils étaient là depuis deux semaines, attendant pour agir les ordres d'Anselme; car Anselme tenait les fils d'une vaste conjuration, conjuration sainte et nationale dont Rome était le centre.

Ce soir donc il devait arriver, et l'impatience des bannis était au comble. La nuit venue, ils s'étaient réunis, attendant toujours, autour d'une grande table brute, le seul meuble qui, avec quelques grossiers bancs de chêne, ornât la salle. Une lampe étrusque à trois becs brûlait au milieu, et répandait plus d'ombre que de lumière sur les murs sombres et nus; les faisceaux d'armes dont ils étaient tapissés jetaient des reflets sinistres. Pressé par le sergent, le vieux Mattéo, député de la Sanità, était descendu avec sa fille Isolina de la cellule qu'il habitait au haut de la tour, et il avait pris place avec elle à la table commune.

Mattéo était à son poste depuis trente ans. Il avait vieilli dans sa tour, s'y était marié, y avait eu sa fille unique, et, devenu veuf, il n'avait plus quitté ni l'une ni l'autre : c'était un dévot. Enflammée, assombrie par la solitude et la double mélancolie du désert et de cet océan dont depuis trente ans il entendait mugir les vagues et contemplait les tempêtes, son imagination avait par degrés et avec l'âge atteint les dernières limites de la mysticité catholique. Cette loi de réprobation et de tourmens éternels convenait merveilleusement à une imagination ainsi préparée. Exalté encore par des lectures monacales, les seules qu'il se permît, il ne rêvait qu'enfer, démons et damnation ; il observait les disciplines du culte, le jeûne, le carême, les macérations, avec une rigueur qui décelait son épouvante, et il pratiquait la prière par terreur plus que par gratitude. C'est de ces êtres timorés et malheureux que le Christ avait dit : Je veux l'amour et non le sacrifice.

Tout, en effet, chez le vieux Mattéo était sacrifice ; l'amour n'était pas en lui, c'est-à-dire qu'il ne vivifiait pas sa foi et ne s'élevait point à Dieu, car pour la fibre humaine, elle vibrait bien en lui. Mais concentré tout entier sur un objet mortel, sur sa fille unique, son amour s'était fait d'elle une espèce de culte sur la terre. Pauvre vieillard, isolé dans sa tour, il n'avait qu'elle au

monde; la sainte mère de Dieu n'avait pas d'autre rivale en son cœur.

Aussi était-ce par ce lien puissant que les conjurés tenaient sa langue enchaînée, et Isolina était pour eux un gage de son silence et de sa fidélité. Dévot comme il l'était, on sent bien qu'il n'était pas de leur camp. Aveuglément dévoué au représentant visible de son Dieu sombre et vindicatif, le nom seul de carbonaro le faisait pâlir comme un mot néfaste et de malédiction. Toutefois il était libre de ses démarches ; il pouvait à son gré sortir de la tour et aller même à la messe à Neptune, où son absence un seul jour de fête eût éveillé plus de soupçons que sa présence n'y offrait de dangers, tant sa régularité y était devenue proverbiale. Mais s'il sortait, sa fille ne sortait point, et, surveillée étroitement, la jeune captive répondait de lui.

Or le père l'emportait en lui sur le sujet, sur le chrétien, et avec un tel otage on était bien sûr de sa discrétion. Il s'était même, chose inouïe! abstenu quinze jours de la confession, ne voulant ni exposer sa fille en dévoilant au sacré tribunal les mystères d'Asture, ni offenser Dieu en les taisant à son ministre. Cette privation lui pesait plus que tout le reste.

Et puis au fond ce n'était pas un méchant homme ni un dévot de mauvais vouloir. Il regar-

dait les conjurés comme des brebis égarées; et, ne rêvant pour eux dans l'éternité que flammes et grincemens de dents, il les eût plus volontiers ramenés au bercail que livrés au couteau. Il faut d'ailleurs dans un délateur politique une sorte d'énergie que l'âge avait éteinte en lui, et une résolution qu'il n'avait jamais eue. Ainsi donc, et indépendamment de son amour et de ses terreurs de père, moitié faiblesse, moitié bonté, il se fût tû et il eût reculé devant le rôle d'accusateur. Mais la faiblesse est périlleuse; malheur à qui s'y fie! N'agissant que par accès, comme la fièvre, elle a comme elle ses délires, ses abattemens, et les conjurés avaient bien fait de n'y pas compter et de prendre leurs garanties.

— « Père Mattéo, lui dit Côme, vous nous avez tenu rigueur aujourd'hui; ce n'est pas l'acte d'un bon chrétien. Privés sur cet écueil des nouvelles de la terre, nous n'avons que vous pour nous en donner au moins du ciel. Avez-vous eu quelque vision ce soir?

— » Jeunes gens, jeunes gens, répondit le vieillard, vous jouez bien gaiement votre âme et vous perdez le paradis pour un bon mot. Dieu vous fasse la grâce de vous illuminer! Allez, ingrats, malgré vos sarcasmes impies, je n'en prie pas moins pour vous la Madone soir et matin. Je ne vous demande en revanche qu'une chose, c'est de

ne pas me scandaliser par vos blasphêmes. Malheur à l'homme par qui le scandale arrive!

— » Grand merci, père Mattéo, dit le Vénitien; on vous accorde votre requête en faveur d'une madone dont les yeux noirs valent ma foi bien les yeux bleus de l'autre. » —

Cette saillie fixa tous les regards sur Isolina qui lisait ou feignait de lire dans un livre d'Heures qu'elle tenait ce soir en main plus par contenance que par dévotion. Splendidement relié à l'antique, le volume séculaire portait écrit en lettres d'or sur la couverture : SAINT CHARLES BORROMÉE D'ARONA. Il avait en effet appartenu au bienheureux archevêque de Milan. Passé et resté de père en fils dans la famille de Conradin, il était le seul héritage du jeune proscrit, héritage deux fois sacré. Son père l'avait porté avec lui sur l'échafaud, et son sang avait rejailli sur ses saintes pages; sa mère l'avait reçu encore humide, et quand son dernier né était parti pour l'exil, elle le lui avait remis tout baigné de ses larmes, comme un gage de douleur et de tendresse. Conradin avait juré dessus de venger son père, et de ce jour il ne l'avait plus quitté.

Ce témoin muet de tant de générations, de tant d'infortunes avait touché au cœur le vieux Mattéo et fait sa conquête. Le nom du saint d'Arona était pour le dévot un talisman infaillible, et les lettres d'or irritaient si fort sa pieuse con-

voitise qu'il eût donné pour le posséder vingt-quatre heures de la vie éternelle. Le fait seul du précieux dépôt était si puissant qu'il avait concilié au jeune homme l'amitié du vieillard, plus que toute sa grâce et sa beauté. En considération d'une si sainte relique, Mattéo pardonnait presque à Conradin son carbonarisme comme une étourderie de jeunesse, ne doutant pas que Dieu ne finît par lui ouvrir les yeux.

Or si Dieu devait ouvrir les yeux du jeune conspirateur, il n'avait pas ouvert ceux du vieux député, car le brave homme n'apercevait pas ce qui était visible à tous, l'amour de Conradin pour Isolina. Il surveillait si adroitement sa fille, le bon père, qu'il se défiait de tous ceux qui n'étaient pas à craindre, et il avait reçu dans son intérieur le seul qu'il en eût dû prudemment bannir. Il ne voyait en Conradin qu'un enfant, et dans Isolina que l'instrument dont Dieu pourrait bien se servir pour ramener ce joli pécheur dans la voie du salut.

Préoccupé de cette charitable idée, l'honnête homme favorisait une intimité qui n'était déjà que trop intime. Il aimait à contempler les beaux adolescens penchés ensemble sur les Heures du bienheureux archevêque; son âme se délectait à ce doux spectacle, et convaincu que Dieu accomplissait par sa fille une œuvre de miséricorde, il en rendait grâces au ciel. — Oui, père Mattéo,

disait l'espiègle, c'est une bénédiction sur votre famille, et certes, si tels étaient toujours les moyens de Dieu, il faudrait bien vite élargir l'étroite entrée du paradis, tant le concours serait grand à la porte. — Quel dommage, murmurait le dévot en secouant tristement la tête, que cela soit carbonaro! —

Les jeunes gens n'en étaient pas où croyait le vieillard, et ils lisaient bien plus souvent dans les yeux l'un de l'autre que dans le livre du béat. Tout le jour ensemble, le saint volume faisait entre eux l'office qu'en son tems fit le roman de la Table ronde entre Françoise de Rimini et son doux Paul. Si le vieux Mattéo eût lu Dante autant que le père Sanchez ou Dom Calmet, il eût vu au chant cinquième de l'épopée infernale le danger des lectures communes; mais il s'en donnait bien garde, le dévot, et il tenait sérieusement le proscrit Florentin pour hérétique, voire même carbonaro; carbonaro, en effet, car ta grande âme, ô Dante! brûlait pour la liberté de l'Italie.

Grâce donc à sa pieuse ignorance, les amans en étaient à si bons termes que, fou d'amour pour Isolina, Conradin avait, non pas donné, c'eût été un sacrilége, mais prêté, et c'était beaucoup, le livre héréditaire dont le Député était si friand. Sensible à un si grand sacrifice, la jeune fille ne quittait plus ce doux otage d'amour, appelé

à des destinées si diverses. Le jour elle le tenait dans son sein, la nuit sous son chevet, et, doux objet d'un culte terrestre, la nuit comme le jour elle le baisait plus souvent quand elle était seule qu'elle ne le lisait.

Ce soir là, suivant l'usage, elle l'avait en main; mais son attention n'était pas tellement subjuguée que ses grandes prunelles ne lançassent à la dérobée bien des éclairs furtifs du côté de Conradin. Peu à peu rapproché d'elle, il se trouva enfin à ses côtés ; car, il faut le dire, telle était la nature du sentiment presque paternel qu'il inspirait, que parmi tous ces jeunes hommes il n'avait point de rival. Pas un ne songeait à traverser ses amours, et si Tipaldo, le plus gai des conspirateurs, se permetait parfois un sourire, tous, et lui le premier, se seraient fait scrupule de troubler une si candide union. Disposés au contraire à la servir, ils n'étaient occupés tous qu'à prolonger l'illusion du père Mattéo.

Assis tout près de la lampe étrusque, les amans en recevaient sur le visage toute la lumière. Jamais le contraste de deux têtes ne fut plus frappant. Autant Conradin, né au pied des Alpes, était blanc et rose, autant la fille du désert romain était brune et pâle, mais de cette pâleur du Midi qui va à l'âme et qui éveille la volupté. Il y avait entre eux confusion de sexe. Iso-

lina avait les cheveux noirs, et l'ardeur de ses yeux plus noirs encore faisait ressortir la douceur des yeux bleus de Conradin. il y avait quelque chose d'africain dans cette tête romaine. Des dents très blanches et deux perles mattes en forme de poire suspendues à ses oreilles ajoutaient à la ressemblance. Svelte et formée, elle avait quinze ans.

Placé en face du charmant tableau, et frappé, inspiré par un contraste rendu plus saillant encore par toutes ces mâles physionomies que la lampe laissait en partie dans l'ombre, Rémo en faisait un dessin gracieux comme ses modèles.

— « Monsieur le Vénitien, dit gravement le Député à Tipaldo après un moment de silence, vous avez tranché tout à l'heure bien lestement une question profonde.

— » Laquelle?

— » Vous avez dit que la Sainte-Vierge avait les yeux bleus; or c'est là un point de doctrine fort controversé. Les docteurs et les pères de l'Église ne sont nullement d'accord; les uns les lui donnent bleus, les autres noirs. Saint Jean Damascène et Saint Ephrem même dans son Evangile de la Vierge n'ont pas résolu le problême. Quelles sont, je vous prie, vos autorités?

— » Ma foi, répondit Tipaldo d'un ton cavalier, Raphaël les lui a faits bleus, et son autorité en vaut bien une autre.

— » Jésus-Marie ! s'écria Mattéo en se signant, Raphaël mis au rang des docteurs de l'Eglise ! Un libertin qui a vécu en concubinage avec une boulangère ! Mon dieu ! mon dieu ! en quel siècle vivons-nous, et où va le monde ?

— » A la liberté, père Mattéo, répondit Septime. Mais vous ne servez pas ce dieu-là, vous autres dévots.

— » Quant à Raphaël, dit le Parmesan sans lever les yeux, je crois, comme Tipaldo, qu'il vaut tous les pères de l'Eglise et les docteurs. Les artistes de son génie sont les plus grands théologiens, puisqu'ils donnent de la divinité les idées les plus sublimes. Ce sont là nos saints, à nous.

— » Quoi qu'il en soit de la couleur des yeux de Marie, ajouta le Vénitien, ils devaient être bien doux, puisque Dieu le père s'en est épris. » — Le père Mattéo se signa.

— » Eh ! de grâce, interrompit Côme, pas de théologie.

— » D'ailleurs, messieurs, ajouta Grimaldi, nous avons promis au père Mattéo de ne le point scandaliser ; et pour couper court à la théologie, voici notre savant historiographe qui va nous raconter quelque histoire de nos ancêtres. Cette théologie-là me va mieux. »

L'historiographe de la tour était Cavalcabo. Le Lombard devait ce titre à sa profonde connais-

sance des fastes italiques, et si son temps ne l'eût fait conspirateur, il aurait donné à l'Italie un nouveau Muratori.

— « Que voulez-vous que je vous raconte? demanda-t-il.

— » Ne sais-tu rien sur la bonne vieille tour de notre ami Oddo?

— » Rien que vous ne sachiez. L'aventure de Cicéron est connue, on l'apprend au collége. Quant à Conradin, les Allemands ne m'ont rien laissé à dire. Resterait à vous raconter comment, un demi siècle plus tard, le petit-fils de l'empereur Frédéric trouva un vengeur dans un autre Frédéric, un roi de Sicile, mais un roi populaire, un roi valeureux et juste, grand dans la prospérité, plus grand dans le revers, un roi enfin comme on n'en voit plus; car, voyez-vous, la royauté est un vieux navire démâté et battu d'orages; comme l'esclave de Térence, elle fait eau de partout.

— » Si elle ne sombre pas sous peu, dit Septime, ce ne sera pas au moins notre faute. Mais ce Frédéric de Sicile, qu'a-t-il fait?

— » Il ruina le château des Frangipani, et n'y laissa que cette tour pour nous abriter. Mais tout cela date d'hier; remontons plus haut. Je vais vous raconter l'origine d'Asture; j'ai là-dessus des idées. La science historique, comme du reste toute science humaine, n'est qu'analogie et

induction; c'est ainsi que je vais procéder. D'abord, croyez-vous en Virgile?

— » Mais, oui, en Virgile poète, du moins.

— » Et en Virgile historien?

— » Où en veux-tu venir?

— » A ceci : Virgile nous dit que parmi les Italiens qui vinrent au secours d'Énée, il y avait un Etrusque nommé Astur.....

— » Mais c'est là de la mythologie, ce n'est pas de l'histoire.

— » Indiquez-moi, de grâce, le point fixe où finit la mythologie et où commence l'histoire. La mythologie n'est que l'histoire primitive de l'humanité, et avec le temps, mes bons amis, nous ne serons nous-mêmes que de la mythologie.

— » Eh bien! cet Astur?

— » Cet Astur était d'une grande beauté, habile écuyer, couvert d'armes resplendissantes. C'est Virgile qui nous raconte cela au dixième livre de son histoire..... de son poème, si vous le voulez. Astur donc amena trois cents hommes de Céré au siège de Lavinie ; or Lavinie n'est qu'à deux pas d'ici , et entre Astur homme et Asture tour..... » — Un signal du dehors coupa la parole à Cavalcabo, et la légende virgilienne en resta là.

— « Oh! pour cette fois, s'écrièrent les conjurés en courant vers la fenêtre, c'est Anselme.

— » Anselme ! Anselme! » — cria aussi le pauvre député, plus effrayé que si l'on eût annoncé Lucifer; car, à vrai dire, le prince des démons et le chef des carbonari ne faisaient qu'un pour lui. — « Anselme! » — répéta-t-il tout tremblant, et il s'enfuit, éperdu, en entraînant Isolina.

Conradin la suivit de l'œil en soupirant. Retranchée toute la soirée dans un silence timide, elle ne lui avait pourtant rien dit; mais leurs cœurs étaient d'intelligence, et les yeux d'une femme aimée sont si éloquens! son sourire a tant d'esprit!

Toutefois l'arrivée d'Anselme, car cette fois c'était bien lui, changea brusquement le cours de ses pensées. Si pour l'amour il était de son âge et de son pays, il savait s'élever d'un coup à la hauteur des intérêts puissans qui le liaient, quoique si jeune, aux conjurés d'Asture; et en cela du moins il était merveilleusement servi par la mobilité de son organisation nerveuse et féconde en contrastes.

III.

LA PRÉSENTATION.

— « Je vous présente, dit Anselme en entrant, un Trastévérin. Le sang des vieux Romains coule pur en ses veines, et son nom est Marius. Je vous prie de le retenir comme celui de mon meilleur ami et du meilleur Républicain de Rome.

— » Qu'il soit le bienvenu, répondirent les conjurés en lui tendant la main, son nom est déjà gravé là.

— » D'ailleurs, dit Cavalcabo, son patron Marius, le fils du publicain d'Arpinum, ne porta-t-il pas sept fois au consulat la démocratie italienne? Un si beau nom ne s'oublie point.

— » Surtout, poursuivit Rémo, dont l'œil d'artiste avait saisi d'un regard les lignes sévères de

ce profil antique, quand il baptise une si belle tête romaine.

— » Et l'ami d'Anselme, ajouta Oddo.

— » Eh bien! sergent, quoi de nouveau dans votre tour? Le député va-t-il à confesse?

— » Plût à Dieu qu'il y allât, répondit Septime, il ne nous cornerait pas nuit et jour aux oreilles qu'il perd pour nous son âme, et que nous le livrons à Satan.

— » Laissez-le dire; ses plaintes sont sans danger, au lieu que le confessionnal serait capable de faire un délateur d'un carbonaro, à plus forte raison d'un dévot. Vous tenez toujours sa fille en ôtage?

— » Elle est rigoureusement surveillée, et ne sort jamais de la tour.

— » Et vos hommes, en êtes-vous sûrs?

— » Angélo seul est à craindre, et partant, consigné. Il prétend que sa conscience a des velléités de remords. C'est, comme vous savez, un forçat libéré de Cività-Vecchia.

— » Et vivent les armées de notre saint père le Pape! s'écria Tipaldo. Il recrute donc dans les bagnes.

— » Dans les bagnes, dites-vous? Comme Belzébuth, il recruterait dans l'enfer.

— » Dignes héritiers des légions romaines! dit Anselme avec mépris. Et voilà les milices du Vatican.

— » Quant aux trois autres, reprit Oddo, deux sont carbonari, et tiendront fidèlement jusqu'au bout. Salvator, le troisième, n'est pas des nôtres; mais il tiendra par peur; c'est le plus poltron des hommes.

— » Faites-le venir, je vous prie, demanda Marius; je m'en vais lui donner une leçon de silence. » —

Salvator descendit sur l'ordre du sergent.

— « Eh bien! mon brave, lui dit le Trastévérin, nous t'apportons une bien triste nouvelle. Tu es de la compagnie Orsini, n'est-ce pas?

— » *Gnor sì*

— » Tu connaissais donc Chéco? » — Abréviation populaire de Francesco, comme *gnor sì* l'est de *sì signor*.

— « Si je le connaissais! N'avons-nous pas été de garde ensemble à Ostie? Nous y avons attrapé tous deux la fièvre. La compagnie n'a pas de meilleur canonnier; c'est un fin pointeur..

— » Dis c'était, car il est mort.

— » Mort!

— » Oui, brûlé.

— » Brûlé! Madoné! et par qui? Serait-ce le Saint-Office? En effet il jurait toujours et blasphémait souvent. Chéco, que je lui disais, tu finiras mal.

— » Eh bien! tu étais prophète. Il a mal fini; il a été enlevé et brûlé par ceux de la montagne.

— » Pauvre Chéco! que leur avait-il donc fait?

— » Il avait découvert et dénoncé à la police une de leurs cavernes.

— » Eh! de quoi aussi se mêlait-il de faire l'espion. Avant d'être canonnier, j'ai été, moi, quarante jours de garde aux marais pomptins, et j'ai échangé plus de verres de vin que de coups de fusil avec ceux de là montagne. Ils faisaient leur métier, je faisais le mien....

— » Et la route n'en était pas mieux gardée.

— » Ah! ma foi, tant pis; un soldat n'est pas un sbire.

— » Voilà justement, reprit Marius, ce que disaient à Chéco ses camarades. Ils ne voulaient plus ni boire ni jouer avec lui; il était tombé dans le mépris de tous. Un beau matin il disparut. On crut que de désespoir il s'était noyé dans l'Anio, car il était alors en garnison à Tivoli. Mais, en battant un jour la montage de Capranica, les carabiniers trouvèrent dans un bois, au-dessus de San-Vito, un tas de cendres, et dans les cendres des boutons d'artilleurs et des clous de bottes calcinés. On lisait au-dessus ces mots écrits avec du sang sur un tronc d'érable : — « Ici Chéco, le canonnier, paya la peine de son crime. Ainsi périssent tous les délateurs, brûlés dans ce monde et dans l'autre! »

— » Madone! s'écria le soldat terrifié; quoi!

dans l'autre aussi! Ainsi donc ils ne l'ont même pas laissé réciter un avé! Pauvre Chéco!

— » Pas même un avé, répéta Marius d'une voix de tonnerre; et pareille chose est arrivée à Pontini de Rome. Léonidas Montanari — âme héroïque! — lui a fait voir qu'on n'espionne et qu'on ne dénonce pas plus impunément les carbonari que ceux de la montagne; aujourd'hui délateur, demain, mort.

— » Va donc, mon brave, dit Anselme, va prier pour ton pauvre camarade; il a bon besoin de tes prières dans l'éternité. Avec cela, ajouta-t-il en lui glissant un écu dans la main, tu feras dire une messe pour son âme par l'archiprêtre de Neptune. » —

Salvator sortit moins joyeux du cadeau d'Anselme qu'épouvanté de l'auto-da-fé du canonnier. Les deux histoires firent d'autant plus d'effet sur son esprit timide que l'une et l'autre étaient vraies, et d'ailleurs tout-à-fait dans le caractère de ce Latium *ferox* aussi rude aujourd'hui qu'aux premiers siècles. Il fut pour long-temps par elles guéri de l'envie, s'il l'avait eue, d'imiter Chéco. L'ombre de son camarade brûlé sur la montagne et l'ombre de Pontini poignardé sur la place publique s'attachèrent à lui comme deux fantômes, répétant incessamment à son oreille : — Ainsi périssent les délateurs; brûlés dans ce monde et dans l'autre! —

— « Maintenant, reprit Anselme, aux affaires sérieuses. Marius ne vient point ici, comme vous le pensez bien, pour une simple présentation. Quelque bien que fasse à l'âme la vue de tant de nobles cœurs réunis pour une noble cause, au point où nous en sommes, il faut aux démarches d'un homme comme lui de plus puissans motifs, d'autant plus que le voyage de Rome ici n'est pas sans périls, pour la cause s'entend, pour les siens il n'en tient compte.

— » Tenez-vous compte des vôtres, vous tous ici présens, pour que je tienne compte des miens, moi? interrompit Marius avec la rudesse trastévérine. Je suis un carbonaro et rien de plus.

— » Le moment approche, continua Anselme, de frapper le coup décisif et d'arborer à Rome l'étendart de la grande République Ausonienne. Le Pape est malade; sa maladie est mortelle, et son médecin lui donne à peine encore un mois de vie. Ce fait est pour nous d'une importance capitale. Un interrègne est à Rome une occasion unique; il faut la saisir. Jusque là, repos et silence; mais le jour où la cloche du Capitole criera à la chrétienté : — Le Pape est mort! — ce jour-là sera le nôtre, et le glas des funérailles du Pontife Souverain sera le tocsin de la résurrection d'Italie.

— » Encore un mois! dit tristement Tipaldo; c'est bien long.

— » Toujours impatient, murmura doucement Azzo, toujours fougueux. Eh! fils de Saint-Marc, la République de Venise se fonda-t-elle donc en un jour, que vous ne puissiez attendre un mois pour fonder la nôtre?

— » Ces jeunes âmes, dit Anselme, sont pleines de feu et n'ont pas votre expérience, Azzo. Pardonnez-leur.

— » Dieu veuille, répondit tristement le Modenais, qu'elles ne l'achètent pas au même prix que moi! Je l'ai payée trop cher. Il n'est pas du Fare aux Alpes un cachot où mon chiffre ne soit gravé sur la pierre, entrelacé avec celui de l'Italie, car l'Italie est ma maîtresse à moi; je n'en eus jamais d'autre.

— » S'il n'est pas un sbire qui ne sache par cœur votre nom, dit Marius en lui serrant la main, il n'est pas un carbonaro qui ne le sache aussi et qui ne le bénisse. Toujours et partout le premier sur la brèche depuis dix ans, vous êtes le vétéran de la liberté, et il y a bien long-temps, vertueux Azzo, que j'aspire à vous connaître. Je vous ai vu, je suis content.

— » En effet, répliqua le martyr italien avec un sourire amer, face à face avec l'échafaud depuis dix ans et jouant ma tête avec lui, il y a dix ans que je suis semblable au cercueil du prophète, suspendu entre le ciel et la terre.

— » Dites l'enfer, s'écria Grimaldi ; la terre est-elle pour nous autre chose? Nous tous, Italiens proscrits et déshérités, ne sommes-nous pas tous, comme Oreste, dévoués aux dieux infernaux?

— » Mais pourquoi, dit Côme, nous condamner à souffrir un mois encore? pourquoi attendre la mort du Pape?

— » Parceque l'interrègne, répondit Anselme, entraîne avec lui toutes les oscillations, toutes les incertitudes du provisoire. Les ambitions du conclave et les intrigues de la diplomatie absorbent alors toutes les pensées. Dans l'attente commune du nouveau maître, dans cette instabilité, ce vague mystérieux de toutes les existences, de toutes les carrières, Rome entière flotte entre la crainte et l'espérance. N'ayant ainsi à rompre ni habitudes prises, ni affections anciennes, ni intérêts assis, la révolte trouvera les voies déjà presque aplanies, et marchera à la victoire d'un pas plus sûr.

— » Et puis, ajouta Marius, croyez-en notre vieille pratique du peuple romain. Quelque humiliant que soit l'aveu, il faut le faire ; à Rome, jamais sédition ne résistera à la présence du Pape. La multitude s'émeut, s'emporte, menace ; paraît-il, elle est à ses pieds, et la vue d'un vieillard désarmé, débile, est plus puissante sur ce peuple

rude et mobile en ses passions, que les armées de la chrétienté.

— » Allez, mes amis, ajouta Anselme, puisque c'est de Rome que doit jaillir l'étincelle de l'indépendance italienne, comme d'elle est partie jadis l'égalité du monde, bénissons, au lieu de nous en plaindre, un retard qui nous sert. Rien n'est prêt encore pour la lutte, que votre courage et votre dévouement; mais dans un mois le seront-ils moins?

— » Va pour un mois, dit Côme entraîné, je me résigne.

— » Pourvu cependant, ajouta Anselme, qu'il plaise à notre fidèle sergent de nous continuer son hospitalité.

— » Un mois de moins, un mois de plus, répondit Oddo, qu'importe? Je n'en serai fusillé ni plus ni moins.

— » Le sergent a raison, dit Rémo, et comme nous-mêmes ne sortirons peut-être de notre prison d'Asture que pour les cachots de Cività-Castellana et de Saint-Léo....

— » Fi de vos lugubres imaginations! interrompit brusquement le Lombard. Pourquoi ne sortirions-nous pas d'ici plutôt en Procidas qu'en Conradins? Ou la source du bonheur est ici-bas à jamais tarie et la justice remontée là-haut, ou le succès nous attend; car enfin la justice est pour

nous ; et quant au bonheur, il y a certes assez long-temps que l'Italie souffre pour y avoir droit ; comme je crois en elle, j'espère en lui. » —

— Non pas moi ! — semblait dire l'œil triste et dubitatif d'Azzo. Toutefois il se taisait, ne voulant pas glacer par son scepticisme l'enthousiasme de toute cette héroïque jeunesse. Homme souverainement juste, mais incomplet, plein de contrastes et d'inconséquences, démentant ses pensées par ses actes, il voulait bien, comme Curtius, et son sacrifice n'en était que plus sublime, mourir pour une idée, mais il mourait par devoir, par vertu. S'il doutait du succès, ce n'est pas qu'il doutât de la justice, c'est qu'il n'était pas organisé pour l'espérance ; et loin de la faire éclore en son âme, une persécution si longue, si acharnée en eût bien plutôt étouffé le germe, si la nature l'eût mis en lui.

Il la prêchait pourtant cette espérance qu'il n'avait pas ; et il la prêchait d'autant plus qu'il y croyait moins, car il avait à convaincre lui d'abord, puis les autres, et, apôtre malgré lui incrédule, il savait trop hélas ! ce qu'il y a de vide et d'angoisse dans un cœur inhabile à croire, rebelle à la foi, pour jeter au milieu de ces convictions jeunes et bouillantes des semences de doute et de désespoir.

Il en est encore — j'en ai vu — sur les terres d'Italie de ces natures fortes dont la douleur est

silencieuse; flammes ardentes qu'a éteintes la tyrannie, champs féconds qu'elle a stérilisés, sources fraîches qu'elle a desséchées. Chassées d'un présent inique, elles se réfugient dans l'avenir; mais quel avenir! Condamnées comme Sisyphe à un supplice sans trève, froissées, brisées, comme lui, sous les mille chûtes du rocher fatal, elles aspirent, comme au terme de tant de lassitudes, de tant de pleurs, à la froide insensibilité du sépulcre, et rêvent avec une volupté sinistre une éternité de silence et d'oubli, comme la foi s'en crée une de souvenirs et d'amour.

Tel était Azzo. Anselme était descendu dans cette âme grande et douloureuse, et sympathisait sans le lui dire à une souffrance dont la cause était si pure. — « Azzo, lui dit-il, vous êtes pour beaucoup dans la présence de Marius ici. Il part demain pour la haute Italie, et il attend de votre longue expérience des conseils et des directions. Il s'agit de mettre à profit le mois qui nous reste, et son voyage n'a pas d'autre but. Il visitera les Ventes des Orients sarde et lombard, les associera toutes à l'œuvre qui se prépare à Rome, et reviendra à temps se mettre à la tête des Trastévérins. C'est la partie énergique de la population romaine; il y a du vieux sang dans ces veines-là, et il nous faut leurs bras pour l'action. Avec eux la victoire est sûre, sans eux douteuse,

presque impossible. Or nul n'est plus propre que Marius à nous assurer leur appui, et leur conquête lui sera facile : trastévérin lui-même, il a vécu toujours au milieu d'eux, et il est aimé de tous; il est leur conseil, leur arbitre depuis longues années, et il exerce sur leur esprit un empire sans bornes. Pour cela donc il n'a besoin de personne, et nous avons tous besoin de lui; pour son pèlerinage clandestin, au contraire, il a besoin de vous tous ici rassemblés, nobles et courageux champions de l'Italie, et il attend de vous tous des lumières qu'aucun ne lui déniera. Mais la nuit est déjà fort avancée, et, quelque danger qu'il y ait à remettre au lendemain les affaires sérieuses, je crois que nous pouvons sans crainte remettre celle-ci au matin. Sous la garde du sergent Oddo on est bien gardé. » —

IV.

LA PARANCELLE.

La tour d'Asture était plongée dans l'ombre et le sommeil. A voir cette masse obscure et silencieuse surgir des mers sereines et se dessiner sur l'azur des nuits, le nocher n'eût pas soupçonné quelles passions bouillonnaient là, quel orage s'y amassait. La vague où son pied baigne murmurait à peine, et le ciel étoilé, mais sans lune, y réfléchissait ses myriades étincelantes. L'espace des bois était sans voix, sans échos. A peine quelque lointain mugissement de buffle ou de sanglier troublait-il à longs intervalles le triple repos des cieux, des mers et des bois; tout rentrait bientôt dans le silence, et l'on n'entendait que le pas monotone de la sentinelle, qui veillait sur la

plate-forme et se promenait dans les ténèbres comme un fantôme.

Anselme veillait comme elle, tandis qu'à ses côtés tout dormait. L'œil fixé sur l'étroite fenêtre de la plaine, il pensait à Rome, et, distrait par la nuit et sa mollesse des mâles préoccupations du jour, il abandonnait son âme à des rêveries plus douces et moins austères. Elle rêvait de tendresse et d'amour, cette âme romaine qui dans son sein portait l'Italie et la liberté; elle rêvait d'amour et livrait au souvenir d'une femme quelques instans surpris au grand œuvre qu'elle méditait. Mais loin de se détremper à ces sources intimes, elle s'y fortifiait, elle en sortait plus dévouée, plus ardente.

Tel est l'amour, l'amour vrai, qu'il met l'homme en rapport avec tout ce qui est noble et beau, l'attache à l'humanité par la tendresse, l'élève à Dieu par la reconnaissance et la passion. Ce lien merveilleux et doux de la terre au ciel, instinct intelligent qui conserve, qui purifie; force créatrice qui meut tout, pénètre tout, et donne à tout âme et puissance, l'amour est le grand maître des affaires humaines; qui l'ignore ou le blasphême se condamne à ne savoir jamais rien du monde ni de ses lois; il est la condition première de toute la science des êtres, le fondateur de toute morale, et sans lui l'homme reste éternellement pour l'homme une page close de la création.

Or Anselme en avait de bonne heure senti les saints aiguillons, et adoré les autels; de bonne heure l'amour avait fécondé son esprit, épanoui son âme, et, le plaçant pour ainsi dire au centre des choses, mis pour lui chacune à son point. Ouvrant son grand cœur à toutes les émotions tendres, à toutes les sympathies nobles, il l'avait préservé de cette sécheresse, de cette aridité que l'intelligence, quand elle s'isole, introduit dans les rapports humains. La science enfle, dit l'apôtre, comme la charité, l'amour édifie. Tempérée par cette rosée céleste, sa raison était flexible, liante, persuasive, et c'est par là surtout qu'il dominait ses pairs; empire doux et volontaire subi par tous sans contrainte et sans murmure.

Il n'avait ni plus de justice qu'Azzo, ni plus de bravoure que Septime. La vaste érudition du Lombard dépassait la sienne, Rémo même était plus artiste, le Génois non moins fier; mais ce qui l'élevait au-dessus d'eux tous, c'est qu'ils étaient tous en lui, et il les contenait tous, parce-que tous il les comprenait.

Doué de cet équilibre peu commun qui fait les hommes complets, il n'y avait entre ses facultés ni lutte ni anarchie; chacune agissait dans ses limites, aucune ne tyrannissait sa voisine; et il devait à ce précieux ensemble la mesure, la justesse, dons rares, dons méconnus sans lesquels il n'est ni

vraie force ni vraie grandeur. Plein d'une vénération que la culture avait appliquée aux grandes choses, il croyait au devoir, et rendait un culte à la vertu. Prudent et sagace, il avait le sang-froid du courage; tête positive, cœur chaud, il n'avait qu'un but, l'unité italienne, et s'il n'était pas artiste à la manière de Raphaël et du Tasse, il l'était comme les Gracques, pour subjuguer, pour entraîner les âmes par l'ascendant de la parole et des images.

Ses points vulnérables, ceux par lesquels il payait son tribut d'homme à la misère humaine, c'était, comme chez le Satan de Milton et le Capanée du Dante, l'orgueil, et, par une contradiction assez peu logique, l'irrésolution. Dans cette contradiction même était son supplice: l'orgueil l'élevait, l'irrésolution le rabaissait. De là mille combats, mille angoisses.

Mais cela se passait en lui, et nul n'avait son secret; jamais son orgueil ne dégénérait en superbe ou en vanité, et il connaissait trop bien les hommes pour laisser paraître ses incertitudes. Il en est des chefs de parti ou de conspiration comme des hommes d'état, le doute les perd. Les tergiversations déconsidèrent; il faut au peuple, être mobile et changeant, l'irrévocable; il n'a foi en ses chefs qu'à ce prix; et le Pape doit au dogme politique de son infaillibilité sa longue autorité popu-

laire. Anselme, qui le savait, jouait l'homme résolu, comme la timidité joue souvent l'audace; mais cette comédie même blessait sa fierté et l'humiliait. Il lui en coûtait de ne pas se montrer aux hommes dans l'intégrité, dans l'ingénuité de son être ; c'était une servitude, et il aspirait, comme à l'indépendance, aux voies ouvertes de la sincérité.

Toute sa circonspection lui suffisait à peine pour résister aux inspirations de sa nature droite et sincère, tant lui pesait ce rôle de dissimulation et de contrainte. Et quoique son orgueil fût noble en sa source, puisqu'il était fils d'une pauvreté fière; quoique son incertitude résultât d'un de ces coups-d'œil vastes, perçans, à qui nul rapport n'échappe, et qu'elle portât bien plus sur les moyens secondaires que sur le but, car sur ce point il était inébranlable, l'un et l'autre soulevaient néanmoins dans son âme bien des tempêtes intimes et douloureuses.

De Rome où reposait en paix à cette heure une femme aimée, et où ses rêves tendres l'avaient emporté, Anselme ramena sa pensée à Asture et ses regards sur ses compagnons. Dispersés dans la salle jonchée d'armes et enveloppés dans leurs manteaux de conspirateurs, ils dormaient. Tout près de lui reposait d'un sommeil doux et paisible ce Conradin, dont la jeunesse était si touchante. A peine l'énergique enfant s'était-il assoupi que le vieux Sep-

time qui l'épiait s'était glissé vers lui sans bruit, et avait ajouté son propre manteau à celui qui le couvrait déjà. Il avait contemplé long-temps sans parler cette jeune tête blonde, plus charmante encore dans le sommeil, et comme si la grâce de ces traits féminins eût éveillé dans son cœur d'anciens souvenirs, une larme avait roulé au bord de sa paupière et mouillé sa moustache blanche. Son visage, qu'éclairait à demi la lampe, avait pris en cet instant une expression triste et presque solennelle.

Anselme, qui avait observé en silence cette tendre scène, n'avait pu s'empêcher d'admirer là le pouvoir d'une affection forte sur les êtres même les moins supérieurs. C'était le cas de Septime. Médiocrement doué quant à l'intelligence, la partie morale était chez lui si belle, qu'elle le haussait au niveau de tout. Justice, bonté, conscience, il possédait à un haut degré tous les élémens de la moralité humaine. Jeté avec son siècle dans les camps, il avait fait la croisade européenne de la Révolution, et suivi du Caire à Moscou l'aigle providentielle du grand démolisseur de trônes. Son courage l'avait fait distinguer, dans un temps si fertile en héros, parmi des hommes où la bravoure était un jeu ; et si son esprit brut ne s'était pas cultivé sous la tente, il y avait contracté ce je ne sais quoi de grandiose et d'épi-

que qui élève les hommes à la hauteur des grandes choses, et qui retrempe, qui régénère les nations vieillies aux sources mâles de la guerre, comme Achille aux ondes du fleuve mystérieux.

Non loin de Septime, entre Côme et Tipaldo, dormait Grimaldi. Son sommeil était pénible et saccadé, son front et ses joues tour à tour pâles ou enflammés, ses gestes souvent convulsifs. Débile et peu fait pour une si rude vie, le Génois portait en son sein les germes d'une fièvre estivale qu'il avait prise sur cette plage de mal'aria et qui minait sourdement les ressorts de sa vie.

Fixant un œil triste sur tous ces nobles fronts dévoués à l'échafaud, Anselme se mit à déplorer amèrement les destinées de cette Italie, dont les plus beaux génies s'éteignent dans le silence des cachots ou s'usent en des conspirations sourdes et sanglantes. L'âme ouverte à la pitié par l'amour, il trouva des larmes dignes de si grandes infortunes.

Tous ces bannis rassemblés là sur la foi de sa parole et au sein de tant de périls, c'est sur lui seul que reposait désormais leur espoir; il tenait en ses mains leur vie; une faute de lui pouvait la leur coûter à tous. Mais soutenu par le devoir, enhardi, fortifié par ses dangers même et par les leurs, il était moins encore effrayé des ténèbres de l'avenir qu'honoré d'une confiance

si touchante, qu'ému d'un si généreux dévouement.

Vaincu peu à peu lui-même par la fatigue du voyage, il commençait à s'assoupir lorsqu'il crut ouïr au milieu du silence de la mer un léger bruit de rames. Le *Qui vive!* de la sentinelle le réveilla tout-à-fait. Il prêta l'oreille, et une voix du dehors répondit par un cri mal articulé. De plus en plus intrigué, il commença à craindre; l'idée d'une surprise le saisit, et, s'approchant de la fenêtre, il vit avec inquiétude une barque montée par trois hommes raser mystérieusement la tour et s'arrêter au pied. Il se tut et attendit.

Cependant le sergent avait hélé la barque inconnue du haut de la plate-forme, et il menaçait déjà de la canonner si elle ne s'éloignait.

— « Gagnez le large, leur criait-il, ou je vous coule bas. Vous êtes des forbans ou des contrebandiers.

— » Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, répondit une voix fortement imprégnée d'accent calabrais. Nous sommes des marchands de légumes de Gaëte; nous allions à Ponza, et le vent contraire nous a fait dériver jusqu'ici. Nous sommes bien las, et nous ne savons pas même où nous sommes.

— » Vous êtes à Asture, répliqua Oddo, et j'en suis le sergent. Si vous étiez, vous, ce que vous

dites, vous sauriez qu'on n'approche pas ainsi d'une tour de garde sans s'annoncer. Eloignez-vous, vous dis-je. La nuit est bonne et vous n'avez rien à craindre du vent.

— » Mais nous mourons de faim, reprit la voix calabraise; il y a quarante-huit heures que nous sommes en mer et que nous n'avons mangé ni bu.

— » Je ne crois pas un mot de toute votre histoire; mais comme il se peut faire que vous n'ayez réellement ni eau ni pain, et que ma tour n'a jamais refusé ni l'un ni l'autre à personne, je vais vous en porter. » —

Armé de pied en cap, Oddo descendit sur le pont qui lie la tour à la terre ferme; il tenait les inconnus pour espions et les voulait observer de près. Les deux gardes-côtes carbonari le suivaient, armés aussi, et portant l'un une cruche d'eau, l'autre un gros pain bis.

— « Voilà pour vous, dit le sergent aux hommes de la barque. Mais qu'est-ceci? mon père, continua-t-il, en découvrant que l'un d'eux, celui-là même qui avait pris la parole, était vêtu en capucin. Depuis quand, je vous prie, Saint François s'est-il fait marchand de légumes? Allons, mon révérend, par Saint Erasme de Gaëte, vous m'en avez conté là une dure. Voyons vos passe-ports, s'il vous plaît! » —

Au mot de passe-port, l'un des rameurs tenta de fuir; mais Oddo, plus alerte, retint la barque et ordonna aux gardes-côtes de coucher en joue les fuyards. — « Au premier coup de rame, leur dit-il, vous êtes morts.

— » Papiste de malédiction! s'écria un des trois suspects, tirant un sabre de son manteau, je te fends le crâne si tu ne nous lâches. » — En disant cela, l'inconnu, homme gigantesque, brandissait déjà son damas sur la tête du sergent.

— « Je ne vous lâcherai point, et tu ne me fendras pas le crâne, répondit celui-ci avec son sang-froid italien; et il repoussa le colosse au fond de la barque. — La lutte allait s'engager sanglante, le capucin s'interposa.

— » Allons, mon cher frère, dit-il au sergent, d'une voix insinuante, soyez compâtissant et secourez trois pauvres chrétiens naufragés que la providence envoie à votre charité pour les assister. Vous voyez bien que nous n'avons point de papiers et que nous sommes à la merci de votre humanité. Prenez pitié de nous dans ce monde, Dieu vous le rendra dans l'autre.

— » Cela peut être, mon révérend, mais Dieu m'ordonne de faire mon devoir en celui-ci et de vous arrêter; vous passerez aussi bien la nuit dans ma tour que dans votre parancelle dématée. » —

Le troisième inconnu, qui n'avait encore rien dit, intervint alors; il tira quelques écus de sa poche, et, les offrant à Oddo : — « Nous sommes, dit-il, vos prisonniers, cela est vrai; mais voici notre rançon; c'est tout ce que le naufrage nous a laissé pour nous racheter; vous ne voudrez pas être plus cruel que lui.

— » Je demande bien pardon à votre excellence sicilienne, votre île, car votre accent me dit assez que vous êtes insulaire, n'a pas encore assez d'or pour acheter un Romain. Pied à terre, sang de Christ! et vous tout le premier, monsieur le suborneur. » —

Certes jamais homme ne fit son devoir de plus mauvaise grâce; l'embarras du sergent était extrême, il maudissait sa capture, et ne savait que faire de ses trois prisonniers. Il leur eût de grand cœur fait un pont d'or; mais, préoccupé toujours de l'idée que ce pourrait bien être des espions, il craignait de se compromettre, lui et ses hôtes, par une imprudente générosité. Du côté des inconnus, toute résistance était inutile; les deux gardes-côtes restés sur le pont les tenaient en joue, et le canon de la plate-forme était braqué contre eux. Le capucin fut le premier à se résigner; mais, comme il prenait la main du sergent pour sauter sur la grève, celui-ci crut sentir un attouchement carbonique. Il fit la sourde oreille

d'abord ; mais le signe mystérieux fut répété d'une manière si claire qu'il ne put se dispenser d'y répondre.

— « Vous l'êtes donc? lui dit alors à l'oreille le capucin. » —

Le sergent répondit par un signe encore plus expressif, et la reconnaissance fut complète. Elle se fit de part et d'autre avec des embrassemens et des larmes de joie. — « Eh! mes bons cousins, leur disait Oddo avec effusion, que ne parliez-vous plus tôt?

— » Le pouvions-nous prudemment sans vous connaître? répondait le capucin.

— » Quant à moi, ajoutait le Sicilien, je l'ai soupçonné à son refus. Il n'est pas un papalin, s'il n'est carbonaro, qui ne vendît son âme pour un écu.

— » Moi, dit en se relevant l'homme au damas, espèce de géant né dans l'antique Samnium, je l'ai soupçonné à la vigueur de son bras. Par Bacchus! nos cousins de Rome n'y vont pas de main morte, et ils frapperont fort quand le jour enfin viendra de purger l'Apennin des loups avides qui l'infestent. Quand sera-ce?

— » Bientôt, bientôt, répondit le sergent. Mais montons; l'aube commence à poindre, et nous aurons le loisir de causer de tout cela là-haut. La grotte est pleine de travailleurs. » —

Ils amarrèrent la parancelle sous le pont de manière à la rendre invisible, et, ayant clos, suivant l'usage, et verrouillé la porte de la tour, le sergent conduisit dans la salle commune les trois débarqués. Réveillés par le bruit, tous les conjurés étaient déjà sur pied, attendant avec anxiété le dénouement de la scène nocturne.

— « Je vous présente, dit Oddo, en introduisant les inconnus, trois bons cousins que le Grand Maître de l'univers et Saint Tibaldo, notre patron, nous envoient pour travailler avec nous à chasser les loups de l'Apennin. » —

L'accueil fut cordial. Les bannis se pressèrent à l'envi autour des nouveaux venus, fort curieux tous et empressés de connaître leurs aventures. Mais les malheureux étaient si exténués de fatigue et de faim, si desséchés par la soif, que force fut bien de les laisser reprendre haleine.

Cependant le soleil s'était levé radieux comme la veille sur les vieux rochers herniques, et rougissait déjà les cîmes blanchâtres du pays des Volsques. Obliquement frappée par la lumière céleste, l'homérique montagne où repose Elpénor prolongeait son ombre pyramidale sur les flots, et semblait atteindre l'archipel napolitain de Ponza. A peine distinctes, les îles sortaient une à une des vapeurs matinales et pointaient à l'horison comme autant de voiles dorées.

De même qu'Asture, ces îles ont un nom funeste. Lieu jadis de pénitence et de proscription, c'est là, sur ces écueils solitaires, enfans perdus de l'océan, que périrent de faim le jeune fils et la magnanime épouse de Germanicus. Tibère y relégua sa mère, Caligula sa sœur; Néron y fit ouvrir les veines à sa femme Octavie. Exilée du monde par Auguste, la brillante Julie y avait naguère expié dans les longues tortures d'une diète austère sa beauté coupable et l'amour du poète; jetée de là au fond de la Calabre, elle y alla mourir enfin d'inanition dans les bras de sa mère, bien loin des bords où pleurait Ovide. Comme l'amour, la foi eut là ses martyrs, et d'illustres. Une Flavie du sang des Domitiens y expira dans les tourmens, en confessant de sa bouche impériale le plébéïen de Jérusalem. Sous le sceptre des Bourbons de Naples l'archipel maudit n'a point déchu. Son astre est sinistre encore. A l'ergastulum païen de Pandatarie a succédé l'ergastulum chrétien de Saint Étienne, cachot funèbre creusé sous l'océan par la tyrannie, comme la Tour d'Oubli du Bosphore. Aujourd'hui comme alors, les gémissemens des victimes se confondent avec le murmure des vagues et se perdent dans les tempêtes.

Couvert d'un nuage de sang par l'histoire, le lamentable écueil l'était alors par le soleil levant

d'une draperie d'or; mais bientôt mer, plaine, et montagnes, tout fut inondé, et le donjon d'Asture s'alluma comme un phare entre le désert des bois et le désert des flots.

V.

NEPTUNE.

Ce jour-là Neptune était en fête, célébrant la céleste Marie sous je ne sais lequel de ses mille noms terrestres ; elle en a tant, que les deux ou trois cents du Jupiter grec si laborieusement colligés par le savant Lilio Giraldi n'en peuvent donner l'idée. En détrônant l'idolâtrie païenne, l'idolâtrie catholique l'a dépassée.

Nul point du Latium ne porte, plus que Neptune, dans son site et sa forme, l'empreinte de la terreur des corsaires. Une forteresse du moyen âge, bâtie sur une saillie de la côte, domine au loin la mer; ses créneaux, aujourd'hui démantelés, ses hautes murailles invisibles sous le lierre et les longues herbes, proclament assez dans leur

éloquence monumentale les antiques dangers de ces rivages. Éternellement menacés par la double peste d'Afrique et des Maremmes, ces bords sont assiégés par un troisième fléau plus formidable encore, les Barbaresques. Aujourd'hui même leurs flotilles croisent insolemment en vue des châteaux et des tours de garde, enlevant jusque sous la bouche des canons les petits enfans qui jouent au soleil sur le sable des grèves.

Jadis les maisons étaient hors de la citadelle destinée à les protéger. Rapprochées, pressées autour d'elle par l'épouvante, elles ont fini par l'envahir; elles s'y sont réfugiées comme en un lieu d'asile, et, sautant une à une et sans ordre dans l'étroite enceinte, elles en comblent aujourd'hui tout l'espace. On a percé quelques ruelles tortueuses et humides dans ce dédale infect, sans air et presque sans lumière. Une église qui n'est plus le temple magnifique du dieu qui a baptisé Neptune s'élève blanche et nue au centre de ce chaos informe, et, foyer d'un nouveau fléau, elle couve en ses caveaux tumulaires la corruption des cadavres.

Tout cela peuplé de quelques centaines de vivans entassés pêle-mêle avec les morts s'appelle une ville; et là, dans cette ville oubliée, perdue au bout du désert, on naît, on vit, on aime; et l'on a là des enfans et des amis, des larmes et des joies, des

passions, des croyances; on rêve là de gloire et de fortune, et l'on meurt là comme à Rome sur la foi du Crucifié, et les fils s'endorment à côté des pères, sous le même autel où ils reçurent d'eux les eaux du baptême, et les générations s'écoulent silencieuses, et l'océan les voit passer.

Toutefois un nom brille sur le ténébreux tombeau de tant de générations inconnues, et la vague des siècles l'a porté loin. Telle qu'elle est, la bourgade obscure des Maremmes a donné le jour à un grand artiste, André Sacchi, génie simple, grandiose, austère, qui fut le dernier champion et comme le Caton de l'Ecole romaine.

Neptune donc était en fête, et les cloches sonnaient leurs fanfares. Endimanchée et le bonnet blanc sur l'oreille, sa population de pêcheurs était, comme toutes les populations d'Italie, les jours de fête, répandue par groupes oisifs sur la place. On donne ce nom pompeux à quelques centaines de pieds carrés qui servent de parvis à l'église. Les enfans se roulaient tout nus comme à Ardée, dans les jambes des hommes, et les femmes sillonnaient les groupes, qui s'ouvraient avec admiration devant leurs brillans habits grecs.

Neptune est à la Campagne de Rome ce que Procida est au golfe de Naples; elle a conservé dans le costume des femmes un monument sans réplique de son hellénique origine. Jeunes et

vieilles, les Neptuniennes étalaient au soleil leurs corsets verts brochés d'or et leurs longues robes écarlate coupées à la grecque. Chaussées de fins souliers de satin cramoisi, elles portaient toutes, celles-ci sur leurs cheveux blancs, celles-là sur leurs cheveux noirs, un voile de lin brodé et plié en torche carrée sur le haut du front; retombant à angles droits sur les épaules, il est surmonté, comme la *chesa* des Italo-Albanaises, à laquelle d'ailleurs il ressemble, de grosses épingles d'argent sculptées à jour.

Fraîches et coquettes, les jeunes marchaient d'un pas svelte; maigres, sèches, ridées, les vieilles, toutes courbées qu'elles étaient par l'âge, ne le cédaient à leurs cadettes ni en atours ni en prétentions; mais les bijoux massifs des mères brillaient moins au soleil que les grands yeux noirs des filles; et le feu des bijoux, l'éclat des couleurs, faisaient singulièrement contraste avec la sombre humidité des rues et des portes d'où sortaient ces madones vivantes.

Elles fredonnaient, tout en cheminant, la ballade populaire du bienheureux Louis de Gonzague, le saint chéri des Romaines :

Luigi Angelico
Dal vostro viso
Di paradiso
Spira beltà.....

à quoi les hommes répondaient par les louanges

tout aussi peu incorporelles de la reine des cieux :

> Oh Maria della bionda testa
> Icapelli son fila d'oro
> Rimirando quel bel tesoro
> Tutti gli angeli fanno festa.....

Soudain une trompette sonna. Tous les yeux se levèrent, et l'on vit entrer du côté de Porto d'Anzo un homme en habit rouge et en panache blanc, monté sur une caritelle de toutes couleurs. Il arrivait au galop, et redoublant ses fanfares, il s'arrêta au milieu de la place.

— « Messieurs, mesdames, s'écria-t-il sans reprendre haleine et en se dressant de toute sa hauteur, je suis le Catalan. Mon nom est connu de Salamanque à Rome. Je quitte à l'instant Porto d'Anzo, nid de forçats et de charbonniers, pour Neptune qui est la fleur de la Maremme comme Rome est la fleur du monde; j'arrive pour la fête et me voici. Que voulez-vous, messieurs, mesdames, mes remèdes ou mes chansons? J'en ai pour tous les maux, j'en ai pour tous les goûts. Je sais l'histoire de la femme d'Alicante qui tua son fils pour le faire manger à son chien, et qui fut emportée vivante aux enfers; mais comme vous êtes de bons chrétiens, et qu'il convient ne pas profaner la sainteté d'un jour de fête, je vais vous

conter les aventures de Saint Jean Chrysostôme, et vous verrez, messieurs, mesdames, comment ce grand saint tomba en péché mortel, et comment il obtint le pardon de Dieu par la pénitence.

— » Holà ! sieur Catalan, lui cria un jeune pêcheur dont la jaquette de velours noir et la culotte courte étincelaient de boutons d'argent, puisque vous êtes d'Espagne, vous, chantez-nous un peu la Déroute de Roncevaux ? » — C'est une des ballades héroïques les plus goûtées du peuple romain.

— « Ah ! ah ! vous voulez donc la Déroute de Roncevaux où périrent Roland et tous les Paladins. Autrement, messieurs, mesdames, j'aurais pu vous chanter une chanson des plus belles que j'apporte de France, et qui est de la première nouveauté : ce sont les Lamentations de Napoléon sur sa chûte et le Retour du Conscrit...

— » Non, non, interrompit le jeune pêcheur. Roncevaux ! Roncevaux !

— » Napoléon ! Napoléon ! crièrent d'autres voix. » — Car le grand nom du moderne Charlemagne est aussi populaire au bout des Maremmes que le nom fabuleux et tout national du neveu de l'ancien.

— « Roncevaux ! — Napoléon ! criait la foule divisée. » — Et le débat aurait pu se prolonger indé-

finiment si une voix de conciliation n'eût crié : — « Tous les deux ! » — Ce terme moyen fut adopté, et l'on convint de garder pour la bonne bouche les Lamentations de Napoléon et le Retour du Conscrit. Le silence établi, le Catalan entonna d'une voix juste et claire la Déroute de Roncevaux.

Cette épopée populaire, si chère aux Romains, n'est qu'une longue description de la *dolorosa rotta* des Pyrénées. Les faits d'armes de Roland, qui en est le héros, et les bons mots du classique Turpin en font tous les frais. Elle est écrite en octaves héroïques, et ce rhythme pompeux se prêtait merveilleusement à la mélopée du Catalan, sorte de récitatif fortement accentué, à la manière de ces lecteurs du môle de Naples, qui racontent aux mariniers les aventures de Rinaldo. Le Catalan avait de plus qu'eux un tambour de basque, et terminait chaque octave par une ritournelle gaie ou triste, grave ou éclatante, suivant l'inspiration du morceau.

Le poème s'ouvre par le dénombrement de l'armée païenne. Elle s'avance au son des timbales et des cors moresques dont la voix retentissait dans les vallées comme si elle fût sortie de dessous terre. Tant de panaches, tant d'étendards étranges effrayaient tout le monde moins Roland. Le hennissement des chevaux, le murmure des

Infidèles qui venaient, menaçant les Chrétiens comme s'ils eussent voulu les avaler, dit le poète; Falsiron bravant Roland, tout cela ressemblait au bruit de la mer, et il s'élevait dans l'air de tels tourbillons de poussière, qu'on les eût dit soulevés des abîmes de l'océan. Il y avait des Bohémiens, des Arabes, des Syriens; il y avait des fils de l'Egypte, des fils de l'Inde, des fils d'Ethiopie et des Maures par nuées. Il y avait aussi des Barbaresques et jusqu'à des Gascons. Suit la description de leurs armures, de leurs manteaux bizarres, formés de peaux de serpens et de léopards, de poissons et de crocodiles. La bataille s'engage, et cette grande multitude ébranle l'air à coups de dards, de flèches et d'espontons. Les myriades d'épées luisaient comme des miroirs.

Ainsi préparée par le grandiose des images, l'imagination des auditeurs s'enflamma comme celle des combattans, et les paisibles pêcheurs de Neptune ne respiraient que guerre et carnage. Habile à émouvoir, la voix flexible et mimique du chanteur passait par tous les tons et frappait coups sur coups son mobile auditoire.

La mêlée continue : les soldats tombent, les chefs tombent; les Sarrasins tombaient comme des poires trop mûres. La vallée est pleine de sang et de morts, et le poète, finissant par une image di-

gne des sorcières de Shakspeare, compare Roncevaux à une chaudière infernale :

E Roncisvalle pareva un tegame
Dove fosse di sangue un gran bollito
Di capi, di pieducci e d'altr' ossame.

Cependant le Paladin donne, mais trop tard, de son cor magique. A cet endroit, qui est un des plus beaux de la ballade, le Catalan sonna tout-à-coup de sa trompette, et cette poésie en action fit tant d'effet que la foule tressaillit et s'émut comme pour voler au secours du Paladin. Vain espoir! Epuisé de fatigue, il conduit son cheval Végliantin à une fontaine pour l'y faire rafraîchir; mais à peine a-t-il mis pied à terre que le fidèle animal expire, et Roland, les larmes aux yeux, lui parle ainsi :

O Vegliantin, tu m'hai servito tanto,
O Vegliantin, dov' è la tua prodezza?
O Vegliantin, nessun si dia più vanto,
O Vegliantin, venuta è l'ora sezza,
O Vegliantin, tu m'hai cresciuto il pianto,
O Vegliantin, tu non vuoi più capezza,
O Vegliantin se ti feci mai torto,
Perdonami, ti prego, così morto.

A cette touchante apostrophe, les larmes vinrent aux yeux de tous, tant le chanteur y avait mis d'âme, et tant, durant le pathétique tête à tête, il avait habilement modulé sa voix et varié ses in-

tonnations. Cependant Végliantin ayant rouvert les yeux fit signe de la tête à son maître qu'il lui pardonnait et les referma pour ne les plus rouvrir. Resté seul à la fontaine, Roland se confesse à un ange descendu des cieux pour lui donner l'absolution, et il expire à côté de son fidèle Végliantin.

— « Pauvre Végliantin! s'écrièrent les pêcheurs tout attendris.

— » Pauvre chrétien! s'écrièrent les femmes en sanglottant.

— » Un si bon cheval! disaient les hommes.

— » Un si beau chevalier! disaient les femmes. » —

Et partageant sa pitié passionnée entre le preux et son destrier, la foule de répéter en chœur : — « Pauvre Végliantin! — Pauvre chrétien! » —

Le chapeau sur l'oreille et le poing sur la hanche, le Catalan jouissait de son triomphe. Pour le rendre plus complet, il se mit à sonner sur sa trompette un air lugubre : c'était l'oraison funèbre du Paladin; elle eut plein succès.

— « Bravo le musicien! bravo le Catalan! criait la multitude avec des gestes d'admiration. » — Mais la cloche coupa court à l'enthousiasme et sonna la messe.

— » Ah! ah! dit un pêcheur, voilà le père Mattéo; le sacristain ne carillonne jamais que lors-

qu'il le voit venir ; il a plus de foi en lui que dans l'horloge. » —

Il n'avait pas fini que le Député d'Asture, monté sur un âne, était déjà sur la place.

— « Bonjour, père Mattéo, lui crièrent les pêcheurs.

— » Bonjour, mes enfans, bonjour, répondit le vieux Député, qui depuis long-temps ne s'arrêtait plus, tant il avait peur des questions ; et sans plus de parole il poussa droit à l'église. Il mit pied à terre devant la porte, et, amarrant là sa placide monture, il se disposait à franchir le seuil lorsqu'une voix l'arrêta.

— » Eh ! père Mattéo, comme vous voilà pressé. Il y a du temps ; et l'archiprêtre, vous le savez bien, ne commencera pas sans vous. Quelles nouvelles d'Asture ?

— » Bonnes, très bonnes, excellentes, répondit Mattéo, que le seul nom d'Asture faisait trembler comme celui de l'enfer.

— » Et le sergent Oddo, va-t-il bien ?

— » Bien, très-bien, parfaitement bien, dit le pauvre Député toujours timoré, toujours dans les alarmes, et qui espérait s'en tirer plus vîte en entassant superlatifs par-dessus superlatifs.

— » Père Mattéo, dit une vieille femme, pourquoi donc a-t-il fermé hier soir la porte de sa tour aux deux voyageurs qui lui demandaient

l'hospitalité? Les pauvres jeunes gens ne sont arrivés ici qu'à trois heures de nuit. Ce n'est pas bien, cela, et vous qui êtes charitable, père Mattéo, vous n'auriez pas dû le permettre. Comment Saint Pierre nous ouvrira-t-il la porte du paradis si nous fermons ici-bas la nôtre au prochain?

— » Hélas! ma bonne mère, répondit le Député de plus en plus effrayé, que voulez-vous que je vous dise. Je n'ai pas le commandement de la tour, moi, et le sergent a établi pour règle que nul étranger n'y serait plus admis après le coucher du soleil.

— » Allons donc, père Mattéo, vous nous en contez, interrompit un jeune pêcheur au sourire fin, à l'œil malicieux, le même qui avait fait chanter Roncevaux au Catalan, comme si hier au soir en allant jeter mes filets près de votre tour, je n'y avais pas vu entrer deux cavaliers. » —

A ce mot, le Catalan s'approcha du groupe et prêta l'oreille.

— « Et le soleil était couché, j'espère, continua le pêcheur, puisqu'à l'Avé-Maria j'étais encore ici. » —

Le pauvre Député était plus mort que vif. Il pâlissait, rougissait et se troublait d'autant plus qu'il le sentait et voulait le cacher. — « Pour moi, dit-il enfin en reprenant un peu de maintien, je proteste par mon saint patron que je ne les ai pas

vus, car j'étais couché depuis long-temps; mais c'était sans doute quelque commissaire de la Sagra Consulta; il en vient souvent à la tour, et pour eux il n'y a pas de consigne. Mais voilà la cloche qui se tait. A la messe, mes enfans. » — Disant cela, il prit le chemin de l'église.

— « Encore un mot, père Mattéo, reprit le jeune pécheur en se penchant à son oreille, vous ne dites rien de la belle Isolina? Avez-vous peur des Barbaresques que vous ne l'ameniez plus à Neptune? » —

A cette nouvelle botte qu'il n'avait pu parer, le père d'Isolina aurait bien voulu rompre; mais elle était si pressante qu'il ne le put; il fallut bien riposter. — « Ce n'est pas cela, dit-il; quoique la côte ne soit pas au fond trop sûre, et que nous ayons hier même avisé en mer des forbans, je n'aurais pas manqué pour cela d'amener ma fille à la messe, surtout un jour de fête comme celui-ci, mais la pauvre enfant est malade....

— » Malade! s'écria le Catalan. Fiez-vous à moi, seigneur Député, du soin de la guérir, et bénissez Dieu qui m'envoie. Fût-elle désespérée, fût-elle à l'article de la mort, fût-elle morte...... j'en réponds; car, croyez-moi, j'en ai guéri bien d'autres. J'ai guéri des vieux, j'ai guéri des jeunes, des rois et des cardinaux; des grands d'Espagne et des princesses, et tout cela, mes-

sieurs, mesdames, par la vertu de ma poudre de Badajoz et de Saint Jacques de Compostelle, mon bienheureux patron. » —

Nulle proposition ne pouvait plus terrifier le bon Député; aussi s'en défendit-il de toutes ses forces. — « Merci, merci, dit-il au docteur forain, nous n'en sommes pas encore là, grâce à Dieu. Quand j'ai dit malade, j'aurais dû dire indisposée, très légèrement indisposée; presque rien, voyez-vous, absolument rien.... .

— » C'est égal, interrompit l'impitoyable charlatan. Il faut prendre le mal à sa racine. Les petits maux font les grands maux.

— » Non réellement, cela ne vaut pas la peine de vous déranger.

— » Me déranger! seigneur Député, c'est presque une injure. Un docteur est-il donc un sybarite?

— » Mais Asture est à six.... à huit milles, des milles qui ne finissent pas; il faut trois.... que dis-je! il faut six heures pour les faire.

— » En fallût-il douze, qu'importe? Le docteur qui compte ses pas est un cuistre, et je ne compte pas les miens, moi.

— » Mais il n'y a d'autre route que la grève toute hérissée de rochers et pleine de décombres. Votre caritelle n'y passera pas.

— » Quant à cela, rassurez-vous; mon petit

cheval andalou est à deux mains; il me traîne ou me porte au besoin, et dussé-je d'ailleurs aller à pied, j'y irais encore. Je n'écoute plus rien, je pars.

— » Eh! sieur Catalan, lui dit à voix basse un jeune homme, à quand les Lamentations de Napoléon? » — « Et le Retour du Conscrit? ajouta une grande belle fille à l'œil ardent.

— » A ce soir, mes enfans. Le devoir avant le plaisir; l'agréable après l'utile. Quand notre art nous, réclame nous autres docteurs, nous oublions tout, lâchons tout, quittons tout, pour voler où l'humanité nous appelle. » —

Le pauvre Député était plus mort que vif. Plus il se défendait, plus insistait l'autre, et le pas était d'autant plus difficile qu'il craignait d'éveiller par l'opiniâtreté de sa résistance des soupçons dont l'idée seule le faisait frémir. Il n'osa plus rien dire, et fit ce que font en pareil cas les hommes faibles, il se résigna; c'est-à-dire qu'au lieu de sortir du défilé il y resta. La messe d'ailleurs était commencée, et il alla dévotement porter ses angoisses au pied de l'autel. Le Catalan ne l'y suivit pas.

De comble la place était vide. Le charlatan y demeura seul avec quelques enfans; tout le reste était à l'église; il détela sa caritelle, la laissa sous

la garde de l'hospitalité neptunienne, et armé de sa trompette et d'une boîte de drogues, il enfourcha son bucéphale et partit intrépidement pour Asture.

VI.

LE CILENTO.

A peine les bannis d'Asture avaient-ils laissé aux trois débarqués le temps de reprendre haleine, tant ils avaient hâte de savoir qui ils étaient et à quelles vicissitudes ils devaient leur présence au milieu d'eux. Pressé de questions, le capucin, dont la vue étonnait le plus, se chargea du rôle de narrateur, et parla ainsi :

— « Nous sommes tous les trois des Deux-Siciles : moi, calabrais ; Ponzio, poursuivit-il en désignant le gigantesque Samnite, est né à Boïano au pied du Matèse ; il est digne de son nom, et le sang de son ancêtre Pontius coule dans ses veines ;

il n'aspire comme lui qu'à faire passer la tyrannie sous les Fourches Caudines. Pour don Camillo, c'est Procida. Ce que nous avons dit au sergent est vrai, sinon pourtant que si depuis deux jours nous n'avions ni mangé ni bu, nous en avons bien passé dix en mer dans cette vieille parancelle baroise sans gouvernail et sans mât. La catastrophe qui nous exile ne vous est que trop connue; nul de vous n'ignore la néfaste insurrection du Cilento qui vient de moissonner pour rien les plus saintes vies. Mais passons. Permettez que je ne m'arrête point sur cette tragique faute; ceux qui l'ont faite l'ont payée cher. Les uns sont aux bagnes; les autres.... à cette heure même où nous parlons, aux feux de ce soleil matinal et printannier qui sourit à l'Italie, toutes les villes, tous les villages, jusqu'aux derniers hameaux du Cilento voient se dresser sur leurs places publiques de longs piliers noirs, sur ces piliers il y a des cages de fer, et dans ces cages des têtes d'hommes toutes sanglantes..... ce sont les leurs. Paix à leurs mânes!

— » Ce que vous dites-là est-il vrai? s'écria Côme avec indignation.

— » Et cela vous étonne! mon jeune ami, dit Azzo avec un sourire amer. Connaissez mieux nos tyrans; moi qui les connais, rien ne m'étonne.

— » Plût à Dieu, reprit le capucin, que j'eusse exagéré ; mais, hélas! accusez ces tristes yeux d'avoir trop bien vu. En ce genre, la cour de Naples est sans émule ; elle mérite, entre toutes les cours d'Italie, une prime sanglante.

— » Eh ! qui le sait mieux que moi? s'écria Ponzio ; moi, dernier rejeton d'une famille immolée par elle. Ecoutez mon histoire, elle est courte et vaut celle des Atrides, sinon par les crimes, du moins par les malheurs. Quand le cardinal, d'atroce mémoire, célébra à Naples les saturnales de la royauté, mon père fut de la fête. Assiégé, mourant de faim dans le dernier fort républicain qui tînt pour la liberté, il se rendit sur la foi d'une capitulation glorieuse. Vous savez l'histoire de ce mémorable parjure. Trafalgar n'a point lavé la tache. Mon père fut avec tous les siens jeté dans les cachots. Ma mère, qui vivait dans sa province, accourut à Naples au bruit de sa captivité. Jeune et belle, tenant aux bras son nouveau-né—c'était moi — elle usa le seuil de tous les tribunaux, elle se traîna aux pieds de tous les juges.... des assassins, veux-je dire; les uns la chassèrent, d'autres la raillèrent; un troisième, et Ruffo lui-même, osa mettre à sa protection des conditions infâmes. Désespérée, et me portant toujours dans ses bras, elle vint tomber au pied de la prison où gémissait mon père, l'époux qu'elle ne pouvait ni sauver, ni

voir. Elle baignait de larmes la porte de fer, en criant : Grâce et merci! lorsqu'une troupe de sicaires royaux passa. — « Voilà une jacobine, s'écrièrent-ils, en la montrant au doigt; parions qu'elle porte sur le corps l'arbre de la liberté.» — On avait répandu ce bruit absurde afin d'avoir un prétexte de dépouiller les républicains, et de les donner en spectacle sur les places publiques. Les bandits saisissent ma mère, ils m'arrachent de son sein, me jettent mourant au coin d'une borne; et déchirant d'une main brutale ses chastes vêtemens, ils la mettent nue au milieu d'eux, et la promènent en triomphe de rue en rue, en vociférant : Vive le roi! Le carrosse du cardinal passa; il la vit et rit!... Enfin le ciel eut pitié d'elle; elle tomba sous leurs pieds, brisée, et mourut de honte et de désespoir.

— « Horreur! horreur! s'écria Rémo en cachant son visage dans ses deux mains. Et le Vésuve qui a vu cela n'a pas incendié la Sodome impie!

— » Le Vésuve en a vu bien d'autres sans s'émouvoir. Il a vu monter mon père au gibet avec tout ce que Naples avait de génie, de vertu, de beauté. Le mois d'avant une sœur de ma mère, jeune vierge de seize ans, avait été violée, puis égorgée par l'armée royaliste à l'épouvantable sac d'Altamura. Mon oncle n'échappa cette fois que

pour une mort plus affreuse. Combattant plus tard en Calabre contre les Anglais, il s'enfuit dans les montagnes après la déroute de Sainte-Euphémie. Surpris par les royalistes au village d'Acri, il fut brûlé sur la place publique, et les cannibales se partagèrent ses chairs palpitantes aux cris toujours de : Vive le roi! digne accompagnement d'un tel banquet.

— » Et moi qui ai fait mes premières armes dans leurs rangs! dit don Camillo d'une voix contristée.

— » Vous!

— » Je le confesse avec douleur, j'en rougis de honte et de repentir.

— » Vous savez bien, dit le capucin, que vous êtes pardonné; dix ans de bonne guerre vous ont absous, et il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour vingt justes qui n'en ont pas besoin.

— » Quand j'ai péché, j'étais bien jeune. Les Anglais d'ailleurs nous avaient trompés, nous autres Siciliens. Ils avaient évoqué dans notre île je ne sais quel fantôme de liberté. Nous pensions combattre pour l'indépendance de l'Italie, nous combattions pour ses bourreaux. Quel horrible mécompte! Vaincu, l'Anglais nous flattait; vainqueur, il nous a vendus.

— » Comme il a vendu mon père et la République Napolitaine, s'écria Ponzio.

— » Comme il a vendu Gênes, dit Grimaldi.

— » Et la Toscane, dit Côme.

— » Et l'Italie tout entière, s'écrièrent Septime et Cavalcabo.

— » Ce n'est pas la seule Sicile, interrompit Marius avec emportement, ce n'est pas Gênes, ce n'est pas la Toscane, ce n'est pas l'Italie qu'a vendue l'égoïste Angleterre, c'est le monde; et comme la Rome de Jugurtha, elle se vendrait elle-même si elle trouvait un acheteur. Je la hais.

— » Et pourtant, dit Anselme, c'est un grand peuple. Sa tribune est le forum européen. Au pied de cette tribune libre et retentissante, Italien esclave et muet, j'ai pleuré.

— » Et moi j'aurais crié : Malheur! répliqua Marius, malheur sur Albion! Mon cri de malédiction eût troublé ses Communes; mon anathême de Romain les eût fait pâlir. C'est mon *delenda Carthago*.

— » Et si Carthage tombait, répliqua Anselme, où le vaisseau de la liberté trouverait-il un port dans l'orage déchaîné contre elle? Nous ne pouvons oublier sans ingratitude que l'Angleterre est l'asile le plus sûr, le seul inviolable de nos concitoyens proscrits. Mais laissons achever nos amis.

— » Quant à moi, dit le Samnite, je n'ai rien à ajouter, sinon que relevé au coin de ma borne par je ne sais qui, nourri d'aumônes dans mes montagnes, car tous mes biens avaient été confisqués, j'ai grandi, pauvre orphelin, dans l'horreur de la royauté. J'ai à venger sur elle ma famille, ma patrie. C'est entre elle et moi un duel à mort, et j'espère bien ne pas rester sur la place.

— » Vos fastes domestiques, dit Cavalcabo, sont si tragiques qu'ils surpassent toutes les fureurs guelfes et gibelines du moyen âge. On les dirait ensanglantés à plaisir.

— » Tels sont nos rois, reprit enfin le capucin, qu'ils semblent avoir jeté le gant à la civilisation, et tiré de son fourreau le glaive rouillé de la barbarie. Vous n'êtes pas au bout; écoutez. Quelque téméraire que semble dans son isolement l'insurrection du Cilento, un fait la justifie. On avait des promesses positives de la Russie.

— » Le froid colosse étend loin les bras, interrompit Marius; qu'il prenne garde de se les brûler à nos volcans.

— » La lutte engagée, on comptait sur l'assistance du Czar. Jaloux de la puissance autrichienne en Italie, il avait promis des troupes pour la délivrance de la Péninsule, et reconnu d'avance la République Ausonienne. Le Président de la

Grèce était chargé des négociations, et il avait ouvert à ce sujet avec le Comité central de Naples une correspondance clandestine qui m'a passé par les mains; ainsi j'en sais quelque chose. Mais tout s'est borné à un vain échange de paroles, et nous avons été victimes de notre crédulité.

» Quand tout fut perdu, il fallut fuir, et moi tout le premier, car j'étais un des plus compromis. Supérieur du couvent de Cammarota, j'avais prêché la révolte en pleine église, et marché, moi et quelques uns de mes moines, à la tête des insurgés. Mon monastère fut dès lors regardé comme le foyer de la sédition, et il eut même un siége à soutenir contre la gendarmerie royale. Toutefois je parvins à m'échapper. Le hasard me rapprocha dans les montagnes de ces deux fugitifs proscrits comme moi, et nous ne nous séparâmes plus.

» Tout escarpés qu'ils sont, nos monts étaient mal sûrs. Traqués comme des loups, nous manquions de vivres, et si nous approchions des villages, nous les trouvions hérissés de baïonnettes et de têtes humaines. Instruit de notre détresse par un pâtre, un carbonaro de Centola nous envoya du pain; il fut découvert et fusillé. Il avait quatre enfans. Un autre qui en avait six le fut également à Montano, parcequ'on avait trouvé chez lui un fusil de chasse. Sa tête est plantée devant sa maison. Cachés un soir dans les rochers de la

Stella, nous vîmes sous nos pieds dans la vallée un tourbillon de flammes qui nous parut un incendie. Nous devinions juste : c'était le village de Bosco qui brûlait. Les royalistes y avaient mis le feu, parcequ'il était soupçonné de nous avoir donné l'hospitalité pendant une nuit. C'était faux. Il n'en fut pas moins rasé; la charrue y passa; vingt citoyens y furent exécutés, cinquante-deux envoyés aux galères, le reste erre sans asile et sans pain dans les montagnes.

» Au bruit d'une si épouvantable persécution, nous comprîmes qu'il n'y avait plus d'espoir pour nous que dans un embarquement clandestin. Nous nous rapprochâmes donc des côtes et arrivâmes un matin au promontoire de Palinure. Il portait, lui aussi, son trophée, car il n'est pas un point du Cilento qui n'ait le sien. Le soleil levant nous montra là une tête blanche au bout d'une pique. Je crus la reconnaître, je m'approchai : c'était celle d'un vénérable chanoine du Vallo, égorgé comme tant d'autres. Nous tentâmes de nous emparer de cette dépouille douloureuse pour lui rendre au moins les derniers devoirs; une décharge partie de la tour voisine nous chassa de nouveau dans les bois. La prudence nous y retint trois jours; le quatrième au soir nous nous hazardâmes sur une plage déserte où le ciel nous fit trouver cette vieille parancelle baroise à laquelle nous

devons notre salut. Epave abandonnée de quelque naufrage, elle était sur le flanc et si avariée qu'elle semblait hors de tout usage. Nous ne nous décourageâmes point. Nous nous mîmes à boucher avec notre propre linge les voies d'eau dont elle était criblée, et nous y réussîmes assez bien pour lui faire tenir la mer en temps calme; mais la moindre rafale nous eût submergés. Nous fîmes ensuite des rames avec des branches de frêne, et mettant à flot notre parancelle ainsi radoubée, nous gagnâmes le large sans boussole et manquant de tout.

» Je passerai sous silence les détails de cette navigation périlleuse. Le jour, nous évitions le voisinage des côtes pour échapper à l'œil perçant des tours de garde; la nuit, nous débarquions furtivement pour chercher des vivres que nous ne trouvions pas toujours. Un grossier appareil de pêche que nous nous étions fabriqué y suppléait de temps en temps par du poisson frais, mais il était rare, et nous étions de maladroits pêcheurs.

» Nous découvrîmes le troisième jour seulement la plage d'Agropoli, et nous vîmes au loin se dessiner dans la plaine les temples grecs de Pestum. Le pain nous manquait, et nous savions d'en trouver à l'osterie voisine. Le concours des voyageurs sur cette plage classique nous faisant espérer d'être pris pour des curieux nous-mêmes, nous débarquâmes dans un lieu solitaire et mar-

châmes hardiment vers les temples. Il était midi. Nous avions à peine atteint ces chefs-d'œuvre de grâce et d'élégance, que nous aperçûmes une grande troupe d'hommes qui descendaient les collines d'Ogliastro, à travers les figuiers et les chênes. Des fusils et des sabres brillaient au soleil. Notre première idée fut de fuir; la réflexion nous retint. Notre fuite eût éveillé des soupçons; on nous eût poursuivis et atteints bientôt. Le plus sûr était de rester, nous restâmes donc, jouant de notre mieux le rôle d'antiquaires.

» Cependant la troupe s'approchait, et un nouveau spectacle d'horreur nous était réservé. Assis sous les colonnes des temples, et à demi-cachés par elles, nous vîmes défiler sur la route, à cinquante pas de nous, une longue chaîne de prisonniers. Nous en comptâmes trois cents. Ils étaient garrottés deux à deux comme des forçats, et marchaient entre une double haie de fantassins et de cavaliers. Arrêtés dans le Cilento, on les menait à Salerne comme des moutons à l'abattoir. Il y avait là, confondus, tous les états, tous les âges, et nous reconnûmes, hélas! bien des visages amis dans cette lamentable armée; mais nos yeux durent rester secs, nos sympathies silencieuses.

» Quelques uns, plus âgés ou plus faibles, étaient plus traînés qu'ils ne marchaient. Écrasés par leurs fers et par un soleil ardent, brisés par

la fatigue d'une longue route de montagnes, ils perdaient par degrés leurs forces, et les soldats les soutenaient à coups de crosse. Cinq tombèrent tout-à-fait, et tous les cinq expirèrent l'un après l'autre sous nos yeux. L'un était un capucin de mon couvent. On les détachait à mesure de la chaîne de misère, et on jetait leurs cadavres au bord du chemin comme une dépouille immonde. Le reste poursuivit sa route vers Salerne; nous suivîmes long-temps des yeux le douloureux cortége, et nous le vîmes passer la barque du Sélé comme les ombres passaient le fleuve infernal. Bientôt après nous ne vîmes plus rien. Restés seuls au milieu des temples, nous reprîmes en silence, tant nous étions saisis, la route de la mer, et nous regagnâmes le large.

» Nous ramâmes tout le jour et toute la nuit suivante, secondés par un siroc favorable, et le lendemain au matin le golfe de Salerne était franchi. Le soleil se leva pour nous sur Caprée, île sanglante où plane l'ombre monstrueuse de Tibère; nous nous reposâmes tout le jour dans la mystérieuse grotte d'azur; le Vésuve et Naples nageaient dans l'or du couchant quand nous la quittâmes.

» Notre géographie s'arrêtait à Ischia, et nous n'avions point de carte. Ces parages nous étaient tellement inconnus à tous les trois qu'ayant un

matin aperçu une terre lointaine en pleine mer, nous la prîmes pour la Corse, et nous poussâmes des cris de joie, nous croyant déjà sauvés. C'était l'archipel de Ponza.

» Nous vîmes flotter dans cette direction un pavillon napolitain; des pêcheurs de Gaëte que nous rencontrâmes nous apprirent que c'était un brick royal qui allait ensevelir, convoi funèbre, dans l'Ergastulum de Saint-Etienne, une nouvelle chaîne de victimes. Nous errâmes tout un jour encore en pleine mer; la faim nous a poussés hier vers ces côtes désertes, et vous savez le reste.

— « Maudits soient les infâmes! s'écria Marius, en serrant les poings.

— » Et bénie soit l'étoile qui vous a guidés, ajouta Anselme en tendant la main aux trois débarqués. Les Deux-Siciles manquaient seules encore à notre Grütli italien; maintenant il est complet, soyez les bien-venus.... » —

Une fanfare de trompette l'interrompit. L'alarme fut au camp.—Une surprise! une surprise!— crièrent les bannis.

— « Rassurez-vous, reprit Anselme, je connais cette trompette et celui qui la sonne.

— » Moi aussi, ajouta Marius, en saisissant un fusil, et je m'en vais leur imposer un long silence.

— » Laissons faire au sergent, dit Anselme, en désarmant Marius; sa prudence nous tirera mieux

d'affaire que ton fusil. Sergent, cet homme ne doit point entrer ici; il faut à tout prix l'éloigner. C'est lui qui déjà hier au soir nous a tant retardés.

— « Que voulez-vous et qui êtes-vous? cria Oddo par la fenêtre.

— » Je suis le Catalan. J'arrive de Neptune; je viens guérir la fille du Député, par la vertu de ma poudre de Badajoz et de mon bienheureux patron Saint Jacques de Compostelle. C'est son père qui m'envoie.

— » Ah! père Mattéo! murmura Tipaldo, vous paierez celle-là cher.

— » Ouvrez, ouvrez, continua le charlatan; ouvrez à la médecine, seigneur sergent. Esculape est cousin de Mars.

— » Cela se peut, répondit Oddo; mais pour aujourd'hui Mars n'a, Dieu merci, pas besoin de son cousin. Passez votre chemin, sieur Catalan, la fille du Député se porte aussi bien que vous et moi; il n'y a pas un baïoque à gagner ici. » —

Un débat assez vif s'engagea. Tous deux persistaient, l'un à solliciter, l'autre à refuser l'entrée du donjon. — Chasser un docteur, disait le Catalan, un docteur de Salamanque! — Vous n'êtes qu'un forban de la faculté, répondait le sergent, et fussiez-vous ce que vous n'êtes point, sachez qu'on ne vient pas faire impunément la médecine dans nos Maremmes sans une patente de

la Sapience en bonne et due forme. — Et comme le charlatan s'obstinait, Oddo se fâcha : — « Corps de Dieu, cria-t-il à l'opiniâtre, ceci devient trop long. Détalez vous dis-je, et regagnez le gîte ; les oiseaux de votre plumage ne nichent dans ma tour que les fers aux pieds et aux mains, et nous avons ici du plomb à la taille de tous les gibiers. » —

Le sergent fortifia sa harangue de l'argument plus concluant des coups de fusil, et une décharge à poudre lui servit de péroraison. L'argument opéra : le Catalan tourna bride et s'enfuit au galop.

— « Je disais donc, reprit Anselme, alors que ce drôle nous a interrompus, que notre Italie était ici au complet. Je voulais ajouter, et ceci sans l'arrière-pensée d'un reproche ou d'une récrimination, que la dernière catastrophe du Cilento est pour nous une leçon, une leçon terrible. Profitons-en. Russe ou Anglais, ne croyons plus à l'étranger, croyons en nous. Plus d'isolement surtout, l'isolement nous a toujours perdus. Toutes nos conspirations municipales n'ont fait que répandre en vain le plus pur sang de l'Italie. Enrôlez-vous donc, mes bons cousins, continua-t-il, en s'adressant aux Siciliens et en déroulant à leurs yeux le pavillon triangulaire de la République Ausonienne, enrôlez-vous avec nous sous l'étendard unique de la grande famille. Le voici qui vous couvre de son ombre et nous instruit tous par le

sens caché de ses trois couleurs : le vert est cette terre d'Italie à qui nous allons rendre la fraîcheur et la jeunesse; le bleu, c'est le ciel qui nous entend et nous assiste; l'or, le soleil qui nous luit et qui se lèvera glorieux sur nos montagnes au jour prochain de la liberté. Jurez donc par ces saints emblêmes et en présence du Grand-Maître de l'univers, jurez de dépouiller à l'avenir et à jamais le funeste esprit de municipe, et de travailler en commun et au prix de tout votre sang au grand œuvre de la Confédération d'Ausonie.

— « Nous le jurons! » — s'écrièrent les Siciliens à genoux et la main tendue; après quoi ils prononcèrent contre eux-mêmes la formidable imprécation carbonique qui dévoue aux tourmens les parjures. Les conjurés s'associèrent tous à cette solennité simple, antique; ils resserrèrent plus étroitement entre eux les doux liens de fraternité et de patrie qui les unissaient, et ils s'embrassèrent au cri de : Vive la République Ausonienne!

La cérémonie terminée, il fut question du voyage de Marius. Chacun dans sa sphère, Tipaldo et Grimaldi pour Venise et Gênes; Côme pour la Toscane; Septime et Cavalcabo pour le Piémont et la Lombardie, tous enfin suivant leur patrie et leurs rôles divers lui donnèrent des directions et des noms amis. Azzo surtout, ce type du conspirateur italien, lui ouvrit tous les trésors

de sa longue expérience; fidèle Ariane du nouveau Thésée, il lui mit en main le fil du labyrinthe. L'Italie était alors — elle l'est encore — un pays de mystères et d'initiations; volcan sans cratère qui bouillonne dans l'ombre, qui brûle, qui creuse sourdement et mine le sol tremblant et sonore; élysée en fleurs où le soleil donne rendez-vous au monde et le convie à ses fêtes, où l'on danse, où l'on rit, où l'on aime, où l'on s'endort au chant des guitares pour s'éveiller au bruit des épées, des chaînes, des échafauds.

— « Et toi, mon enfant, dit Septime à Conradin en passant la main dans ses cheveux blonds, n'as-tu rien à faire dire à notre cher Arona?

— » Une prière, dit le jeune homme à Marius, en lui remettant son portrait esquissé la veille au soir par Rémo, une seule: je vous supplie de porter ceci à ma mère; dites-lui que vous m'avez vu, mais cachez-lui où; laissez-la croire que je suis toujours en Corse, n'alarmez pas sa tendresse par les dangers qu'elle s'exagérerait trop pour son repos. » — Quelque peu tendre que fût le Trastévérin, il ne put s'empêcher d'être touché de tant de piété filiale; il accepta la complicité d'un mensonge si peu criminel, et se promit bien de réjouir par des paroles d'espérance et de consolation le cœur de cette mère en deuil.

Sur ces entrefaites, le père Mattéo revint de

Neptune. Tipaldo, qui lui ménageait un rude accueil, et se préparait à venger sur lui l'alerte du Catalan, fut désarmé, lui et tous les autres, par les angoisses et les terreurs du pauvre homme. Il était tout pâle et hors de lui. Tremblant pour sa fille, il avait (chose inouie!) manqué les vêpres, afin de se justifier plus tôt de la visite obstinée de l'importun docteur. Il fut si naïf à raconter la scène de Neptune que le gai Vénitien ne trouva plus qu'à rire où il voulait tonner ; il se borna pour toute vengeance à prolonger l'anxiété du dévot, afin de se donner plus long-temps le plaisir d'une comédie digne en tous points, disait-il, de son compatriote Goldoni. Le père d'Isolina, lui, ne fut pas si clément ; il ne pardonna point au charlatan de lui avoir gâté sa fête. Cela fut cause qu'il jeûna trois jours.

Ces soins divers avaient amené le soir. Nicolò entra dans le donjon ; c'était un garde-forêts carbonaro commis à la surveillance des bois et à l'approvisionnement de la tour. Il revenait de Porto d'Anzo, et dit avoir rencontré en route une caritelle montée par un homme tout chamarré, qu'au signalement on reconnut pour le Catalan. C'était lui en effet. A peine de retour d'Asture à Neptune, il était reparti pour Rome.

Anselme et Marius en firent autant ; mais, évitant de suivre deux fois de suite la même route,

ils prirent au retour le chemin d'Albane et non d'Ardée. Ils quittèrent la tour, qu'elle était replongée dans les ténèbres depuis une heure, recélant dans ses flancs noirs et muets les mystères confiés à sa fidélité.

VII.

LOYSA.

Marius n'était rentré dans Rome par la porte de Saint-Jean-de-Latran que pour en ressortir presque aussitôt par la porte du Peuple. Missionnaire politique, il allait porter la parole de liberté en Toscane d'abord et à Bologne, puis en Lombardie et en Piémont; et, passant sous tous les échafauds de l'Italie, il était censé faire un voyage de plaisir; ainsi disait son passe-port. Chargé d'une mission semblable pour les Ventes de l'Orient napolitain, un autre carbonaro s'était, la veille, acheminé de Rome vers les Deux-Siciles; car Rome était le foyer d'où partaient pour y revenir conver-

ger tous les rayons. Archéologue profond, ce second missionnaire voyageait aux frais et sous l'égide de la cour de Rome, avec le titre d'antiquaire de Sa Sainteté. Tel est le carbonarisme italien qu'il est partout et sous tous les masques. Investi de tous les titres, revêtu de tous les costumes, c'est une espèce de génie invisible et partout présent, un insaisissable Protée.

De retour à Rome et Marius parti, Anselme prit le chemin de Sainte-Marie-Majeure. Le jour baissait; tandis qu'il montait la longue rue déserte des Quatre-Fontaines, un troupeau de chèvres sauvages la descendait au bruit des clochettes. Il n'y avait à cette heure dans ces quartiers solitaires que les chèvres, le pâtre et lui. Il s'arrêta devant une maison modeste attenante à la petite église de Saint-Norbert, presque au sommet du Viminal. La porte s'ouvrit d'elle-même et se referma sur lui.

— « C'est heureux vraiment, monsieur, que l'on vous voie enfin! lui dit une voix de femme, fraîche, argentine, mais un peu boudeuse. Pourrait-on savoir où vous avez passé ces trois jours?

— » Avec un ami qui partait, ma chère Loysa; maintenant je suis tout à vous.

— » Vous aviez donc des choses bien importantes à lui dire, à cet ami qui partait, et en bien

grand nombre, que trois longs jours y aient à peine suffi?

— » Très importantes, en effet, ma chère boudeuse, et en fort grand nombre.

— » Et quel est-il, cet ami?

— » C'est Marius.

— » Le vilain homme avec ses yeux durs, sa voix dure! c'est un marbre! Que je plains la pauvre femme qui sera la sienne! Tenez, savez-vous de qui il me donne l'idée, votre ami Marius? — de Francesco Cenci. Je gagerais sur sa mine qu'il est carbonaro. Au reste, il est trastévérin, c'est tout dire. Quand nous serons mariés, j'espère bien que vous ne l'amènerez pas souvent chez nous.

— » Allons, ma chère, vous êtes une enfant. Grondez-moi si vous voulez, j'y consens de bien grand cœur, vous êtes une charmante grondeuse, mais il n'est pas juste que mon pauvre ami Marius paie pour moi. Quand nous serons mariés, et que vous le connaîtrez, je vous assure que nous le verrons tous les jours, et que vous l'estimerez infiniment. Si ce n'est pas un cœur tendre, c'est un noble cœur; et, ma foi, l'un vaut bien l'autre dans un ami de la maison. Eh bien! madame ne gronde plus?

— » Vous serez donc jaloux! Tant mieux, car vous serez tout à moi. J'en suis si aise que je vous pardonne rien que pour cela. D'ailleurs, j'ai assez

grondé, cela m'ennuie et vous le savez bien. Je vous détestais il y a une heure, parceque vous n'y étiez pas; à présent que vous êtes là, je n'ai plus de colère. Vous voyez comme on vous aime; c'est plus que vous ne méritez. On est, en vérité, trop bonne; on vous gâte. » —

Les yeux noirs de la jeune Romaine s'étaient peu à peu désarmés, son front déridé; elle sourit au coupable, lui tendit la main, Anselme la baisa, et la paix fut conclue.

— « Maintenant, reprit-elle, parlons de vous, parlons de notre amour.

— » Racontez-moi votre cœur, ma chère enfant, qu'a-t-il fait pendant ces trois jours?

— » Ne m'aimez-vous plus que vous ne le deviniez pas? Le premier jour j'ai pleuré, le second j'ai prié, aujourd'hui tout le jour je vous ai haï...

— » Et ce soir?

— » Ce soir.... c'est mon secret, et vous ne le saurez point. Le premier jour donc, j'ai voulu lire; mais votre nom était écrit à chaque page, dans chaque vers, et je ne voyais que lui. Jetant vers et prose, j'ai voulu chanter et je n'ai su que fondre en larmes. Alors je me suis réfugiée dans ma chère église de Sainte-Marie-Majeure, mais là encore je n'ai trouvé que vous; l'orgue modulait votre nom; les tableaux, les statues m'offraient votre image;

marbres, saints, tombeaux, ces colonnes antiques que vous aimez tant, ces fresques du Guide que j'adore, tout est plein de vous, tout me parlait de vous, et je croyais vous voir — le Sauveur me le pardonne! — jusque sur sa croix de rédemption. Allez, vous mériteriez son supplice pour m'avoir tant fait souffrir. » —

Un coup de marteau interrompit le tendre dialogue.

— « C'est ma tante, dit Loysa, qui revient de je ne sais quelle fonction de Saint Louis des Français. Je me suis faite malade pour ne l'y pas accompagner, car je vous attendais. Un pressentiment me disait : Il viendra.

— » Ah ! ah ! dit dame Véronique en entrant, le médecin est venu à point. Cela n'est pas bien, seigneur Anselme, d'entrer au bercail quand le berger est absent. Vous avez anticipé d'une heure, ajouta-t-elle en regardant sa vieille pendule de bois peint, relique séculaire, couronnée de Chérubins bouffis à tête ailée, et flanquée des deux bienheureux Saint Louis de Gonzague et Saint Philippe de Néri, tous deux brillant d'une auréole de papier doré.

— » C'est vous, ma chère tante, dit Loysa, qui êtes en retard d'autant ; il est presque une heure de nuit, et, trop fidèle aux traités, Anselme n'est arrivé qu'à l'Avé-Maria. D'ailleurs fût-il ve-

nu à midi, ce n'eût encore été là qu'un à-compte sur l'arriéré.

— » Allons, dit la bonne tante en l'embrassant, tu es une petite sophiste. Il est vrai que j'ai été un peu en retard ; l'exposition du Saint-Sacrement était si belle que je ne pouvais m'arracher de l'église ; et puis le père..... le père..... — ces maudits noms étrangers, je ne peux jamais les retenir — un jésuite français enfin, un fameux prédicateur, nous a fait un sermon, mais un sermon comme on n'en entend point, pas même à la Minerve. J'en ai bien malheureusement perdu quelque chose, car il prêche en français ; mais c'est fort édifiant, et je t'assure, ma nièce, que tu as perdu beaucoup. C'était du reste contre les carbonari, sur ce texte de Saint Matthieu : *Race de vipères*.... et cætera, vous savez le reste. » —

Or, notez que la bonne dame ne savait pas un mot de français, et qu'elle n'y avait rien compris du tout ; moins, mille fois moins que les bons Allemands au prêche miraculeux de Saint Bernard. Comme eux, elle croyait d'instinct ; et parceque l'ultramontain avait gémi, tonné, mugi, elle s'était mise à l'unisson, et avait pleuré sur parole et tremblé d'habitude.

Dame Véronique était d'un certain âge ; impertinence courtoise que les Italiens n'ont point et qui veut dire ici que dame Véronique avait qua-

rante ans sonnés. Elle était vierge pourtant, soit qu'elle n'eût point trouvé de mari, soit qu'elle n'en eût point cherché. Cet état, faux partout, n'est pas tenable au-delà des Alpes. La vieille fille est tenue là pour une création avortée, un monstre haïssable, espèce d'arbre ingrat sans fleurs et sans fruits qui n'est plus bon, comme dit la Bible, qu'à être coupé et jeté dehors. Là dessus l'Italie est impitoyable. Au lieu de plaindre ces tristes victimes d'une civilisation vénale et corrompue, elle punit leur abandon par le sarcasme et l'exil. A l'âge donc — s'il en est un — où les femmes n'espèrent plus, une seule porte de consolation s'ouvre à l'Italienne délaissée, le cloître.

Dame Véronique avait transigé. Sans rompre en visière au monde, elle avait dit adieu au mariage, au théâtre, et prononcé les vœux domestiques. C'est ce qu'on appelle à Rome la *monaca di casa.* Soumise à de certaines pratiques monacales et à un costume éternellement noir, la professe de maison, sorte de religieuse séculière, n'est point cloîtrée; elle ne quitte pas la famille et usurpe même d'ordinaire le gouvernement du ménage. Investie de cette suprême autorité, elle règne en reine jalouse, despotique, sur les pénates. Computiste minutieuse et parfois incommode, c'est elle qui engage et chasse les valets, règle et paie la dépense, marie les filles, régente

les garçons, et souvent, aigre et revêche, elle se venge du monde sur les siens.

Telle n'était point Véronique. Dévote et faible à l'excès, elle n'en était pas moins bonne et charitable femme, et tel était son amour du bien qu'elle était supérieure d'une confrérie de matrones romaines qui allaient d'hospice en hospice, de prison en prison, visitant les captifs et soignant les malades.

Aussi bien le père de Loysa, le capitaine Orlandini, n'était pas homme à subir la tyrannie de sa sœur. Veuf et appelé par état à de fréquens déplacemens, il laissait bien à Rome sa fille et sa maison sous sa garde, mais il s'en réservait pour lui la pleine et entière dictature, et il l'exerçait de loin avec un despotisme tout militaire. Il se trouvait alors en garnison à Ravenne.

— « A propos, ma nièce, dit la tante en fouillant dans sa poche, j'oubliais que j'ai là une lettre de ton père.

— » Que dit-elle ?

— » Le facteur me l'a remise comme j'allais aux vêpres ; je n'ai pas encore eu le temps de la lire ; elle n'est pas même décachetée. » —

Ouvrant à ces mots l'épître d'une main troublée, tant le nom seul de son frère la faisait trembler, Véronique la lut haut, d'une voix fidèlement calquée sur les voix de moi-

ne et chanoines dont son oreille était nourrie :

— « Ma chère sœur, lui écrivait son frère (et l'af-
» fectueuse épithète n'était sous sa plume qu'une
» formule vaine), je vous écris pour vous dire que
» Loysa a dix-huit ans, et que le moment est venu de
» la marier. Je vous enjoins donc de redoubler de
» surveillance. Je ne veux pas qu'elle sorte sans
» vous, et je vous défends d'introduire chez moi
» qui que ce soit sous aucun prétexte. Je connais
» les jeunes filles, un rien leur monte la tête, et je
» ne veux pas cela parceque cela me déplaît. Je
» vous interdis la promenade du Pincio et l'am-
» phithéâtre d'Auguste. Quant aux théâtres, je
» n'en parle pas; vous êtes une personne trop
» pieuse pour ne les avoir pas comme moi dans une
» horreur profonde. Ce n'est pas dans ces lieux im-
» purs que doit se montrer une jeune fille bien
» élevée ; sa place est à l'église et au logis. Veillez,
» ma sœur, à ce qu'elle fasse ses dévotions régu-
» lièrement soir et matin, mais jamais seule à l'é-
» glise. Éloignez surtout cette nuée de zerbins
» étrangers qui pullulent dans notre sainte ville,
» et qui rôdent autour de nos filles pour leur
» tendre des piéges. J'aimerais mieux donner la
» mienne à un scélérat de carbonaro qu'à l'un de
» ces hérétiques. Adieu, ma sœur, dites un avé à
» la Sainte-Vierge pour votre frère.

P. S. — » Je vous préviens au surplus, afin de » faire prendre patience à la petite, que j'ai en vue » pour elle un fort bon parti. C'est un inspecteur » des Ponts-et-Chaussées , jeune encore et bien » conservé. Il a des protections et fera son chemin. » L'affaire est bien emmanchée, et sera , j'espère, » bientôt conclue. J'attends sous peu de jours le » dernier mot. Nous ne nous tenons plus qu'à » quelques milliers d'écus. » —

— « Jésus-Marie ! s'écria la pauvre tante toute éplorée, qu'ai-je fait ? qu'ai-fait, seigneur Anselme, de vous laisser entrer ici ? Je suis une femme perdue. Doux Jésus, ayez pitié de moi. Mon frère est un homme terrible. Il faisait déjà trembler feu notre pauvre mère ; il me tuera comme... » — comme sa femme , allait-elle dire, mais elle s'arrêta tout court : la présence de Loysa et la terreur de son frère absent lui fermèrent la bouche.

La lettre du capitaine le peignait bien. Bête , impérieux, bigot, il était de plus brutal, et la brutalité dans ces âmes vulgaires n'a de frein que le code. Victime frêle et charmante , indissolublement liée à cet homme de bronze , la mère de Loysa, jeune Anconitaine dont la beauté revivait dans sa fille, avait succombé après quelques années de mariage; elle était morte de douleur et de mauvais traitemens. Mais le code n'atteint pas

ces crimes-là ; et aussi fanatiquement dévoué au pouvoir temporel qu'à la Madone, le meurtrier n'en avait pas moins été nommé capitaine des carabiniers du Pape. Noble armée de galériens et d'assassins domestiques, les plus infâmes de tous !

— « Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? ne cessait de crier la pauvre Véronique dans un tremblement d'épouvante tel qu'on eût cru son frère à la porte. Je vous le disais bien que tôt ou tard il arriverait malheur. Fuyez, seigneur Anselme, fuyez ; il est homme à nous tuer tous les trois sur la place.

— » Eh! ma tante, dit Loysa avec fermeté, pourquoi vous tant effrayer? ceci me regarde, et je n'ai pas peur du tout, je vous assure. Je ne veux et n'aurai d'autre époux qu'Anselme, et je ferai voir à mon père si je suis une lettre de change qu'on se passe de main en main. » — En prononçant ces paroles résolues, la noble fille relevait fièrement la tête ; la pourpre de l'indignation animait son teint ; son cœur était gros de colère ; la brutale épître l'avait bien plus blessée par sa grossièreté qu'alarmée par ses menaces. — « S'il croit me vendre comme on vend nos princesses, continua-t-elle d'une voix décidée, il s'abuse. Je ne veux pas l'être, et je le lui ferai bien voir. S'il se fâche, je lui rappellerai le parloir de Sainte-Catherine.

— » Jésus! interrompit la bonne tante, ne rap-

pelle pas, au nom du ciel, cette horrible histoire; cela me donne le frisson rien que d'y penser.

— » Quelle est donc cette histoire? demanda Anselme; vous ne m'en avez jamais parlé. Auriez-vous des secrets pour moi, Loysa?

— » Vous savez bien que non; mais il est des choses qu'on n'aime pas à dire et qu'il vaut mieux taire.

— » J'espère bien au moins que vous ne me tairez pas celle-là. Il serait cruel de m'avoir amené jusqu'ici pour me faire rebrousser chemin.

— » Je me dévoue, dit dame Véronique, qui, malgré son frisson, mourait d'envie de parler. Si on se taisait, votre imagination prendrait le galop et irait Dieu sait où? Ecoutez-moi donc, je vais vous conter cela. Après la mort de sa femme, continua-t-elle avec une certaine solennité et après ce temps de repos sacramentel, halte préparatoire, indispensable à toute narration, mon frère se mit dans l'esprit qu'un militaire veuf ne pouvait élever une fille; oubliant que j'étais là pour lui servir de mère, il résolut de se décharger d'un si doux fardeau, et il fit vœu de mettre au couvent ma petite Loysa et d'en faire une religieuse. Elle eut beau pleurer; j'eus beau supplier, rien ne fit, il fut inflexible. Comme la résistance le raidissait au lieu de le fléchir : — « Loysa, ma fille, dis-je à ma nièce, il vaut mieux, vois-tu, ne pas

» s'obstiner, puisque cela ne fait qu'irriter ton » père. Cède, ou du moins feins de céder; entre » au noviciat, et pendant l'année d'épreuve on ver- » ra. Le temps porte conseil. » — Ainsi fit-elle....

— » Mais je tiens à ce que l'on sache bien, interrompit vivement Loysa, que j'entrai au noviciat par complaisance pure et non par faiblesse; j'étais dès lors aussi inébranlablement résolue à repousser le voile que mon père l'était à me le faire prendre. J'avais mis là que je ne serais jamais religieuse. On eût dit, continua-t-elle bas et pour son amant tout seul, que déjà alors j'avais le pressentiment d'être aimée de vous et d'être votre femme; car je la serai, Anselme; je le jure, ajouta-t-elle en pressant du doigt un petit crucifix d'ambre qu'elle portait au cou. Nous sommes prédestinés l'un à l'autre.

— » Je disais donc, reprit Véronique, que mon frère était inflexible. L'année tout entière se passa en larmes stériles et en vaines supplications. C'est moi qui fus chargée d'annoncer à notre chère enfant qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il fallait courber la tête et se résigner.

— » On ne se résigne jamais à l'injustice, ma tante; et c'était une indigne tyrannie que de vouloir m'exiler du monde quand j'y voulais rester, moi.

— » Le terrible jour des vœux arriva. L'église de Sainte Catherine de Sienne — vous savez,

seigneur Anselme, là bas au Quirinal, au pied de la tour d'où Néron regardait brûler Rome — l'église donc était comble pour la cérémonie, car jamais Rome ne vit tomber sous les ciseaux sacrés d'aussi beaux cheveux noirs que ceux qui leur allaient être livrés. Tout était prêt; on n'attendait plus que la reine de la fête.

— » Dites la victime du sacrifice; c'en était un digne de ce Néron dont vous venez de parler. Il brûlait Rome, lui, mais du moins il ne forçait pas ses filles à être vestales.

— » Déjà parée et plus belle qu'un ange quoiqu'un peu pâle — elle avait seize ans — Loysa demanda pour dernière grâce à entretenir son père au parloir. Il vint. Mais que lui dis-tu donc en tête à tête?

— » Qu'il était un impie; qu'il commettait un sacrilége, une profanation, et qu'il n'avait pas le droit de convertir une loi d'amour en sacrifices humains. — « Ne vous attendez pas, continué-je, à me voir prendre » une attitude humble; je n'ai que trop supplié, je ne veux plus descendre aux prières. » Les liens de fille à père sont rompus; vous les » avez vous-même brisés. Vous n'êtes plus que mon » bourreau, et je suis une victime livrée sans défense au caprice et à la violence. » — Il voulut me fermer la bouche, et me serrant les bras avec

une colère concentrée, il menaça de me fouler aux pieds si je n'obéissais en silence ; mais je me dégageai de ses mains de fer, et exaltée jusqu'au délire par le désespoir, je l'accablai d'anathêmes et de malédictions. — « Plutôt la mort que le voile ! » m'écriai-je. Que mon sang retombe sur votre » tête ! » — A ces mots, j'arrachai ma jarretière avec fureur, et je la passai dans les barreaux de la grille pour m'étrangler. C'est alors que je perdis connaissance....

— » Et que j'entrai, poussée au parloir par la main de la Providence. Je trouvai ton père dans un accès de rage, ne voyant rien, n'écoutant rien, hors de lui. Mais quand je te vis, que devins-je? Doux Jésus ! j'en frémis encore. Figurez-vous, seigneur Anselme, que ce joli coup de cygne était déjà tout bleu ; bleu comme je vous le dis, répéta-t-elle en le baisant. Je la crus morte; grâce à Dieu, elle n'était qu'évanouie. J'appelai à grands cris ; les sœurs accoururent ; on l'entoura, on la porta dans sa cellule, où elle revint par degrés à la vie; je n'y revins, moi, que lorsque je lui vis rouvrir ses beaux yeux noirs. Madame l'Abbesse prévint le public désappointé, qu'un accident imprévu forçait d'ajourner la cérémonie. Mais la vérité transpira. Monseigneur le Cardinal-Vicaire intervint. Son Eminence fit entendre à mon frère que puisque la vocation de sa fille ne l'appelait

pas au cloître, la contraindre serait un crime. Il fallut bien fléchir devant cette autorité suprême.

— » Et c'est ainsi, dit Loysa en fixant un œil passionné sur le fiancé de son choix, c'est ainsi que j'ai été miraculeusement conservée à l'amour et à vous. Jugez par là si vous devez m'être tous les deux chers, et si je puis consentir à vous perdre.

— » Et moi, répondit Anselme avec tendresse, m'y croyez-vous donc disposé? Je ne connais point votre père, Loysa; mais comme je suis à vous, vous êtes à moi; rien ne peut changer cela. Ce que Dieu a joint, les hommes ne le diviseront pas.

— » Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? recommença de crier la pauvre Véronique, retombée dans les alarmes. Mon doux Jésus! si je dois revoir les horribles scènes de Sainte-Catherine, j'aime mieux mourir. Non, je n'aurais jamais dû vous laisser entrer ici, seigneur Anselme; Dieu m'a aveuglée; c'est moi qui ai fait tout le mal.

— » Dites tout le bien, ma chère tante, et je vous en remercie. Du reste, il adviendra ce que voudra le ciel; quant à moi, je vous le déclare, je suis résolue à tout souffrir plutôt qu'à céder, et j'ai le droit, je pense, d'être crue sur parole. J'en jure par ma jarretière, ajouta-t-elle avec un sourire qui flottait entre la tristesse et la gaîté. » —

C'était trop de combats pour cette âme décidée, mais mobile et délicate; elle succombait.

Ébranlée par de si violens souvenirs; révoltée, indignée contre une tyrannie si brutale; sentant au cœur son droit, elle était prête à fondre en larmes, et se tut pour ne pas laisser éclater les sanglots comprimés qui vibraient déjà dans sa voix. Il se fit un silence pendant lequel l'œil scrutateur d'Anselme descendit au fond de ce cœur agité. Il se reprochait des orages qui pourtant n'étaient pas sans douceur; il s'efforçait à les calmer du regard; mais une explosion de larmes les pouvait seule apaiser.

— « Pleure, mon enfant, lui dit-il en prenant ses mains dans les siennes; pleure dans le sein de l'ami que Dieu t'envoie pour recueillir tes larmes. Répands-les sur mon cœur, ces douces larmes que fait couler l'amour, l'amour les essuiera. » — Un sourire de joie brilla à travers les pleurs de la jeune Romaine. Son œil rit à la fois et pleura; son cœur s'ouvrit à l'espérance, il ne douta plus du bonheur.

Une heure de nuit sonna et fit passer un nuage sur le front d'Anselme. — « Il faut que je vous quitte, dit-il, d'un ton contrarié.

— » Déjà! dit Loysa.

— » Déjà! répéta la tante, à qui cette dernière scène avait arraché des larmes, et fait oublier ses terreurs et jusqu'à la foudroyante colère du capitaine.

— » Cette heure, répondit Anselme, m'appelle chez un cardinal de mes amis. Je ne puis manquer au rendez-vous.

— » Chez un cardinal! répéta la bonne dame avec un épanouissement de joie; et elle se crut dès lors sauvée, ne doutant pas que son frère ne se tînt pour fort honoré de l'alliance d'un homme qui comptait entre ses amis des princes de l'Eglise. Chez quelle éminence allez-vous donc, seigneur Anselme?

— » Chez le cardinal de Pétralie.

— » Le saint homme! La chétienté n'a pas un cœur plus charitable, une main plus libérale, et le Sacré-Collége un front plus digne de la tiare. Mais, malheureux pécheurs que nous sommes, nous ne méritons pas des papes comme lui; c'est pourquoi le Saint-Esprit nous les dénie. Et puis ces êtres angéliques sont trop humbles : ils n'ont point d'ambition; ils ignorent jusqu'au nom des passions mondaines; ils croiraient offenser Dieu d'élever les yeux jusqu'à la chaire du Vatican. C'est une idée qui ne leur vient pas même en songe, et si elle leur venait, ils la repousseraient comme une mauvaise pensée, comme une tentation du prince des ténèbres. Recommandez-moi à ses prières, car elles doivent être bien puissantes au royaume des cieux.

— » Vous, du moins, ma bonne tante, dit An-

selme en riant, vous avez meilleure opinion de mes amis que Loysa; avant que vous ne vinssiez elle a horriblement médit de Marius.

— » Oh! pour celui-là, répliqua Véronique en secouant la tête, c'est autre chose. Il est trastévérin, et qui pis est, ajouta-t-elle avec mystère, je le soupçonne fort, à son air sombre, d'être carbonaro. Si vous m'en croyiez, vous rompriez avec cet être-là; il ne peut que vous compromettre. Ah! mon Dieu, si mon frère savait que vous connaissez, seulement de nom, un homme si suspect, il aimerait mieux tuer sa fille que de vous la donner.

— » En revanche, dit Anselme, je connais des cardinaux, et la vue d'une seule éminence purifierait de la souillure de cent carbonari.

— » Mais allez donc, monseigneur s'impatientera.

— » Est-ce que vous me chassez aussi, Loysa?

— » Non, mais je ne vous retiens pas. J'ai résolu d'écrire ce soir même à Ravenne, et dans trois jours mon père saura tout. Quand on veut fermement une chose, on n'a pas peur, et je veux être votre femme parceque je vous aime; il ne sera pas dit qu'une Romaine aimée de vous aura été vendue comme une brebis. » —

La fermeté de la nièce en donnait à la tante. La bonne dame en avait besoin; moins tutrice que

pupille, moins duègne que suivante, elle était subjuguée par l'allure franche et décidée de Loysa, et obéissait en tout à l'ascendant de son caractère résolu. C'est le destin de la faiblesse d'être toujours dominée, Véronique le subissait d'instinct et sans même s'en douter. Ce que voulait Loysa, elle le voulait aussi; et la résolution de sa nièce présente l'emportait toujours sur la terreur de son frère absent. Imprévoyante parcequ'elle était faible, elle sacrifiait tout à l'actualité, vivait au jour le jour, et, par effroi de l'avenir, se renfermait dans l'instant présent; mais à la moindre alerte elle perdait la boussole, comme on dit outre-monts, et c'était alors à la jeune fille à guider la vieille.

Les adieux furent tendres; on promit de se revoir le lendemain, le surlendemain, tous les jours, pour alléger au moins par un équitable partage le fardeau des inquiétudes communes. Anselme parti, Loysa le suivit de l'oreille et de l'œil jusqu'à ce que le bruit de ses pas s'affaiblissant par degrés dans l'éloignement, lui-même disparût dans les périlleuses ténèbres de la longue rue solitaire des Quatre-Fontaines.

Elle revint écrire à son père sous la dictée des impressions vives et fortes de la soirée. Elle fut mesurée, mais ferme et décisive. Elle prenait d'ailleurs tout sur elle, et mettait sa tante à l'abri

de tout reproche, en la déchargeant de toute responsabilité. La bonne femme en pleura de gratitude, mais l'audacieuse témérité de sa nièce la faisait trembler. Loysa n'en fit pas moins partir sa lettre à l'instant même, voulant s'endormir non sur une résolution prise, mais sur une résolution accomplie. Il y a plus de repos dans ce qui est fait que dans ce qui est à faire; une action consommée engendre le calme, appelle le sommeil, et l'irrévocable est pour le cœur agité des faibles mortels une grande bénédiction; elle le fortifie et l'apaise. Loysa l'éprouva. Tandis que la pauvre Véronique veillait dans les angoisses, elle s'endormit, elle, d'un sommeil paisible et doux.

VIII.

LA PLACE DE SAINT-FRANÇOIS.

Pendant ce temps, Anselme avait franchi seul et dans l'obscurité ce terrible quartier des Monts, solitudes formidables où l'habitant de Rome ne rêve que guet-apens et coups de couteau. La rue champêtre de Saint-Vital l'avait conduit sans rencontre au Quirinal et de là à ce Forum de Trajan pour lequel le bienheureux pontife Grégoire-le-Grand se prit d'une admiration telle qu'il fit réciter des prières pour l'âme de l'empereur païen qui l'a baptisé. La colonne séculaire surgissait dans les ténèbres, sa masse raide et noire interceptait les étoiles.

Jusqu'ici le bruit des pas d'Anselme avait seul fait retentir l'écho silencieux des palais et troublé le sombre désert des rues. Là son oreille et ses yeux retrouvèrent quelques bruits et quelques clartés de ville. Mais il n'était pas au but. Acheminé vers le Trastévéré, faubourg non moins formidable, entre le Tibre et le Janicule, il marchait ce soir de péril en péril, et, comme le nocher de Sicile, n'échappait à Carybde que pour tomber en Scylla.

Côtoyant les bases du Capitole, il atteignit la place Montanara; bruyant rendez-vous pendant le jour des poétiques montagnards du Latium, elle était solitaire, muette. La nuit même déroba à ses yeux l'antique monument qui la décore, ce théâtre de Marcellus, lieu jadis de fête et de réjouissance pour le peuple romain, crénelé au moyen âge pour l'opprimer, et converti aujourd'hui en tavernes et en charbonniers. Passé le pont Fabricius, le plus ancien de Rome, et l'île tibérine d'Esculape, vaisseau de pierre amarré aux rivages par ses deux ponts consulaires, il mit enfin le pied sur le redoutable pavé du Trastévéré. C'est là que demeurait le cardinal de Pétralie, dans le couvent lointain de Saint-François d'Assises, habité par Saint François lui-même, et adossé presque aux murs de Rome.

Anselme s'enfonça dans un sinistre labyrinthe

de petites rues étroites, fétides, tortueuses, plus éclairées par les lampes tremblottantes des madones que par quelques réverbères expirans et mornes, clairsemés dans l'ombre comme des feux-follets dans les marécages. Il passa devant Saint-Jean des Génois, et laissant à gauche l'église et le tombeau de Sainte-Cécile, il admira plus loin, moins il est vrai du regard, tant la nuit était noire, que de mémoire et par instinct, le joli temple raphaélesque de Sainte-Marie dell'Orto, dont l'architecte fut Jules Romain.

Ces derniers confins de Rome, si recueillis d'ordinaire à cette heure et si paisibles, ils étaient ce soir pleins de mouvement, de bruit, et Anselme crut distinguer en approchant de la place de Saint-François des clartés inaccoutumées, un tumulte étrange de rires et de voix confuses. Il trouva là en effet un groupe de Trastévérins. Une trompette, qu'il reconnut à la première note et qui le fit rougir et trembler de colère, lui dévoila le mystère de cet attroupement inusité. — Cet homme est mon mauvaic génie, pensa-t-il, il est attaché à mes pas comme une ombre; à Rome comme au désert je ne vois que lui, partout lui. — Et pour échapper à ses yeux, l'ami de Marius se plongea dans la foule et s'en fit un rempart.

— « Achetez, criait le Catalan (car c'était bien lui), achetez ma poudre de Badajoz; elle a fait

des miracles, de Salamanque à Rome : elle guérit les yeux, elle guérit les dents, les boîteux et les manchots. Qui en veut? Voici le marchand. Approchez, messieurs, mesdames, on ne la vend pas, on la donne. » — Et armé du tambour de basque, l'ubiquiste docteur se mit à chanter, pour mieux séduire la multitude, l'histoire des Horaces et des Curiaces, ballade héroïque du peuple romain.

Tenant du mémorable tournoi, Horace, la fleur des champions, dit la ballade, est banni pour avoir tué sa sœur; il va en Grèce et en Asie, délivre les jeunes filles opprimées et châtie les chevaliers félons. Rappelé par Tullus, roi de Rome, il s'embarque à Corinthe et débarque à Ostie. Le monarque est si charmé de le revoir qu'il envoie des messagers annoncer son heureux retour en France, à Naples, à Venise, au Congo; en Alsace et en Assyrie, en Pologne, en Gallice, jusqu'en Chine, et

> Da fuochi, ed archi e di cucagna un monte,
> Con suoni, e canti, e di buon vino un fonte.

Mais peu satisfait de Rome malgré un tel accueil, le vainqueur des Curiaces repart et va reconquérir le royaume de Macédoine, dont la belle Clarisse, son épouse, avait été dépouillée par les Sarrasins. Tels sont les faits et gestes de la roman-

ce populaire, et le classique Horace eut au Trastévéré le même succès que le romantique Roland à Neptune.

Le Catalan, dans son costume étrange, était debout sur sa caritelle; le dos tourné à la rue des Morticelli, il avait en face ce couvent de Saint-François habité par le cardinal de Pétralie, de manière que son œil en gardait la porte, et qu'entrant ni sortant ne lui pouvait échapper. Deux torches de résine dont la caritelle était flanquée illuminaient assez la place pour en mettre à nu les détails. Fumeuses et vacillantes, elles tachaient plus qu'elles n'éclairaient le cloître et l'église de longs reflets vagues, ondoyans, et teignaient d'un rouge sombre les profils sévères et vraiment romains des auditeurs, hommes et femmes, qui entouraient l'Orphée. On eût dit, à voir toutes ces figures cuivrées, les faces mornes de l'Enfer du Dante.

— « Allons, allons, continua le charlatan, approchez-vous, dépêchez-vous, messieurs, mesdames; venez, venez acheter ma poudre de Badajoz; venez écouter la charmante histoire de Liombruno. C'est un père barbare qui conduit son fils dans une île déserte pour le vendre au diable. C'est un peuple anthropophage qui se marie avec les ours et les aigles; et sauvé par le seigneur Siroc, le beau chevalier jouit d'un parfait bonheur dans

la caverne enchantée de la bonne fée Aquilina.

— » La fée Aquilina habite donc sous terre comme la belle Tarpéia, dit une jeune Trastévérine, dont le corset de velours galonné dessinait la longue taille un peu raide, et dont l'aiguille à cheveux, en forme de flèche, brillait comme le croissant de Diane. Mon frère l'a rencontrée un jour au fond de sa grotte, bien avant sous la montagne du Capitole ; elle était rayonnante d'or et de pierreries, et semblait retenue là par enchantement.

— » C'est un beau conte, répondit son voisin, un jeune jardinier de la villa Spada, ceint d'une ceinture rouge et coiffé d'un filet de soie à l'espagnole, un beau conte en vérité. Que si votre frère, ma mie, eût vraiment vu la belle Tarpéia dans sa grotte, il ne vous le serait certainement pas venu dire.

— » Pourquoi pas, s'il vous plaît ?

— » Et qui ignore, répliqua le jeune homme en rejetant sur l'épaule sa veste de velours noir, que ceux qui veulent pénétrer jusqu'à elle ne retrouvent plus leur chemin. C'est connu cela de tout Rome. Votre frère vous en a conté, ma chère.

— » Et je vous dis, moi, qu'il l'a vue.

— » Comme moi j'ai vu les noces de mon grand père.

— » Mais voyez donc ce bavard ! Comme si on

lui demandait son avis. Défilons chacun notre rosaire, mon beau galant, et n'imitons pas, s'il vous plaît, le barbet du sieur Bergolo. » — Or il faut savoir que le sieur Bergolo était un maître d'école dont le barbet tournait la broche, réveillait les écoliers, allait au marché, rapportait, dansait même, mais était si hargneux que son nom en est devenu proverbial.

Au lieu de s'offenser de l'allusion, le jardinier trastévérin se prit à rire.

— « Au reste, ma belle enfant, dit-il de bonne humeur, puisque vous le voulez, je le veux bien; vous avez de trop beaux yeux pour me fâcher, et je ne veux pas d'autre vengeance que celle-ci, ajouta-t-il, en lui baisant la main avec un bon goût et une bonne grâce qui désarmèrent la belle fille du Trastévéré. Elle sourit, et les hostilités cessèrent.

— » Or ça, maître chanteur, dit au Catalan en fixant sur lui un œil perçant et fin, un vieillard sec et vert, surmonté d'un chapeau conique et drapé d'un manteau de poil de chèvre brun, pour être de Catalogne vous parlez bien couramment le romain, ce me semble. » —

La botte était pressante, la parade fut prompte.

— « Que cela ne vous étonne point, mon galant homme, répondit le charlatan au malin vieillard. Si mon père était Catalan, ma mère n'était

pas Catalane. Elle était, elle, et je m'en glorifie, des montagnes de la Sabine; et voilà comment, messieurs, mesdames, j'ai sucé avec le lait maternel la langue romaine qui est la plus belle de toutes les langues de la terre et du ciel, puisqu'Ève et les anges la parlaient au paradis terrestre. Toutefois, si vous voulez des chansons espagnoles, on sait par cœur, et l'on s'en vante, son Romanceros, comme cela convient à un aussi bon Espagnol que l'humble serviteur de vos seigneuries illustrissimes. » — Et en disant cela, il souleva son gigantesque claque, et inclina son plumet blanc, comme Publicola les faisceaux du licteur devant la majesté du peuple romain. — « Puisque vous voulez du castillan, continua-t-il en se recouvrant, je vais avoir l'honneur de vous chanter la fameuse romance de la Juive, poignardée sur le lit du roi de Castille, son amant : *Fermosa la Judea y el rey don Alfonso el bueno....*

— » Eh! non, interrompit brusquement le vieux Trastévérin; laissez l'espagnol aux Espagnes, et servez aux Romains du romain. » —

Certes, il ne fallait rien moins que le respect antique et tout patriarcal dont la jeunesse trastévérine honore les cheveux blancs pour plier tout ce fougueux auditoire au véto du vieillard. Rien n'égale la haine du peuple de Rome pour le peuple d'Israël que le mépris dont il l'abreuve, et

la maîtresse juive d'un roi chrétien égorgée était un mets trop selon son goût pour s'en abstenir. Il s'en abstint pourtant ; une bouche sexagénaire avait parlé, devant un si saint oracle tout se taisait ; si chacun fit à part soi ses réserves, pas un murmure ne s'éleva, et la résignation fut silencieuse. Il est vrai de dire que dictateur populaire, Taddée — tel était le nom du vieillard — était le Delphes vivant du Janicule, homme d'ailleurs de tête et de cœur, et maître maçon de son métier.

— « Si vous ne savez pas le Méo Patacca, la gloire du nom romain, dit-il au Catalan, chantez-nous un peu l'histoire de ce Ministre d'État qui menait une si méchante vie.....

— » Et qui fut sauvé en fondant un hôpital, dit le Catalan en achevant la phrase.

— » C'est vrai que celui-là échappa au gibet, repartit Taddée, je l'avais oublié ; puisqu'il ne fut pas pendu, ce n'est pas notre affaire et j'y renonce. De mon temps, mes enfans, cela ne se passait pas ainsi, et nous serrions un nœud coulant au cou d'un ministre tout comme je vous le dis. Le grand-inquisiteur Tortona en peut donner des nouvelles, et si le cardinal Acquaviva, qui nous mitrailla sur la place d'Espagne n'y passa pas, c'est que nous le manquâmes. Quant à Tortona, son affaire, Dieu merci, fut faite en un tour de main ; pendu en plein midi et en plein Cours, ni plus,

ni moins, nonobstant la révérence due à la pourpre, car il était, ma foi, bien cardinal. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je fus de la fête, et que ce soir-là le faubourg fut illuminé comme une chapelle du Saint-Sacrement. Il y a bien de cela, mes fils, quelque quarante ans; c'est égal, voyez-vous, un Grand-Inquisiteur pendu ne se voit pas tous les jours, et l'on aime à s'en rafraîchir de temps en temps la mémoire. Cela ne laisse pas que de faire du bien à l'âme. Mais je reviens à vous, mon beau chanteur, continua-t-il d'un air bonhomme en se retournant vers le Catalan. Sauriez-vous point par hasard le Testament de l'abbé Veccei? » —

Ceci était un piége tendu au saltimbanque. Le Testament de l'abbé Veccei est un poème burlesque tout-à-fait dans le génie de ce peuple romain dont la passion fut en tout temps la satire; non cette satire au petit pied qui équarrit ses angles au frottement des salons, et ploie humblement la nuque pour passer aux portes. Cette petite maîtresse de boudoir aux colères mignardes, aux ongles rognés et musqués, est la satire apprivoisée, la satire parlementaire, comme on dit, ce n'est pas la satire du peuple romain.

La sienne va nu-pieds et l'œil fier; elle hante les tavernes et les places publiques, heurtant sans sourciller le fronton des palais et des temples. Ac-

coudée d'un bras sur Marforio, de l'autre sur Pasquin, ses pieds baignent dans le Tibre, son front touche au Capitole et au Vatican. Elle ne se pique ni du cruscantisme florentin, ni de la bonhomie napolitaine, ni de la grâce vénitienne, elle est romaine, sévère et grave comme la ville éternelle, grandiose comme son histoire, triste comme ses ruines, impitoyable comme ses prêtres. Armée tour à tour du fouet de Lucile et du glaive ardent de Juvénal, elle fustige jusqu'au sang, elle lacère, déchire, et qu'il porte le casque ou la tiare, qu'il soit César ou Pape, elle imprime au coupable ses stigmates brûlantes. Telle est cette satire sans modèle et sans émule, dont l'invective mordante ronge comme un fleuve éternel et use depuis des siècles le colosse des sept collines. Indigène, née du sol comme les fabuleux Autochtones du Latium, elle n'appartient qu'à Rome, et Rome peut dire encore comme déjà le poète ancien : *Tota nostra est.*

Or, dis-je, sans atteindre à la véhémence ni à la hauteur des monumens classiques du marbre éloquent du palais Braschi, le Testament de l'abbé Veccei avait, par des allusions mal gazées et des bons mots trop crus, irrité les susceptibilités du Saint-Office et mérité les honneurs de l'Index. La police lui donnait partout la chasse, et maître Taddée qui savait l'argus partout présent, ses

mille yeux toujours ouverts, n'eût pas été fâché de faire cheoir en quelque embûche le Catalan de l'Apennin, et de le mettre aux prises avec les sbires. Mais il avait affaire à trop fin gibier; le renard sentit le piége et le tourna.

— « Si quelqu'un des honorables assistans, dit le charlatan en jouant l'ignorance avec une humilité feinte, daignait m'enseigner ce chef-d'œuvre de la poésie romaine, je le paierais au poids de l'or en reconnaissance éternelle et en poudre de Badajoz. » —

— Faussaire au front d'airain, murmura le vieux chasseur désappointé, tu ne sais que cela. Mais il ne sera pas dit qu'un héritier des maîtres du monde s'aille commettre en place publique avec un vil bateleur tel que toi. — Cet élan d'orgueil antique lui ferma la bouche et le consola de sa défaite.

Un fracas de chevaux détourna tout à coup l'attention; un carrosse déboucha de la large rue de Saint-François sur la place, et s'arrêta devant le couvent. Le laquais mit pied à terre; le frère tourier tourna la clé; la porte et la portière s'ouvrirent ensemble, et un personnage en habit brodé et l'épée au flanc ne fit qu'un saut du carrosse au cloître.

— » Qui est, demanda quelqu'un, cet oiseau au plumage doré qui vient d'entrer dans la cage? » —

Le Catalan fit silence.

— « Eh pardieu! répondit Taddée, c'est l'excellence du palais Farnèse, l'ambassadeur des Deux-Siciles. Il engloutit plus de macaroni à lui tout seul que dix lazzarroni. » — Un nouveau coup de marteau, mais timide, étouffé, ramena tous les yeux sur le couvent; la porte s'ouvrit encore et se referma sur un piéton en simple habit noir. — « Pour celui-là, ma foi, continua Taddée, je ne le connais pas. Qui le connaît? » —

Le Catalan prêta l'oreille.

— « On a vu cela au Cours, répondit une voix. C'est un Piémontais, un certain marquis d'Ivrée, à ce que j'ai ouï dire, qui demeure au quartier des Anglais.

— » Il paraît, reprit Taddée, que le cardinal de Pétralie tient ce soir cour plénière. J'ai déjà vu entrer au couvent, à l'Avé-Maria, le vieux prince d'Iési avec l'abbé Savério, vous savez bien, ce jésuite de Modène qui nous a dit la messe hier à Saint-Chrysogone.

— » Et moi, dit une troisième voix, j'y ai vu entrer aussi avant les vêpres un étranger que je ne connais pas; mais pour celui-là, c'était bien sûr un ultramontain, il avait les cheveux blonds et les yeux bleus. » —

Le Catalan redoubla d'attention.

— « Je le connais, moi, répondit en se rengorgeant une vieille Trastévérine au poinçon d'ar-

gent, comme la jeune, et au tablier écarlate, c'est le comte de Kaleff, un gentilhomme russe, m'a dit son laquais, qui habite comme l'autre le quartier des Anglais, là bas vers la place d'Espagne.

— » La place d'Espagne s'est donc donné rendez-vous ce soir chez notre cardinal ?

— » C'est bien naturel, reprit la vieille; tout le monde veut voir un si grand saint. Allez, mes enfans, c'est une grande bénédiction pour notre faubourg que de le posséder durant sa vie. Certes si celui-là n'était pas canonisé après sa mort, il ne faudrait plus croire à l'infaillibilité de l'église. A propos, avez-vous assisté à la canonisation de la nouvelle sainte?

— » Pour le cardinal, répondit le jardinier Spada, passe encore, c'est un homme pieux et charitable; mais pour la nonne, ma foi, je n'y crois pas.

— » Comment, répliqua la vieille tout en colère, vous n'y croyez pas! Mais vous ne devez pas non plus croire à la lumière du soleil, car les miracles de la sœur Vincenza sont aussi évidens que le soleil à midi. Tout Rome a pu les voir. Elle était supérieure des Passionistes de Corneto, vrai jardin de sainteté. Saignée vingt-quatre heures après sa mort, le sang a coulé; exposée pendant huit jours à l'adoration des fidèles, elle est restée aussi

fraîche qu'une jeune fille endormie; bien plus, elle a sué!... Si ce n'est pas de la sainteté, cela, qu'est-ce donc qui en sera? Maìs vous êtes tous des incrédules; la jeunesse du siècle n'est qu'orgueil et impiété. Que celle de mon temps valait bien mieux!

— » Beaucoup mieux en effet, ma bonne mère, elle pendait les robes rouges le long du Cours.

— » Blasphémateurs impies, ne craignez-vous pas que la géhenne ardente ne brûle vos langues de vipère! Madone! quel siècle! quel siècle! Mais je l'ai toujours dit, c'est ce Marius qui les a tous perdus. Il est le fléau du quartier. C'est un jacobin, un athée.....

— » Halte-là! la vieille, interrompit rudement Taddée; Marius n'est point ce que vous dites : c'est un homme de conseil et de savoir. Si le cardinal de Pétralie — ce que je ne nie point, car je le tiens aussi pour un bon chrétien, digne de la tiare — s'il sanctifie le Trastévéré par sa dévotion, Marius l'éclaire par ses lumières, et l'un, ma foi, vaut bien l'autre. Et puis il est des nôtres, lui, et notre ami à tous.

— » Bravo! père Taddée, s'écrièrent en chœur les assistans. Il est notre ami à tous. Qu'il faille plaider pour nous au Capitole ou à la Rota, sa plume ni sa langue ne font jamais défaut. Rome

n'a pas un curial de sa force. Mais est-il vrai qu'il soit parti?

— » Pas pour long-temps, répliqua le vieux maçon. Le travail le tue; il avait besoin de repos, et on l'a forcé à un petit voyage de plaisir. Il est parti au coucher du soleil, et je l'ai accompagné jusqu'à la Porte du Peuple avec un de ses amis; digne jeune homme, ma foi, et qui nous connaît autant, je vous assure, que s'il fût né dans le quartier. Quoique de l'autre rive, il ne nous méprise pas, celui-là, et je vous réponds qu'après Marius nous n'avons pas un ami plus chaud. Mais les Trastévérins ne sont pas des ingrats, et, s'il a jamais besoin de nous, nous le lui ferons bien voir. N'est-ce pas, mes enfans?

— » Oui, père Taddée; les Trastévérins ne sont pas ingrats; s'ils haïssent bien leurs ennemis, ils aiment encore mieux leurs amis, et le leur prouvent. Mais comment donc s'appelle-t-il qu'on sache son nom au besoin ?

— » Son nom est Anselme, retenez-le.

— » Soyez tranquille, père Taddée, nous nous en souviendrons.

— » Jésus-Marie! s'écria tout-à-coup le vieux Trastévérin dont l'œil d'aigle venait de découvrir Anselme perdu dans la foule; le voilà, mes enfans, le voilà; c'est lui-même. La Madone nous l'envoie à point nommé. » —

L'intempestive découverte fut suivie d'une ovation populaire dont l'ami de Marius se fût bien passé. Porté en triomphe par l'énergique tribu de la cité sainte, il fut livré sans défense et à nu pour ainsi dire au regard inquisiteur qui l'avait forcé à tant de circonvolutions. Debout toujours sur sa caritelle et l'oreille aux écoutes, le Catalan n'avait pas perdu une parole de tout ce qui s'était dit, et, sentinelle attentive, son œil invariablement fixé sur la porte du cloître n'avait pas lâché prise un instant.

IX.

LES SANFÉDISTES.

— » Oserais-je me permettre, monsieur le duc, un léger reproche ?

— » Parlez, mon cher abbé.

— » Votre excellence ne s'offensera pas ?

— » Moi ? Je suis docile comme un enfant.

— » Eh bien ! donc, reprit l'abbé Savério, car c'était lui, je trouve, monsieur le duc, que vous venez ici avec trop d'éclat. Votre carrosse, vos laquais, tout cela fait sensation dans ces quartiers paisibles ; tout cela fait causer, et pourrait bien éveiller des soupçons et nous compromettre. Monsieur le marquis d'Ivrée est plus circonspect ;

il vient à pied, et pourtant il demeure à la place d'Espagne.

— » Mais comment voulez-vous donc, mon cher abbé, qu'un homme comme moi, un ambassadeur, vienne à pied, et de nuit encore, dans ces affreuses rues de la populace où l'on est tué comme des mouches ?

— » J'y viens bien, moi, murmura le prince d'Iési, patricien romain de la vieille roche.

— » Ce n'est point ici, mon prince, reprit le jésuite modenais, une question d'étiquette, mais de prudence. Le mystère est l'âme de notre entreprise, et nous sommes environnés d'embûches.

— » Mais enfin, dit étourdîment le duc de Télèse — c'était le nom de l'ambassadeur des Deux-Siciles — qu'avons-nous donc tant à redouter ici ? Ce n'est pas la police, j'imagine, puisque le Pape est notre grand-maître.

— » Je demande pardon à votre excellence, répliqua l'abbé ; la machine temporelle du Vatican est si compliquée, elle a tant de rouages et si peu d'harmonie, si peu d'unité, que la police pourrait fort bien nous être hostile, quoique Sa Sainteté soit avec nous. Au reste, il y a à Rome autant de polices que d'ambassades, et fussions-nous les enfans gâtés du Saint-Office et du palais Madame, nous avons tout à craindre du palais de Venise.

— » J'en sors à l'instant même, dit le duc, et

c'est pour cela que vous me voyez en habit de gala. Il y avait un grand dîner diplomatique, et tout autrichien qu'il est, il faut convenir qu'il nous a traités royalement. Tous les étrangers de Rome y étaient. Pourquoi donc, marquis, n'y êtes-vous pas venu?

— » J'aimerais mieux avaler des couleuvres qu'un verre de vin à sa table autrichienne, répondit le marquis d'Ivrée d'une voix colérique.

— » Ma foi, marquis, si vous aviez bu de son tokai, vous ne diriez pas cela. Il sort de la cave impériale.

— » Impériale! s'écria le prince d'Iési d'un ton sévère, et vous l'avez bu, monsieur le duc!

— » Mais oui, et je vous assure qu'il est excellent. Convenez, prince, qu'il est piquant de conspirer contre son amphytrion en quittant sa table.

— » Pour moi, dit le marquis, je hais l'ambassadeur de toute la haine que je porte à sa cour, et j'évite le palais de Venise comme l'enfer. Croiriez-vous que le cabinet autrichien s'avise de nous chicaner sur nos états de Novare, et qu'il se permet de les mettre, comme les Pays-Bas et les Cantons Suisses, au nombre des *avulsa imperii?* De concession en concession, Turin finirait par n'être plus qu'un satellite de Vienne et une succursale de Milan. C'est ce que nous ne voulons pas, et c'est pourquoi je suis ici.

— » Soyez tranquille, s'écria le prince d'Iési, nous mettrons un frein au cheval de César. » — Et je ne sais quelle vieille fureur guelfe brillait dans ses yeux.

— « Dieu me garde, reprit le jésuite, de m'ériger en champion de l'Autriche; je la hais autant que vous. Avouez pourtant, monsieur le marquis, que vous lui devez votre existence, et que sans elle il y a long-temps que vous seriez débordés par les carbonari? Et ce serait bien pis, ma foi.

— » Mais que nous payons cher cette auxiliaire incommode! Elle nous joue et nous perd avec son infernale modération. Quand nous tenions les carbonari, c'est elle, la perfide, qui nous a empêchés de les pendre tous. Voilà pourquoi je la hais tant.

— » Votre haine, dit le duc, est bien légitime; et je sens, pour ma part, que je la haïrais encore plus que je ne la hais si elle nous eût, comme à vous, lié les bras après la victoire. Grâce à Dieu, elle nous les a laissés libres, et nos carbonari s'en souviendront. Allez en demander des nouvelles au Cilento. Mais pour en revenir à l'ambassadeur d'Autriche, vous ne me ferez jamais croire, mon cher abbé, qu'il y entende malice, lui. Je le tiens pour bonhomme. » —

Le prince d'Iési fronça le sourcil, le marquis d'Ivrée se pinça les lèvres.

— « C'est la bonhommie du chat accroupi qui guette sa proie, répliqua sans rire l'impassible enfant de Loyola. Tenez, monsieur le duc, peut-être qu'à cette heure même votre bonhomme nous épie et a des argus jusqu'à la porte du cloître.

— » Croyez-vous ? dit le marquis tout effrayé.

— » Je ne dis pas que cela soit, mais cela peut être..... » —

Une fanfare de trompette couvrit tout à coup la voix de l'abbé Savério ; le duc de Télèse tressaillit, pâlit, et s'élança vers la fenêtre en portant la main à son innocente épée de courtisan, comme Arlequin à sa batte. C'était le Catalan qui levait le siége.

— » Quels conspirateurs ! dit bas au jésuite le prince d'Iési en jetant sur le trembleur un regard de mépris. Et il faut faire la guerre avec de tels hommes ! Beaux jours de mes ancêtres où êtes-vous ? Soleil guelfe es-tu donc éteint ?

— » Prince, répondit le Modenais, avec de la patience nous le rallumerons.

— » La patience est la vertu des faibles.

— » Et des prêtres.

— » Ma foi, messieurs, s'écria l'excellence napolitaine revenue de son alerte, c'est qu'il y aurait de quoi faire perdre la tiare à notre cardinal, et ce serait dommage ; il fera un excellent Pape. A

propos, dit-il au prince, pour détourner la conversation, son protégé, votre compatriote — n'est-ce pas Anselme que vous l'appelez?—tarde beaucoup ce soir. Je crois, continua-t-il d'un ton de supériorité, que son éminence nous a fait faire là une assez bonne acquisition. Ce jeune homme, quoique roturier, a l'air de n'être pas sans quelque mérite. J'en ai ouï-dire du bien quelque part. Avec le temps on en pourra faire quelque chose.

— » C'est dommage, interrompit le jésuite, qu'il soit si raide.

— » Et qu'il ne soit pas gentilhomme, ajouta le marquis.

— » Il est Romain, répondit fièrement le vieux prince d'Iési, qui tenait un citoyen de la ville éternelle, fût-il des derniers rangs, pour un aussi bon gentilhomme que tous les marquis et les ducs de l'univers. » —

Anselme entra. Il avait profité de la retraite du Catalan pour se glisser dans le couvent sans être vu. Les deux gentilshommes le saluèrent avec une civilité quelque peu féodale; le prince lui serra la main, et son œil semblait lui dire qu'il était bien aise de presser enfin une main romaine.

— » Son éminence, demanda Anselme, n'a pas encore paru. Je craignais d'être en retard. Il est presque deux heures de nuit.

— » Le cardinal, répondit Savério, est en affaire

dans sa cellule avec un diplomate étranger. Il paraît s'agir d'une négociation capitale.

— » Sait-on quoi ?

— » Pas encore. Mais on nous annonce pour ce soir des communications d'importance. » —

On a compris que tout cela se disait au couvent de Saint François d'Assises dans le parloir du cardinal de Pétralie. Mais cette haine de l'Autriche et des carbonari confondus là dans une commune horreur; mais ce vieux Guelfe romain et ce jésuite souple et rusé; mais ces deux caricatures féodales blasonnées d'armoiries et de ridicules, et l'ami du trastévérin Marius, le chef des conjurés d'Asture, le grand-maître du carbonarisme romain, Anselme le plébéien, au milieu de tout cela, chez un prince de l'Eglise, que de contradictions! que d'obscurités! quel problème!

Le mot de l'énigme, le voici.

L'Italie, nous l'avons dit, est, comme l'antique Égypte, un pays de mystères et d'initiations. C'est un sol volcanique en tout; les trônes y tremblent comme la terre, et quand sa surface est calme et jonchée de fleurs, c'est alors peut-être que la mine brûle et va sauter. Dans ce vaste réseau souterrain de mines et de contre-mines qui s'entrecroisent dans l'ombre et sapent aux bases les dynasties italiennes, il arrive maintes fois que l'œuvre de l'un sert à l'autre, et maintes fois aussi que

les mineurs, se rencontrant sous terre comme au siége de Tortone, ensanglantent les ténèbres.

Avant que l'histoire ait jeté ses flambeaux dans ces catacombes politiques, c'est à l'art à y descendre et à lui frayer la route; les ardens mystères contemporains sont aussi bien de son domaine que les froides chroniques des siècles lointains. Quelque prosaïque et mesquin que l'on dise notre âge, je prétends, moi, qu'il ne l'est point. Partout où il y a lutte, il y a poésie; or je ne sache pas que jamais lutte plus grande, plus décisive ait secoué la terre. D'un côté, le passé relevant partout ses autels décrépits, déployant ses étendards poudreux, sonnant toutes ses trompettes, évoquant du sépulcre dix-huit siècles de croyances mortes, de traditions mortes, galvanisant tous ces mânes et les ressuscitant pour les lancer encore dans la mêlée; de l'autre, l'avenir, jeune, fort, résolu, plein de foi, plein d'audace, et pour champ de bataille les deux mondes; à quel âge du globe et de l'homme faut-il remonter pour assister à de telles joûtes?

Et puis si le passé séduit par ses prestiges, le présent touche par ses malheurs. Poètes inspirés, romanciers sublimes, vous tous artistes puissans qui dédaignez nos siècles, et dont le génie aventureux s'est fait l'hôte des ruines, votre voix m'étonne, m'entraîne, votre intelligence

me subjugue, j'admire vos poèmes comme des cathédrales, vos héros comme des statues; mais je suis de mon temps, et mes sympathies ne sont pas pour eux.

Ma pitié n'est pas pour ceux qui ont souffert, qui ont pleuré, elle est pour ceux qui souffrent, pour ceux qui pleurent. Et pourquoi mes larmes iraient-elles baigner la cendre des morts, quand sous mes yeux les vivans gémissent! Heureux ceux qui ne sont plus! ils se reposent du voyage, et dorment au port! C'est pour ceux qui sont en mer qu'il faut des vœux, pour ceux qui naufragent qu'il faut des pleurs. La mer est grosse, voyez; et là bas dans la tourmente un vaisseau balotté des vagues se débat sous l'orage comme un coursier sous l'éperon. Une femme est à genoux sur le tillac; elle est belle, elle est vêtue de noir; elle porte la ceinture de deuil; sa robe déchirée flotte aux vents; son sein nu est meurtri, ses cheveux épars; ses mains jointes demandent grâce et merci. De ceux qui la voient du rivage, les uns la montrent au doigt et rient; les autres se détournent pour ne la point voir; beaucoup l'insultent, peu la plaignent, le plus grand nombre passe indifférent.

Or cette femme en détresse, c'est l'Italie.

Sans donc parler ici de ces grandes tragédies sociales qui depuis quarante ans se disputent le cirque européen, est-elle sans poésie, cette desti-

née de gloire et de misère de la Jérusalem captive, dont le prophète aurait pu dire comme de l'autre : — Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aurore ? — Poésie triste et sanglante ! poésie de mystère et de larmes, mais d'espérance, d'action, de vérité ! Les mêmes drames joués ailleurs au soleil, ils se jouent là dans l'ombre. Même cause, mêmes combats, mêmes martyres, et aussi même avenir et même foi.

Deux élémens rivaux ont constitué pendant tout le moyen âge le corps italien : l'élément guelfe et l'élément gibelin ; le Pape et Rome d'une part, de l'autre César et l'Empire. Cette grande querelle est connue. Né de la lutte même, et peu à peu détaché des deux autres, un troisième élément a fini par se dégager tout-à-fait : c'est l'élément populaire, l'élément du progrès. Personnifié dans l'origine et représenté par le Pape, ce grand-vicaire élu du Fils de l'homme, ce grand tribun du peuple sur le premier de tous les trônes, il fut trahi par lui, abandonné, persécuté. C'est alors qu'il se fit jour en son propre nom et prit en Allemagne la robe de Luther. Après trois siècles d'une persécution européenne qui n'a d'égale dans l'histoire que celle des premiers chrétiens, il triompha en quatre-vingt-neuf ; il s'incarna dans la personne de Napoléon, et nouveau pape militaire et

plébéien, le grand Corse — je ne parle ici que de l'Italie — le ceignit de la Couronne de Fer. Une grande défaite suivit cette grande victoire. L'élément populaire fut chassé du trône, et comme les géans vaincus de l'antique Sicile, il se réfugia dans les entrailles de la terre. Le carbonarisme fut dès lors appelé à le représenter en Italie.

Institution religieuse et politique importée d'Égypte en Europe, le carbonarisme a traversé les siècles sous mille noms. Propagateur du christianisme tant que le christianisme fut civilisateur, il s'appliqua, quand il se corrompit et dévia, à le réformer, à le ramener à sa pureté primitive. Réunis en des cryptes inconnues, les adeptes se regardaient comme frères et se juraient entr'eux aide et fidélité.

Les carbonari d'Italie révérent dans tous les temps l'indépendance et l'unité de la Péninsule. François Ier les protégea ; à ce titre, il est resté en vénération dans l'ordre. Plus tard, au commencement du dix-huitième siècle, le carbonarisme napolitain paraît avoir amené la ruine de la dynastie espagnole. Il tomba dès lors dans l'oubli.

Ressuscité au commencement du siécle dans tout le midi de l'Italie, et détourné de ses vrais principes, il servit là les passions contre-révolutionnaires de la reine Caroline et des Anglais, et

organisa du fond des cavernes de l'Apennin la Vendée calabraise.

Ainsi deux institutions sœurs, presque identiques, le Tugend-Bund allemand et le Carbonarisme italien, l'une au midi sous le patronage des lions d'Angleterre, l'autre au nord sous le manteau royal de Prusse, sapaient à l'envi et au nom de la liberté des peuples le trône populaire de Napoléon. Il est tombé ce trône, et les cachots, l'exil, l'échafaud les ont toutes les deux punies de leur victoire.

Éclairés par une si sanglante expérience, par une perfidie si éclatante, les carbonari italiens ne se laisseront plus prendre au piége. Sortis des ténèbres pour vaincre, ils y sont rentrés pour s'en repentir et préparer le châtiment des parjures. Seuls représentans désormais au-delà des Alpes du principe libre et plébéïen, et fidèles cette fois aux traditions antiques, ce qu'ils veulent avant tout. c'est l'indépendance, c'est l'unité de l'Italie. Leur cause est sainte, mais leur bras faible encore, et quoique l'avenir soit à eux le présent les écrase.

Je passe à leurs ennemis.

Ces ennemis, quels sont-ils ? L'autel qui les excommunie, le trône qui les décime, car Rome et César ont fait alliance contre eux. Pour mieux trancher les mille têtes de l'hydre populaire qui les enlace dans l'ombre de ses immenses replis, ils ont

pactisé, ils ont sacrifié sur l'autel de la peur, Rome ses prétentions guelfes, César ses inimitiés gibelines. Le sacrifice forcé n'est qu'apparent, et les vieux levains couvent au fond des âmes. Si l'on veut des deux côtés la destruction de l'ennemi commun, c'est à condition d'avoir pour soi, et soi tout seul, sa dépouille. L'orgueil d'aucun ne veut plier; l'ambition de tous deux s'irrite à l'idée seule d'un partage. Mais une guerre actuelle, une guerre d'existence les rallie; on dissimule, on combat ensemble, ensemble on tue...... après la victoire, on verra. De là de nouvelles complications, de nouveaux mystères; car si l'on s'embrasse au grand jour, on se déchire dans les ténèbres.

Vienne, qui a l'épée en main, joue le jeu le plus clair. Elle prépare l'unité italienne à son profit, et avec cette suite, cette constance infatigable qui la caractérise, elle travaille à se rendre partout nécessaire. De Palerme à Turin, elle fomente partout des troubles, suscite mille entraves, tend mille piéges aux princes qu'elle veut perdre pour en hériter; elle leur inspire des fautes pour les compromettre, les pousse aux rigueurs pour les rendre odieux, et, usurière habile, elle leur ouvre largement ses coffres afin d'hypothéquer leurs couronnes.

Quelque révolte, le plus souvent excitée par elle, vient-elle à éclater chez eux, elle accourt, la

combat, l'étouffe; puis, patron perfide, n'aspirant qu'à rendre ses cliens plus odieux encore par le contraste de sa modération feinte, elle arme d'une main leur bras pour la vengeance, de l'autre elle le retient; elle prêche en secret la violence, elle joue en public la douceur, et, triomphe de l'artifice! se fait bénir des vaincus eux-mêmes en plaidant pour eux. Ne dirait-on pas le Neptune de Virgile? L'orage apaisé, il brandit bien son trident vainqueur sur les coupables : *Quos ego!...* mais s'il menace, il épargne et ne veut point frapper.

Cette politique profonde et toute gibeline, Vienne l'applique surtout aux domaines temporels de son antique émule, et tandis que sur ses propres terres elle mâte le prêtre et l'enchaîne à l'autel, elle s'arme et combat pour lui au-delà du Pô. Elle tient déjà garnison dans ses citadelles; ses armées se promènent dans ses provinces, elles pacifient ses villes, jusqu'au jour où ses villes, ses provinces, ses citadelles, où le Vatican lui-même, où cette Italie enfin, si ardemment convoitée, palpitera tout entière sous la serre de l'aigle impériale.

Tandis que sa rivale avance à pas lents, mais irrésistibles, s'aplanissant les voies par la ruse et par la force, marchant à la conquête par la clémence et par la rigueur, que fait le prêtre dans

son Vatican? Le Guelfe superbe dévore en silence tant d'affronts. Rongé toujours de ses passions du moyen âge, rêvant, lui aussi, l'unité de l'Italie, il aspire à la dominer encore comme les Innocent et les Grégoire. Mais les beaux jours sont passés. Ces plans altiers, il faut les taire et il les tait; il faut presser de client à patron cette main vassale qui tint jadis son étrier, et il la presse; il faut sourire à César, et il lui sourit, et il l'accueille comme un sauveur, et il épuise son trésor pour lui donner des fêtes; et ces armées gibelines que jadis il anathématisait, il les bénit, il leur confie la garde de ses frontières, de ses cités; il chante le *Te Deum* à Saint-Pierre pour leurs victoires.

Toutefois les vieilles rancunes percent encore. Le poids de tant d'outrages est trop lourd pour tant d'orgueil, et le Souverain Pontife, pour ne plus faire à l'Empire de guerre ouverte et retentissante, ne lui en fait pas moins de sourdes et silencieuses. Epouvantés comme lui par cette aigle d'Autriche qui plane menaçante sur leurs domaines, et dont l'œil ardent dévore leurs trônes, les princes italiens se sont réfugiés dans leur effroi sous la houlette du pasteur de Rome, et leur alliance est plus étroite qu'elle ne le fut jamais. Ils se prêtent l'un l'autre main forte contre les deux ennemis communs, et en même temps qu'ils exterminent de concert les carbonari, ils conspirent

la ruine de la puissance impériale en Italie. Une ligue souterraine s'était même formée entre eux dans ce but, sous le nom tout clérical de Consistoire des Sanfédistes. Naples, que l'on en dit l'auteur ; Turin, qui est guelfe d'intérêt et de conviction; l'autrichienne Modène chez qui l'ambition l'emporte sur les liens du sang, étaient, avec quelques princes allemands, les trois adeptes couronnés de cette confrérie ténébreuse. Elle ne se recrutait guère que dans les cours et dans le haut clergé. Le Pape en était le grand-maître, les jésuites les plus ardens apôtres ; c'est dire que le passé catholique et féodal était l'idole de l'ordre, et que la haine du carbonarisme y contre-balançait la haine de l'Autriche.

Comme le carbonarisme pourtant, le Consistoire avait ses statuts, ses grades, ses emblêmes. Chaque initié recevait en pénétrant dans le sanctuaire une médaille d'airain, dont le symbole mystique était destiné à lui rappeler sans cesse le but de l'association : une madone, soutenue par un groupe d'anges, leur tend d'une main un faisceau de palmes et brandit de l'autre le glaive dont elle vient de frapper un esprit de ténèbres, mort à ses pieds. L'allégorie est diaphane : la madone est l'Italie ; les anges, les sanfédistes; l'esprit de ténèbres, l'Autriche.

Telle est la secte mystico-politique qui ce soir-

là tenait séance dans le parloir du cardinal de Pétralie. L'avenir dira ce qu'y faisait Anselme. Voici maintenant le caractère officiel et la mission de chacun des membres présens du synode clandestin.

Alter ego du souverain Pontife, qui décemment ne pouvait paraître, le cardinal de Pétralie l'y représentait, et partant y occupait le premier rang. Le prince d'Iési, lui, était censé y représenter les intérêts temporels de Rome, mais il n'y représentait en réalité que les passions de ses ancêtres. Issu d'une famille qui commanda maintes fois jadis les armées papales, et qui, avec les Saint-Boniface de Vérone et les Gabrielli d'Agubbio, fut la plus guelfe peut-être du moyen âge, il était le vrai fils de ses ancêtres, et son dévouement au Saint-Siége était aveugle.

Rude et déplacé dans l'intrigue, il déplorait l'humiliation du mystère, et, n'aspirant qu'au jour heureux de trancher par l'épée le nœud gordien, il ne se résignait qu'en frémissant de rage au rôle obscur de sanfédiste. Inculte et d'une intelligence bornée, il n'avait rien étudié et ne savait qu'une chose, l'histoire de sa famille. Il se croyait encore au douzième siècle ; le monde à ses yeux en était resté là. La réformation n'était pour lui, comme pour ce cardinal-ministre Torrigiani, d'âpre et dévote mémoire, qu'un schisme sans conséquence.

un nuage passager; la révolution, une émeute; Napoléon, un heureux condottiere. Il avait sur tout des idées aussi lumineuses. S'il eût porté le morion de fer et la masse d'armes, on l'eût pris pour un ligueur lombard. L'esprit humain était par malheur plus âgé que lui de six cents ans, et le vieux Guelfe ne s'en doutait pas.

Le duc de Télèse était bien un autre homme. Héritier d'un des plus grands noms des Deux-Siciles, il comptait par siècles comme d'autres par quartiers, mais pas une étincelle d'honneur chevaleresque n'animait ce mannequin féodal. Il n'avait aucune de ces brillantes vertus héréditaires qui font pardonner la noblesse; il n'en avait que la morgue, et rien n'égalait sa sottise que son ignorance. Jaloux de soutenir son rang, il tranchait du magnifique; or, comme rien au monde n'est plus ridicule que les grandes prétentions sans bases, il faisait fiasque, comme on dit au-delà des Alpes, et n'était qu'un fat et un rodomont; homme du reste à bonnes fortunes et s'en vantant; plus mangeur qu'épicurien, criard, fainéant, poltron, type idéal de ces lazzaroni-dandys de plus ou moins mauvaise compagnie dont la Fortune napolitaine fait des excellences en ses jours de bonne humeur.

Soyons justes pourtant; sous cette épaisse croûte de préjugés et d'impertinences, il y avait je ne

sais quel fond de bonhomie nationale qui perçait malgré tout, et il échappait à son excellence napolitaine des gaucheries toutes campaniennes, saillies naïves, lazzi bouffons tout-à-fait dignes des modernes atellanes de San-Carlino. S'il ne fût né duc, il eût certainement fait un Polichinel distingué. Mais sa naissance l'avait fait ambassadeur, et planches pour planches, il jouait à Rome, dans le royal palais des Farnèses, un rôle qu'il eût mieux joué à Naples sur les tréteaux populaires du Largo di Castello.

Aussi bien portait-il les vertus des tréteaux dans la diplomatie. Souple et couchant avec ses supérieurs, susceptible et pointilleux avec ses pairs, il était avec ses inférieurs tout ce que de tels antécédens supposent et promettent. Avec cela on est bien en cour. C'eût été d'ailleurs de par trop mauvais ton pour un homme comme lui de ne pas plier l'échine au pied du trône, et son dévouement à ses rois — c'est la formule — était sans limites. Il ne leur reprochait qu'une chose, mais le reproche était grave, c'était de s'encanailler, et à chaque homme nouveau à qui des services infâmes ou sanglans ouvraient les portes du paradis de la Place-Royale, il soupirait, non du crime, mais de la roture.

Né fort mal à propos en un temps de crise sociale, il maudissait ces révolutions téméraires qui se per-

mettent—voyez un peu quelle insolence!—de venir troubler le doux rien-faire des gens brodés pour fonder les droits de la pensée et du peuple. Toutefois la mondaine quiétude du dandy napolitain n'avait été que déplacée, et s'il avait suivi ses rois en exil, à Palerme comme à Naples, il avait fait la vie de ce Socrate Astomachus, dont l'épitaphe est son histoire. Exhumée naguère entre Ostie et Rome : — « Moi, dit-elle, qui vis sans » voix dans ce marbre, j'étais né à Tralles. J'ai sou» vent visité les bains de Baïa et ces rivages pleins » de délices. Afin d'éterniser une si honorable vie, » j'ai assigné cinquante mille sesterces pour élever » ce temple aux mânes. Passant qui lis ceci, de» mande aux dieux que la terre soit légère à Socra» te Astomachus. » —

Quel nom pour un tel homme!

Comme le Socrate de Tralles, le Socrate de Naples aurait pu dire : Buvant, mangeant, dormant, j'ai traversé trente ans de guerres civiles et de révolutions. Sa majesté sicilienne avait récompensé une si honorable vie par une double ambassade : diplomate et sanfédiste, le duc de Télèse cumulait les deux rôles d'agent occulte au Consistoire et d'agent public au Vatican; Janus au demeurant plein d'innocence, et dont la commode nullité était largement exploitée par les ennemis de son maître et surtout par ses amis.

Son rival en blason et en sottise, le marquis d'Ivrée avait pour caractère de n'en point avoir; la volonté du souverain était sa règle; sa vertu, l'obéissance passive. Voisine immédiate de l'Autriche, la cour de Turin est forcée à une prudence de tous les instans, et comme les mulets de ses Alpes, qui s'assurent de chaque pierre du sentier avant que d'y hasarder le pied, elle va louvoyant toujours et toujours hésitant, avançant d'un pas, reculant de deux, et couvrant sa marche par de fréquentes haltes. En de telles conjonctures, le marquis était son homme. Elle était sûre de sa circonspection, de son immobilité, et savait bien que loin de se jeter aventureusement et de l'aller compromettre en des défilés difficiles, il ne passerait ni d'un pas ni d'un mot ses instructions.

On a vu qu'il abhorrait l'Autriche; mais ce qu'il n'a pas dit, c'est qu'une circonstance domestique était pour beaucoup dans sa haine. Époux trompé d'une beauté célèbre et facile de Turin, un soir —c'était au temps de l'occupation autrichienne — rentré chez lui de bonne heure, il passa sans se faire annoncer dans l'appartement de sa femme; une glace perfide et trop fidèle lui montra dans la chambre voisine madame la marquise aux bras d'un jeune colonel autrichien. Le mari commode toussa, cracha, rajusta sa cravate, attendant patiemment l'évasion de l'heureux coupable.

— « Quelle imprudence ! madame, dit-il en entrant dans le boudoir, laisser la porte ouverte ! Si un laquais eût passé ! » — Sa colère n'alla pas plus loin.

Ce qui dans un autre eût pu sembler l'héroïsme du mépris et de l'indignation n'était chez lui que calcul et vileté. Des deux coupables, l'un était un militaire réputé brave, l'autre appartenait à une famille puissante, et le lâche époux redoutait l'épée de l'un en champ clos autant que le crédit de l'autre en cour. Il méritait bien son outrage. Toutefois, s'il s'était tû, il n'en avait pas moins voué sa haine à une puissance dont les visites étaient si importunes et les colonels si impertinens. L'histoire dit qu'un baron français avait déshonoré de même Jean Procida. Procida fit les vêpres siciliennes, le marquis se fit sanfédiste.

Quant aux idées, il n'en avait pas, et son horreur de l'intelligence égalait son horreur de l'Autriche. Un mot de lui le témoigne assez. Inspecteur de l'une des universités sardes, il en conspirait ouvertement la ruine, et comme on lui faisait remarquer que, déjà vide à demi, elle allait être bientôt déserte : — « Bientôt ! s'écria-t-il dans » un ravissement de joie ; mais c'est ce que nous » voulons. Ce sont vos tristes lumières, ce sont vos » universités qui font les révolutions. Le roi n'a » pas besoin de savans. Il n'en veut pas ! » — Ce

mot fit du bruit. Il vint aux oreilles du maître, et un si fidèle serviteur fut sur-le-champ investi de la mission de confiance et de mystère qui l'amenait au parloir du cardinal de Pétralie.

Mais il n'était pas, lui, comme l'autre, accrédité auprès du Saint-Siége; son rôle était tout clandestin. Il vivait en voyageur, en simple curieux; et le ministre de Sardaigne à Rome, bien que son parent, n'était pas même dans le secret. On l'avait laissé, par excès de prudence, en dehors de toutes ces intrigues, et le marquis d'Ivrée correspondait directement avec Turin. Ajoutons que, sans être ambassadeur, il avait un certain aplomb tout-à-fait conforme à la tenue diplomatique; et si nul, si effacé qu'il fût, son silence, car il parlait peu, lui donnait une valeur négative que son confrère de Naples, quoique excellence en titre, abdiquait d'emblée par son inconsidéré babil.

Telles étaient les dignes représentans des deux rois de l'Italie au conventicule de Saint-François. Mais leur maître à tous était l'abbé Savério, missionnaire du duc de Modène et modenais lui-même, ambitieux comme son souverain, décidé comme lui, jésuite par état et par vocation, bon à tout, prêt à tout, et qui avait fait choix pour son vade-mecum du Prince de Machiavel, sans comprendre le grand homme.

— Antique esprit du Vatican! se disait Anselme en contemplant tous ces visages, en es-tu donc à ce point de misère et d'humiliation que ce soient là les auxiliaires de ta vieillesse? Et si ce Grégoire qui essuya sa sandale au front d'un empereur, cet Innocent qui en cita un autre à sa barre; si Jules-Deux, qui ceignit le casque contre l'étranger, Sixte-Quint qui l'excomuniait encore, si tous ces Papes dont la voix puissante remua tant de passions, secoua tant de peuples, souleva tant d'orages, s'ils quittaient tous leurs caveaux funèbres et qu'ils vinssent, mânes altiers, errer autour de ce Vatican qu'ils ont fait si grand, que diraient-ils? Toi qui fis lever l'Europe comme un seul homme et la jetas sur l'Asie pour un tombeau, ta voix n'a plus désormais d'échos même à tes portes, même à tes murs; c'est que l'heure a sonné où tu dois mourir, parce que tu prétends faire faire volte-face au monde, et qu'au lieu de lui crier : Avenir! tu lui dis : Passé! A ce cri tu vois qui répond : d'imbécilles vieillards, des cœurs ignobles, des prêtres menteurs, des ombres, et pas un homme! —

— «Voici son éminence, dit l'abbé Savério.» — Tout le monde se leva.

X.

LE CONCILIABULE.

Le cardinal de Pétralie, Sicilien de naissance et franciscain, habitait depuis longues années le couvent de Saint-François d'Assises. Quoique prince de l'église et Grand-Pénitencier — grand casuiste, grand confesseur de la chrétienté — il faisait la vie de moine. Une cellule meublée avec toute la rigueur de l'ordre et un parloir non moins modeste composaient tous ses appartemens. Il était comme l'ange du Trastévéré, tant sa main y versait d'aumônes, et la sainteté de sa vie y était proverbiale.

Mais sa renommée n'était point enfermée en de

si étroites limites; Rome ne la pouvait contenir. Le bruit de ses vastes lumières et de sa piété avait volé si loin que les plus hauts personnages, des rois même, le consultaient chaque jour sur les questions les plus ardues de la morale et de la discipline chrétienne. Juge suprême et sans appel de tous les cas de conscience de la catholicité, ses arrêts avaient force de loi, et ils étaient accueillis partout comme des oracles inspirés de Dieu.

Jaloux même d'avoir un si grand saint pour confesseur, plusieurs souverains l'avaient appelé à leur cour, mais toujours en vain. Il avait sans cesse décliné la direction de ces âmes royales, disant, comme Jésus, qu'il se devait aux petits. Tant d'humilité n'avait fait que le grandir. Sa gloire rayonnait du fond de l'obscur couvent trastévérin comme le soleil du haut des cieux, et se répandait sur les deux mondes.

Lorsqu'il passa de sa cellule dans le parloir où l'attendaient Anselme et les sanfédistes, il n'était pas seul; un étranger l'accompagnait. Jamais le rapprochement de deux têtes n'en rendit le contraste plus saillant. Type, l'une et l'autre, de deux races bien tranchées, elles en offraient presque sans altération les caractères primitifs. Le cardinal avait ce front haut et carré, ces yeux noirs et bien fendus, ce nez droit, cet ovale parfait du visage, cette noblesse de l'ensemble qui révèlent la race

grecque ou la race sicilienne, car la Sicile est fille de la Grèce, et malgré tant d'envahissemens, tant de conquêtes, tant d'inondations étrangères, elle s'est conservée plus grecque peut-être, après tant de siècles, que la mère patrie. Sa barbe et ses cheveux étaient blancs, ses sourcils étaient restés noirs, et ce phénomène, assez rare, imprimait à sa physionomie un singulier caractère d'énergie et de force.

Telle n'était pourtant point son expression habituelle. Au repos, elle était d'une placidité, d'une quiétude séraphique; ses traits même avaient une puissance d'immobilité toute orientale, et qui rappelait par sa constance les contemplations extatiques du bonze chinois et du fakir indien. Peut-être un œil versé dans l'analyse humaine eût-il su lire bien des choses intimes sur ce visage inerte et patient, car, creusées par la vieillesse moins que par la pensée, ses rides semblaient dire qu'en cette âme profonde, inconnue, il y avait des troubles et des combats; mais le vulgaire n'en voit pas tant. Grand du reste et bien pris, sa longue robe monacale l'exhaussait encore, et cette figure calme et sexagénaire imposait par sa dignité.

Plus jeune de vingt ans et laïc, l'étranger, quoique aussi haut de taille et aussi bien pris de formes, le cédait au vieillard en noblesse et en main-

tien. Son attitude était froide, réservée, mais sans noblesse. On y sentait l'action banale du monde, l'action intime de la pensée n'y était point; et si le monde peut donner une tenue civile, la pensée seule la rend imposante. Ce qui distinguait fortement l'inconnu du Sicilien, et l'isolait de tous les autres, c'était sa tête septentrionale. Ses cheveux rares et plats, d'un blond mat, blafard, retombaient sans grâce sur un front étroit et pyramidal; le nez était large, les narines ouvertes, l'ovale du visage était tronqué par le bas, et rien ne saillait sur cette face triangulaire que la richesse et l'éclat du coloris; les dents étaient blanches, mais les lèvres trop grosses ne s'écartaient guère pour les laisser voir et paraissaient inaccessibles au sourire; deux pommettes anguleuses, et des sourcils à peine marqués, encadraient deux yeux d'un bleu pâle, changeant et tirant au vert. Toute vie y semblait éteinte, et si parfois elle s'y révélait, ce n'était que par un regard aigu, rapide, vague et jamais fixe. L'enfoncement des tempes détruisait toute harmonie dans les lignes latérales et semblait même avoir rompu l'équilibre des yeux; il régnait de l'un à l'autre une obliquité physique de mauvais augure qui semblait dénoncer dans l'âme je ne sais quoi d'oblique aussi; sans être louche, le rayon visuel était faussé.

— « Messieurs, dit le cardinal avec une gravité naturelle et après s'être excusé de son retard inusité, je vous ai annoncé pour ce soir des communications importantes, et, pour première, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Kaleff, envoyé secret de sa majesté l'empereur de Russie auprès du Consistoire. Lui-même vous exposera sa mission. » —

Après les civilités d'usage et les révérences mutuelles, on se rassit et la parole resta au comte. Il s'exprima en italien avec cette pureté rare que les Russes portent dans les langues étrangères. Il dit que son souverain ne voyait pas sans indignation le servage où le cabinet de Vienne tenait les cours d'Italie ; que l'aigle d'Autriche avait des prétentions par trop inquiétantes pour ses voisins, et que, dans l'intérêt de l'équilibre européen qu'elle menaçait sans cesse de rompre, il était bien temps de lui rogner les serres. En cet état de choses, le Czar, plein de sollicitude pour les princes italiens, leur offrait, contre l'ennemi commun, sa coopération diplomatique et au besoin armée.

— Comme aux carbonari napolitains ;—pensa le chef des conjurés d'Asture, qui avait présent encore le récit du Calabrais, et à qui le Russe était répulsif.

— « Mon auguste maître, poursuivit le diplomate clandestin, demande en conséquence une

place dans le Consistoire. Profondément désintéressé dans la question, il n'aspire qu'au rôle de libérateur de l'Italie, le seul qui convienne à sa grande âme, et il n'a dans tout ceci qu'un but d'humanité et de civilisation. » —

Ce mot de civilisation dans la bouche du Tartare fit monter un sourire aux lèvres d'Anselme. Le cardinal fut impassible.

La communication faite, le comte se tut pour en attendre le résultat. Un silence assez long régna. Le duc de Télèse ni le marquis d'Ivrée n'étaient hommes à mesurer la portée d'une telle démarche; et s'ils gardaient le silence, c'était par pure bêtise et pour se donner un air de recueillement diplomatique et de méditation profonde; mais leur esprit vaguait sans but, et leur œil errant et distrait le disait assez. Ils attendaient que quelqu'un ouvrît un avis pour s'y ranger, quel qu'il fût.

Quant au prince d'Iési, il ne se rappelait pas d'avoir jamais vu la Russie intervenir au moyen âge dans les débats du Saint-Siége, et il était tout dépaysé. Il ne comprenait rien à ce nouvel auxiliaire tombé là des nues au milieu de l'Italie, et, tout occupé à recueillir ses souvenirs, il n'en venait pas à bout.

L'abbé Savério y voyait plus clair. Ces ouvertures de la Russie ne lui étaient pas nouvelles, car

le comte de Kaleff n'était pas le premier émissaire russe en Italie, et il y avait long-temps que le jésuite trempait dans toutes ces intrigues. Mais comme en tout ceci son souverain jouait le plus beau jeu, sa position lui interdisait l'initiative, et il attendait aussi.

Anselme se tut comme eux, mais par de bien autres motifs. De fait donc comme de droit la parole était au cardinal; il la prit sans rien conclure. L'offre lui paraissait digne de considération, mais elle avait besoin d'être mûrie, et il désirait que la discussion y répandît ses lumières; soumise du reste préliminairement à Sa Sainteté, elle en avait, ajoutait-il, reçu une approbation éventuelle.

Si vagues que fussent ces paroles, le jésuite en saisit le sens vrai; il vit que le vent soufflait au nord, c'est là tout ce qu'il voulait savoir. La Russie — et certes il ne l'ignorait pas — était aussi avant que lui dans les secrets du Consistoire; il fit comme s'il n'en eût rien su, et jaloux de mettre de son côté le plénipotentiaire occulte, en affectant, le premier, une confiance illimitée, il eut l'air de lui faire une confidence, quant au fond il ne lui apprenait que ce qu'il savait déjà.

— « Pour répondre, lui dit-il, par la confiance à la confiance de votre auguste souverain, il convient, monsieur le comte, de soumettre à votre

excellence la nouvelle division de la Péninsule, alors que, Dieu et le Czar aidant, l'Autriche en sera dehors. » —

A ces mots, le Modenais déroula sous les yeux du Moscovite une carte manuscrite de la Péninsule, où le lot de chacun était tracé d'avance. C'était quatre Italies en une. La pointe septentrionale que le royaume de Naples pousse dans les États de l'Église, entre l'Adriatique et l'Apennin se prolongeait jusqu'au Métauro, embrassant ainsi toutes les Marches. L'île d'Elbe lui revenait aussi. Le Pape était dédommagé temporellement par la Toscane, dont on expulsait, à son profit, l'autrichienne maison de Lorraine qui avait refusé d'entrer dans la ligue; il faisait aussi une percée au-delà du Pô, et ajoutait aux quatre Légations la fertile Polésine de Rovigo. Quant à la cour de Turin, elle descendait au midi jusqu'au Serchio, et s'agrandissait à l'est et au nord du Tyrol italien et de toute la Lombardie jusqu'à l'Oglio.

Dans l'exposition que fit l'abbé Savério de ce panorama politique, il eut soin de peser avec affectation sur la part des autres, mais il glissa légèrement sur celle de Modène, et certes, à ce coup de dez, le petit duc n'était pas maltraité. Parme, Plaisance, toute l'Italie autrichienne enfin, de l'Apennin aux Alpes, de Trieste à l'Oglio, lui échéait avec le titre de roi.

— « Ces trois royaumes, continua sans pause le fin jésuite, formeront à l'avenir une ligue étroite et forte sous le protectorat du Souverain Pontife. Afin, ajouta-t-il, de reconnaître dignement l'assistance désintéressée que veut bien nous prêter le Czar, et comme d'autre part il convient à notre sûreté qu'il intervienne désormais dans l'Europe occidentale comme puissance maritime, nous nous réunirons pour le prier de vouloir bien accepter Ancône ou Gênes. » —

— Et pourquoi pas Venise? — murmura entre ses dents le marquis d'Ivrée, choqué que l'on disposât si cavalièrement des états de son prince. Toutefois, comme il n'avait à ce sujet aucune instruction, la circonspection du diplomate l'emporta chez lui sur le zèle du courtisan, et il se tut. Ainsi fit le duc de Télèse, et cependant le jésuite rognait d'un mot la meilleure partie du lot de la cour de Naples, le plus pauvre déjà de tous, grâce à la gauche incurie de son représentant. Là, comme partout, on le jouait, et sa vanité ne s'en doutait pas. Une idée politique était aussi peu accessible à sa mince compréhension qu'un sentiment chevaleresque à son âme vulgaire; il ne trouva donc rien à objecter.

— « Je crois, répondit le diplomate tartare avec un aplomb que la circonstance rendait grotesque, ne point outre-passer mes pouvoirs en acceptant dès

ce moment, au nom de mon auguste maître, les deux villes que vous venez de lui offrir avec une si flatteuse unanimité. Il restera à fixer plus tard les moyens d'occupation. Mais j'ai l'honneur de vous répéter que les motifs de l'empereur sont tout-à-fait purs, et qu'en toute cette affaire il n'a en vue que votre intérêt. Quels sont, je vous prie, vos ressources personnelles contre l'Autriche?

— » Deux cent mille hommes de troupes italiennes, répondit fièrement le prince d'Iési, qui n'avait pas ouvert encore la bouche, et de plus la force morale de l'Eglise.

— » Mais de l'argent?

— » Nous sommes en négociation, dit l'abbé, avec un Juif qui nous en avancera.

— » Le Consistoire, reprit le comte, s'est-il assuré déjà quelqu'alliance?

— » Plusieurs princes d'Allemagne, répliqua le jésuite, sont avec nous. J'ai leur parole. La France ne sera pas contre. Quelque timide que soit aujourd'hui son allure, elle est sanfédiste au fond, et la force des choses la replacera malgré elle au centre de sa politique naturelle, qui fut et sera toujours de refouler l'Autriche au-delà des Alpes. Cette politique est aussi celle de l'Espagne; comme la France, elle est sanfédiste de cœur, aussi nous assistera-t-elle malgré son éloignement. J'ai là-dessus pressenti ses ambassadeurs en Italie; si elle

n'est pas entrée dans la ligue, c'est qu'elle n'y peut jouer le premier rôle ; or l'orgueil castillan ne se résigne pas au second, et n'étant pas tout, il préfère n'être rien. Mais l'étendard une fois déployé nous l'entraînerons.

— » Une question me reste à vous poser, poursuivit M. de Kaleff : tant qu'il ne s'agira que de la nationalité italienne et de l'expulsion des Autrichiens, le Consistoire ne pourrait-t-il pas compter sur les carbonari et pactiser avec eux?

— » Pactiser avec les carbonari ! s'écrièrent à la fois le marquis et le duc avec une fureur d'indignation mal déguisée.

— » Et pourquoi pas? dit le jésuite. Serait-ce donc la première fois? Entre ennemis tout est bon, sauf après à briser l'instrument. Votre roi, monsieur le duc, nous peut en cela servir de modèle. » —

—Revenez-y, répondit tacitement Anselme, et nous verrons cette fois à qui restera le champ de bataille. —

— « Au reste, reprit froidement le Russe, ce n'est là qu'une idée en l'air. Je vous l'ai soumise, c'est à vous à la juger. Voici maintenant les propositions de ma cour. Une fois la lutte engagée, et il est d'une indispensable nécessité qu'elle le soit par vous, elle vous en garantit le succès, d'abord par une prompte reconnaissance, et, s'il le

faut, par une armée de débarquement sur vos côtes et une diversion sur nos frontières. » — Le Cilento revint encore ici à la mémoire d'Anselme. — « De plus, poursuivit le comte, le Pape régnant est malade, une vacance se prépare, et sa majesté impériale s'engage à user de tout son crédit au prochain conclave pour faire asseoir sur la chaire de Saint Pierre un cardinal sanfédiste. Or, ajouta-t-il en se tournant vers le cardinal de Pétralie, je n'en connais pas de plus digne que votre éminence.

— » Il en sera ce que Dieu voudra, répondit le Sicilien après une légère inclination de tête ; mon amour de la retraite est connu, mais je suis prêt à tout ; et s'il plaît jamais au ciel d'appeler son serviteur indigne à gouverner en ces temps difficiles la barque de Saint Pierre, je saurai me résigner et immoler mes répugnances à mes devoirs. Je prie Dieu chaque jour d'éloigner de moi ce calice d'amertume et de grandeur, et de me laisser dans mon obscurité. Je ne suis que trop déjà mêlé aux choses du monde, et ma présence au milieu de vous, la part que prend ma faiblesse aux débats qui vous rassemblent, sont des fardeaux qui m'écrasent. Je suis un homme de prière, non d'action. Mais le Saint Père a parlé ; il m'a montré l'Eglise en péril, son clergé humilié, persécuté par les nations ; l'incrédulité débordant sur le

monde; l'orgueil gibelin sans bornes; la tiare prête à ceindre peut-être le front superbe d'un archiduc, j'ai dû céder et je l'ai fait avec larmes et contrition. Hélas! en ces jours de calamités, chacun doit à Dieu sa part de sacrifice, et quitter son poste, jeter ses armes dans la mêlée, ce serait un sacrilége, une lâcheté dont vous ni moi ne nous rendrons coupables. Si les chefs fuyaient, que deviendrait l'armée? » —

Ces paroles pieuses et tristes furent prononcées avec mesure et sans vaine forfanterie d'humilité. Le ton du cardinal, ses traits y étaient conformes par leur calme, par sa gravité; et cette voix du ciel, jetée au milieu de ces intérêts mondains, était d'un effet solennel, grandiose; mais aucun peut-être, tous par des motifs divers, ne crurent à la sincérité de sa tristesse, de son abnégation.

Je me trompe, il en est un sur qui ce langage des vieux jours agit puissamment, le prince d'Iési; c'est la seule chose dont il eût eu jusqu'ici une compréhension bien nette : tout le reste avait passé devant lui comme autant d'ombres vaporeuses sans formes distinctes. Il en était toujours, lui, à la Ligue Lombarde; il voyait dans le monastère trastévérin de Saint-François d'Assises le monastère milanais de Saint-Jacques de Pontide, dans l'empereur d'Autriche un autre Barberousse, dans le Pape un Alexandre-Trois, et, calquant

ainsi l'avenir sur le passé, il ne rêvait qu'une nouvelle victoire de Lignano. C'était là sa chimère, et son vieux sang guelfe bouillonnait à l'idée seule de tirer l'épée et d'arracher des clochers lombards le gonfalon de l'Empire. La présence du Moscovite l'avait dérouté; la voix du Sicilien lui rendit le fil. Illuminé soudain par ces paroles sacrées, ses yeux s'étaient ouverts, ses poumons dilatés comme ceux du mineur brusquement sorti des entrailles de la terre.

De ce chaos, pourtant deux choses lui étaient restées gravées dans l'esprit, tant elles l'avaient heurté violemment au passage : c'est que le banquier de la ligue était un Juif, et son protecteur impérial un hérétique. Cette dernière idée surtout le troublait. Il eut peine à se contenir en présence du comte; et, quand ses communications faites, le Russe enfin se retira, le vieux ligueur romain éclata comme la foudre.

— « Que nous veut cet hérétique, s'écria-t-il d'une voix tonnante, avec son impériale majesté? Aigle pour aigle, c'est tout un, et nous ne voulons pas d'autres auxiliaires que ceux de nos ancêtres. Que le Barbare reste dans ses neiges, il y est à sa place, et le soleil italien est trop chaud pour lui. S'il veut prouver son dévouement au Saint-Siége, qu'il commence par se convertir, qu'il se croise, qu'il marche à la délivrance du

Saint-Sépulcre, au lieu de nous venir voler nos villes, et Gênes encore, la république la plus guelfe du moyen âge! Ah! cela crie vengeance! » —

Ce que le prince d'Iési venait de formuler si clairement, le marquis d'Ivrée en avait le sentiment vague, et il avait de plus que lui une vieille rancune contre la Russie, car il n'était pas là sans savoir qu'en des troubles récens elle avait assisté, excité peut-être les carbonari piémontais, et, vaincus, s'était constituée leur avocat auprès du vainqueur. Quel grief! Toutefois, circonspect jusque dans la colère, il n'outrepassa point ses pouvoirs, et il s'abstint de rien préjuger sur la question principale; mais il se récria avec aigreur contre toute alliance avec les carbonari. Il déclara, car là-dessus il avait des ordres précis, que sa cour n'en voulait point, et qu'un tel projet serait suivi d'une rupture immédiate.

Cette menace effraya Savério ; il savait bien que Turin était l'âme du Consistoire, et que sa défection en amènerait infailliblement la dissolution. Or ce n'était point du tout son compte, et il se mit à manœuvrer si adroitement, le jésuite, qu'il éconduisit sans cérémonie le projet d'alliance présenté par le Moscovite et soutenu d'abord par lui-même. Il ne l'avait fait, dit-il, que par ménagement, par politique, pour ne point heurter un si puissant auxiliaire ; mais il n'en voulait pas ; mais il

la repousserait à tout prix; mais sa haine, son horreur des carbonari—on devait bien le savoir—était ardente, irréconciliable; et il joua si bien le fanatisme, ce cœur froid sans haine comme sans amour, qu'il dépassa tous les autres, et le marquis lui-même, en invective et en violence.

Honteux d'être vaincu dans une si belle carrière, le Sarde, qui sur ce terrain avait ses coudées franches, et avec lui son confrère de Naples, se piquèrent d'émulation. Le prince d'Iési, qui tenait les carbonari pour des Pauliciens ou des Albigeois, et qui invoquait contre eux les bûchers de Saint Dominique et l'épée de Simon de Montfort, se joignit d'abondance à eux, et ce fut alors entre les quatre sanfédistes un si effroyable concert d'outrages et de malédictions, qu'indigné d'abord, Anselme finit par en rire de pitié. Il se tut; le cardinal se tut aussi, et le rusé fils d'Ignace profita d'une si touchante union pour opérer sa retraite. Fidèle à ses instructions et plus encore à la perfidie de son caractère, il quitta ses collègues, bien résolu à les jouer tous et à s'allier pour son compte avec les carbonari. Il se serait allié avec l'enfer.

Le Grand-Pénitencier ferma la séance par quelques considérations plus divines qu'humaines; il ne fit, suivant son usage, que replacer la question au point de vue religieux, et conforter

les consciences timorées. — « Les voies de Dieu, dit-il, ne sont pas nos voies. Que savons-nous, prince, si cette assistance de l'hérétique du nord qui vous scandalise n'est pas une vue providentielle, et si elle n'a pas un but caché de conversion chrétienne? Jésus a dit que son église ne périrait pas; acceptons donc sans crainte et avec reconnaissance les secours qu'il nous envoie, puisqu'ils doivent infailliblement tourner à la confusion de l'erreur et au triomphe de la vérité. » —

Les trois dévots acclamèrent aux pieuses paroles du cardinal; ils lui baisèrent humblement la main et prirent congé de lui, plus sanfédistes encore qu'ils n'étaient venus. Le silencieux Anselme resta le dernier.

— « Eh bien! monseigneur, dit-il, lorsque le bruit du carrosse de l'ambassadeur de Naples se fut perdu dans le lointain, et le silence de la nuit rétabli, c'est avec ces soldats-là que vous rêvez la conquête du monde?

— » C'est malgré eux, répondit le cardinal avec une gravité qui ne se démentait pas en tête-à-tête. Vous voyez bien que la Russie est avec nous.

— » Et vous y comptez? Mais guelfe aujourd'hui, elle sera gibeline demain si le vent tourne.

— » Sa démarche n'en est pas moins positive..

— » Mais perfide. Je n'y vois, moi, qu'une chose, et cette chose m'épouvante. L'ombre d'Attila

grandit, monseigneur; et ce géant qui s'alonge si démesurément au nord, qu'il dépasse déjà de la tête tous ses rivaux, avez-vous vu quel œil de convoitise il fixe sur notre Italie? Prenez garde, deux fois et sous vos yeux il y a mis le pied, à une troisième il fera comme ses ancêtres, il y restera. Ne l'y appelez pas, croyez-moi. Songez à la fable grecque : le cheval voulut se venger du cerf; il le fut, vous savez à quel prix. Craignez d'être bridé, sellé comme lui. Je dis ici comme le prince d'Iési : Aigle pour aigle, c'est tout un. Laquelle des deux aura la serre la moins acérée? Toute la question est là. Avouez, monseigneur, qu'elle est bien pauvre.

— » Vous vous trompez, toute la question n'est pas là. Elle est toute ici, ajouta le Sicilien en mettant le doigt sur la mystique médaille sanfédiste. Voilà l'esprit de ténèbres qu'il faut immoler avant tout et à tout prix.

— » Votre éminence me connaît trop pour ignorer que je n'ai pas de vœu plus ardent, et qu'en cela je suis le meilleur sanfédiste d'Italie; mais avouez, monseigneur, que pour un prince de l'église vous n'êtes pas conséquent. Pour combattre un gibelin, qui appelez-vous? — Un hérétique. Rome réchauffe en son sein des vipères.

— » Mais ne venez-vous pas de dire vous-mê-

mes qu'avec des soldats comme ceux de ce soir, il fallait renoncer à tout espoir de salut?

— » Je l'ai dit; mais il en est de meilleurs en Italie. Que Rome les appelle aux armes pour l'indépendance italienne, et vous verrez si ce sont des hommes, ceux-là!

— » Vous êtes un carbonaro, repartit en souriant le Grand-Pénitencier; et certes il ne croyait pas dire si vrai. Au moins, continua-t-il, convenez, mon jeune ami, que le Vatican n'est pas mort, puisque le nord et le midi se donnent encore rendez-vous dans ma cellule?

— » Plût à Dieu qu'il n'y eût que le midi; le nord nous a toujours porté malheur.

— » Je le voudrais comme vous; mais où prendre des hommes?

— » Je vous l'ai dit, monseigneur.

— » Au surplus, nous aurons à reparler de tout ceci. Savez-vous, Anselme, que j'ai des confidences à vous faire?

— » Des confidences?... A moi?...

— » Dès demain, si vous voulez vous trouver à vingt-deux heures sous les cyprès du Mont Mario.

— » J'y serai.

— » N'y manquez pas. » —

Cela dit, le cardinal tendit la main à Anselme, qui ne la baisa pas, mais la serra familièrement,

et prit à son tour congé. Lorsqu'il traversa la place de Saint-François, il y avait long-temps qu'abandonnée du Catalan, elle était obscure et déserte.

XI.

LE PALAIS DE VENISE.

Anselme était sorti du conventicule des sanfédistes plus préoccupé de ce qui s'y était passé que ne l'aurait pu faire soupçonner son obstiné silence. N'y étant investi d'aucune mission royale, il n'y jouait qu'un rôle passif, et, loin de se mettre en scène, il n'aspirait qu'à s'y effacer pour rester libre. Ses sympathies ne pouvaient être là ; mais s'il n'en avait point pour les adeptes, les adeptes en avaient peu pour lui. Pauvre et plébéien, il est douteux même que les portes féodales du Consistoire se fussent ouvertes pour lui, si le cardinal de Pétralie, son ami, ne lui en eût aplani les voies.

Divergeant par tous les points, les sanfédistes et les carbonari se touchaient par un pourtant, l'indépendance italique; et c'est par ce point unique qu'Anselme tenait à la secte guelfe; mais toute communauté cessait là; esprit, but, avenir, tout le reste le séparait d'elle. Moins citoyen romain que citoyen de la péninsule, il ne voulait pas, lui, comme le Consistoire, quatre Italies; il n'en voulait qu'une, parcequ'il la voulait forte; et c'est pour en rassembler, sous une loi de concorde et de liberté, les peuplades souffrantes et dispersées, qu'il rêvait pour toutes, avec l'ancien Gracchus, la magnifique bourgeoisie romaine.

Et s'il songeait à une alliance, c'était contre cette aigle gibeline qui les réunissait les uns et les autres dans une commune haine, c'était pour la lutte avec l'étranger. Après la victoire, il craignait peu la défection du trône et du prêtre, car il savait qu'éclairés du passé, les carbonari ne retomberaient pas dans une faute si durement expiée, et, les armes à la main, ne les poseraient pas cette fois avant d'avoir fondé sur des bases inébranlables la République Ausonienne. Telle était sa pensée. Anneau mystérieux des deux sectes rivales, personne au monde, ni le carbonaro Marius, ni le cardinal sanfédiste, n'avait le secret de son double rôle.

Si donc il ne représentait ni roi ni prince au

synode des courtisans, il y représentait une force dont roi ni prince dans toute sa puissance n'approcha jamais, le peuple. Homme d'avenir et de moralité parmi toutes ces caducités opiniâtres, tous ces égoïsmes turpides et soudoyés, il était là comme l'image de ce qui ne meurt point dans l'homme, la justice; image silencieuse encore, image voilée et méconnue, mais qui pouvait se révéler, s'animer tout d'un coup, et foudroyer comme la statue du Commandeur tous ces Don Juans de l'Italie.

Mais le jour n'était pas venu. Il fallait s'effacer pour vaincre, car s'il est des temps où, comme Spartacus, il faut tirer l'épée, il en est où, comme le premier Brutus, il faut enfouir dans le grossier bâton de l'insensé la verge d'or symbolique.

Dernier venu du Consistoire, Anselme n'en était encore qu'à cette ère de dissimulation et de ténèbres. Elle pesait à son âme loyale; mais la sainteté du but rehaussait les moyens; et plus la route était tortueuse, plus elle outrageait la rectitude de ses penchans, plus le sacrifice était méritoire.

Toute la force ici était dans le silence; et, l'œil calme, le front impassible, Anselme s'était tû. Il avait vu le Tartare disposer insolemment sous ses yeux de ces nobles cités d'Italie, dont la moindre vaut son froid empire, tant l'art et la liberté y ont

jadis entassé de trésors; il avait vu le géant surpris, garrotté; les pygmées marchander entre eux sa dépouille sanglante, comme les publicains de Jérusalem se disputaient la robe du Crucifié; il avait vu tout cela, et il s'était tû.

Il avait entendu ces bouches serviles, ces cœurs infimes, se répandre en bas outrages contre ses frères; insulter, calomnier ces nobles compagnons d'exil, d'échafaud peut-être, nouveaux Décius dont une seule goutte de sang n'aurait pu être rachetée par toutes ces ignobles vies, il avait entendu tout cela, et il s'était tû.

Et pourtant son âme romaine était indignée. Oh! qu'il eût avec joie dispersé d'un cri de colère et chassé du temple ces vendeurs cupides! Qu'il leur eût avec joie répondu qu'ils étaient des calomniateurs et qu'ils en avaient menti! — Eh quoi! se disait-il, en songeant aux siens, des impies! eux en qui la foi dans la justice est si profonde, que pour elle ils sacrifient tout, plaisirs, études, joies du monde, douceurs de la famille, repos du foyer, tout ce qui rit à l'homme, tout ce qui charme la vie, immolant tout sur ses autels, peuplant pour elle les donjons de la tyrannie, errant en exil parmi les nations, expirant sur les gibets. —

Reporté par la pensée à la tour d'Asture où dormaient à cette heure les bannis, et comparant

cette vie de péril, de misère aux voluptés commodes, aux prospérités sans alarmes de ces puissans du monde qui les insultaient : — Ils dorment, se disait-il encore, ceux-ci dans leurs palais de marbre, sur leurs lits de plume, aux doux bras de leurs maîtresses ; ceux-là sur un écueil solitaire, assailli des vagues et des vents empoisonnés des Maremmes. Où est l'équité? — Et il appelait alors de ses vœux ardens un réveil de réparation où il y eût pour tous du bonheur. Rêve enivrant ! Sainte ambition des grandes âmes qui fait les martyrs ! Magique espérance des cœurs jeunes, qui souvent hélas ! n'ouvre à leurs yeux une longue arène de gloire que pour leur mieux cacher au bout les gémonies !

Agité de ces pensées, Anselme avait repassé le Tibre et regagné par une nuit obscure la rive opposée. Il erra quelque temps dans Rome ; après tant de luttes sourdes, d'orages étouffés, il avait besoin d'air, de liberté, et il marchait à grands pas dans ces rues d'artisans si noires à cette heure et si muettes, ou le peuple oublieux dort entassé. Comme il traversait ce gracieux portique d'Octavie, qui a donné au monde la Vénus des Médicis, le clocher moderne enté sur le fronton de marbre sonnait minuit.

De ces quartiers pauvres et de l'église populaire de la miraculeuse Madone à Campitelli, il passa

au splendide quartier des palais et à ce temple superbe de Jésus, si mélancolique et si sombre dans sa magnificence. Un Farnèse l'érigea, l'architecte en fut Vignole; et c'est là que repose dans une chapelle somptueuse, au sein d'une urne de bronze et d'or, sous un linceul de marbres à jour et de pierreries, Ignace Loyola.

Son royal mausolée est aussi riche que sa vie fut pauvre. La nature et l'art ont fait défi pour l'orner. Les marbres rares s'y dressent en colonnes, les métaux précieux s'y épanouissent en chapiteaux. Des statues la peuplent, des tableaux l'animent, et la pensée du saint règne sur tout cela. Son histoire s'y lit en pierre et en bronze; son image d'argent massif est sur l'autel. A ses côtés s'élèvent la Religion foudroyant l'hérésie, la Foi civilisant les nations barbares; c'est en effet là toute sa vie. Tête ardente, bras militant, le moine espagnol fut le dernier levier peut-être et le plus ferme rempart de l'Eglise assiégée. Sapé d'un côté par Luther, le Vatican fut soutenu de l'autre par Ignace.

C'est là aussi, sur le tombeau même de son fondateur, que l'Ordre a établi son Delphes, et le général de la milice noire, oracle suranné, son trépied. A la vue de ce foyer pâle et presque éteint, d'où ne rayonne plus la lumière, mais d'où s'échappe comme un serpent

l'intrigue qui enlace le monde et souffle au loin les zizanies, Anselme eut un frisson de haine et de mépris.

Toute la pensée de Loyola se résumait pour lui dans l'abbé Savério, génie souple et pervers qu'il abhorrait; et il voyait juste, car le jésuite de Modène était, comme la dernière formule, l'image vivante de cette société morte dont le fantôme inquiet s'agite encore dans l'ombre pour intriguer. Mais ce qu'il ne voyait pas et ce qu'il ne pouvait pas voir, c'est que, juge passionné du présent, il méconnaissait le passé et le calomniait. Dès long-temps la pensée du fondateur est perdue; les adeptes ont hérité du nom et pas de l'esprit. Si loin de sa source, le fleuve a dévié; il inonde, il ravage, et l'abbé Savério n'était pas plus Ignace que le Pape n'est aujourd'hui le fils du charpentier. Telle est la destinée de l'homme, telle est sa misère, que les institutions qui dans un temps firent sa grandeur et sa force, sont condamnées à dégénérer, à se dépraver, à se traîner long-temps dans le mépris du monde pour s'éteindre enfin quand vient leur jour dans l'ignominie et dans le sang.

Mais ce regard calme, impassible, qu'on jette sur un ennemi vaincu, Anselme ne l'avait pas et ne devait pas l'avoir. Le sang-froid et l'impartialité ne naissent qu'après la victoire; ils énerveraient durant la lutte, le combattant les repousse.

Or l'Italie est dans la mêlée. Garrottée par le Vatican, elle est aux prises avec lui, et le combat par toutes les armes, invoquant à son aide, comme Voltaire en son temps, et Jean-Jacques, le ridicule aigu qui transperce, la passion brûlante qui foudroie. Son dix-huitième siècle s'accomplit; son dix-neuvième est à naître.

Anselme donc, dans toute l'ardeur d'une guerre acharnée, maudissait Ignace et sa milice, lorsqu'il vit se dessiner sur les étoiles les noirs créneaux du palais de Venise, le seul de Rome qui en ait encore, et le plus féodal de la ville sainte. Bâti comme le palais Farnèse, comme tant d'autres, des pierres sanglantes du Colossée, et séjour de plus d'un Pape, il fut habité dans sa jeunesse par Charles-Huit, conquérant de théâtrale mémoire, et tomba naguère, avec la République qui le baptisa, de la griffe du lion de Saint-Marc sous la serre impériale.

Cube imposant et massif, c'est une forteresse plus qu'un palais; et, nulle part, en la cité papale, le moyen âge n'a laissé plus profondément son empreinte; il est digne ainsi de son nouveau maître. C'est de là que Vienne surveille Rome. Résidence de son ambassadeur, il est le centre de ses intrigues, il tient le fil de ses complots, et son attitude sombre et guerrière est menaçante comme la pensée gibeline qu'il recèle.

Le palais guelfe de Loyola et le palais gibelin de César, la théocratie et la féodalité sont face à face et semblent se mesurer de l'œil comme deux géans dans la lice. Un troisième s'élève à côté, mais s'en détache, celui de Létitia Bonaparte. Quel voisinage et quel nom !

Ce rapprochement saisit Anselme; il contempla d'un long regard ces trois rivaux de pierre, qui tous les trois sont un principe; et il admira là un jeu profond du destin qui se plut à formuler en eux la trinité rivale qui depuis trois siècles divise le monde, tient l'humanité suspendue, et la précipite à travers les révolutions et les champs de bataille vers un avenir inconnu. Telle est Rome et sa grandeur, qu'elle renferme en son sein fécond tous les contrastes! Chaque homme y trouve son Dieu, chaque idée son emblême.

Frappant d'un anathême égal et le cloître guelfe et la forteresse gibeline, Anselme vint déposer sa haine au pied de votre palais modeste et révéré, ô mère de gloire et de douleur, mère du Charlemagne plébéïen! Votre demeure silencieuse plongeait dans l'ombre; pas une voix, pas une lampe n'y révélait la vie, et les échos de la vie éternelle respectaient tous votre repos. Et toi, Niobé muette, tu songeais comme l'autre sans doute à tes enfans tombés un à un sous tes yeux; tu songeais à celui qui fut l'empereur, et qui dort, au

bruit des vagues, sous le saule-pleureur africain ; à son fils, salué roi de cette Rome, dont il ne verra pas même les coupoles luire au soleil, car avant que le soleil soit levé, le lointain palais des Césars sera tendu de noir, et tu porteras un nouveau deuil. Ce palais inflexible, phare où l'Europe entière avait les yeux, il en devait sortir un nouveau César, un César jeune et inconnu ; il n'en sortira qu'un cercueil.

Et pourtant jamais front mortel ne brilla de tant de prestiges. Peuple et césar par sa naissance, roi de Rome par son baptême, sa tête adolescente portait trois couronnes ; il était la trinité vivante, et son nom seul enflammait les peuples, et ils soupiraient après lui, et ils l'attendaient comme le Messie, disant : — Voici, il viendra, il nous tirera de servitude, il sera grand comme son père, et il vaincra comme lui. Et puis il était si jeune, il était si beau ! Sa grâce était si touchante, sa destinée si mystérieuse! Amour stérile! Vaine espérance ! Il faut des jeux au sépulcre, c'est l'enfant qui expire avant l'âge, et c'est l'aïeule qui pleure à son tombeau. Elle en pleure, hélas! beaucoup d'autres, car la mort vise à ses enfans dispersés ; il en meurt à tous les âges, il en meurt dans tous les mondes; leur cendre vole au souffle de tous les vents, et l'aïeule est là toujours pour pleurer les morts et pour consoler ceux qui sur-

vivent, tous rois naguères, aujourd'hui proscrits, et tous déjà comme s'ils n'étaient plus.

Et cependant jamais on n'entendit sortir de ce palais austère ni sanglots, ni plainte, ni murmure. Son silence étonne et fait rêver; son calme attriste, et le pâtre sabin lui-même, descendu de ses montagnes, passe recueilli devant le seuil muet comme devant un sanctuaire, car le pâtre même sait bien qui pleure en ce palais. Cette austérité, ce mystère, tous ces prestiges douloureux, conviennent à l'infortune d'une telle mère. Ses épreuves sont trop grandes pour être plaintes, et la pitié l'humilierait; elle la fuit, elle la repousse comme un outrage, cette pitié vulgaire qui n'atteindrait pas jusqu'à elle; elle se tait, elle s'isole, et si elle répand des larmes, c'est aux pieds du Dieu qui les inflige! Résignation d'une âme forte! Douleur romaine et vraiment auguste, digne, par son calme et son silence, de catastrophes si grandioses et d'une destinée si magnifique!

Une apparition soudaine tira Anselme de sa rêverie. Un homme en manteau déboucha brusquement de la petite rue de Saint-Romuald, et tourna avec précaution ce palais Torlonia, bourse anoblie, blasonnée où un banquier-duc faisait l'agio, et qui, symbole aussi dans sa bourgeoise élégance d'un principe nouveau, semble jeté là par un nouveau jeu du hasard pour ajouter à tant de

contrastes. L'inconnu traversa la place, et s'achemina vers le palais de l'ambassadeur. Anselme le suivit de l'œil à la clarté d'une torche expirante, et crut le reconnaître au moment où il se perdait sous les voûtes obscures de la citadelle. — Catalan de malheur! murmura-t-il entre ses dents, ne serais-tu qu'un espion de l'Autrichien? — Et rendu par cette vision rapide à la violence de ses passions politiques, il franchit la place déserte à grands pas.

Il ne s'était point trompé. Le même coup de dez qui avait fait du sot duc de Télèse une excellence avait fait de son rusé compatriote un espion. Je dis son compatriote, car le Catalan n'était Catalan que de nom; son premier tour avait été d'escamoter sa véritable origine. Né dans cette partie du royaume de Naples, qui donne aujourd'hui à l'Italie ses jongleurs et ses charlatans, après avoir donné à la République romaine ses meilleures légions, il était Marse.

Les Marses habitaient et ils habitent encore les rives montagneuses du lac Fucino, dans l'Abbruzze; leurs ancêtres se vantaient d'expliquer le vol des oiseaux et conjuraient, nouveaux Psylles, par des secrets magiques et des enchantemens, la morsure des serpens les plus vénéneux. Or, telle est la persistance des mœurs, la ténacité des coutumes, que c'est encore là, après tant de siècles

et aux mêmes lieux, la superstition populaire.

Le christianisme, qui n'a fait presqu'en toute l'Italie que s'enter, quant aux formes et aux pratiques, sur les pratiques et les formes païennes, s'est emparé comme de tant d'autres de cette croyance antique; elle l'a consacrée par un culte, et comme Cholcos eût sa Médée, la Campanie sa Circé, ce peuple montagnard a l'une et l'autre dans Saint Dominique. Comme les filles d'Hécate, le saint chrétien conjure les serpens et neutralise les poisons; son sanctuaire, et il en a pris le nom, est à Cucullo, hameau perdu dans les rochers, où de toutes parts affluent les dévots mordus des reptiles. Quand sa fête arrive, sa miraculeuse statue, ornée de vipères en guise de bandelettes, est promenée en pompe sur sa montagne sauvage, et la foule des croyans suit en procession, tenant chacun un cierge d'une main, de l'autre un serpent.

Telle était la vraie patrie du Catalan. Descendu comme les siens de ses monts dans les villes, il avait commencé par exercer, sur les places publiques, son industrie nationale, apprivoisant les vipères, portant des colliers de couleuvres, en guérissant les morsures; et si, abjurant à Rome sa patrie marse, il avait déserté le patronage de Saint Dominique à Cucullo pour celui de Saint Jacques de Compostelle, c'est qu'en mordant à la diplo-

matie, il avait monté en dignité dans la hiérarchie des Esculapes de carrefour. Repoussant donc du pied, en sautant du pavé dans la caritelle, son humble tréteau d'enchanteur de reptiles, et substituant aux charmes classiques de ses ancêtres la merveilleuse poudre de Badajoz, il avait hardiment exploité quelques mots d'espagnol qu'il jargonnait, et en vertu du vieil adage latin : *è longinquo reverentia*, s'était du premier bond érigé en Catalan.

Or cette partie de l'Abruzze, d'où sont les Marses, est plus romaine que napolitaine. Aquila même, leur capitale, est surnommée la petite Rome, tant pour la langue qui est la plus pure du royaume, que pour ses fabriques, ses arts, ses mœurs qui ont un cachet tout romain. Race nomade, les bergers marses tiennent Rome et point Naples pour leur métropole; c'est Rome qu'ils voient briller au soleil levant du haut de leur Mont Vélino; Rome dont ils s'entretiennent, l'été, dans l'oisiveté du pâturage; Rome dont ils viennent, l'hiver, peupler les solitudes. Les chansons, les légendes romaines sont les leurs; il les apprennent dans les Maremmes, ils les répètent dans leurs montagnes.

Cette facilité à parler la langue de Rome et à en chanter les ballades, était un périlleux écueil pour un Catalan de si fraîche date; mais le fils

audacieux des anciens Marses l'avait affronté. Quelque oreille trop clairvoyante se cabrait-elle, quelque trastévérin Taddée lui décochait-il une javeline à ce côté faible de la cuirasse, l'agile Orphée parait le coup, et notre Espagnol de Cucullo en était quitte pour faire naître madame sa mère dans les montagnes de la Sabine.

Mais il sentait bien lui-même, car diplomate de bas étage, il ne le cédait à ses collégues en grand ni en finesse, ni en perspicacité, il sentait que son vieux manteau de Catalan commençait à s'user, et qu'il était temps d'en prendre un neuf. Fécond en ressources, et rusé comme un montagnard, il n'était pas en peine; et quand, son rapport fait, ses instructions reçues, il sortit du palais de Venise, son nouveau plan de campagne était arrêté.

XII.

LA PRISON MAMERTINE.

Anselme se leva morne et abattu. A l'ardeur, à la plénitude des jours précédens avaient succédé le vide, la langueur; aux convictions, le doute; à l'espérance, la tristesse. Ce n'est pas que la nuit eût créé de nouveaux sujets d'alarmes; sûr au contraire de ce que, la veille, il ne faisait que soupçonner, il savait maintenant, et c'était beaucoup pour le surveiller à son tour et s'en préserver, à quelle police appartenait le Catalan. Mais, comme on naît laid ou beau suivant des lois occultes de la nature, ainsi l'on se réveille triste ou gai selon le vent qui souffle au ciel; or ce matin-

là le siroc soufflait, énervant corps et âmes, et Anselme en subissait malgré lui l'empire. Il doutait.

Il habitait sur les pentes méridionales du Quirinal un ancien couvent d'Hibernais qui, depuis long-temps sécularisé et détourné de la sainteté de sa destination primitive, sert maintenant d'habitations privées. Il occupe le point culminant de la rue en équerre qu'il baptise, et domine encore de toute la tête les chétives masures qui rampent à ses pieds. C'est là qu'étaient les Carines. Quartier jadis de l'aristocratie romaine, il l'est aujourd'hui du peuple, et Anselme l'avait choisi afin de fortifier ses résolutions par le spectacle continu des misères publiques.

Le chant matinal d'un manœuvre l'avait réveillé. Accoudé sur la fenêtre, il s'était livré long-temps en silence et rêveur à la rude harmonie de l'artisan romain. De plus en plus triste, sa rêverie l'avait emporté bien loin dans l'avenir, et cet avenir, hier encore doré de si belles teintes, il avait perdu sa magie et ne lui apparaissait plus que sombre et funeste. Il ne voyait plus de son entreprise que les obstacles; toutes les chances lui semblaient contraires; l'Italie était désespérée, la tyrannie inébranlable, la liberté à jamais perdue, tous ses amis et lui-même dévoués aux supplices; ses projets les plus chers, ses plus saintes espérances n'étaient que chimère et délire; il n'y avait

de sacré que la force, d'éternel que la douleur.

Tandis qu'égaré dans les ténèbres de l'avenir son esprit se créait de si formidables fantômes, son œil distrait se reposait sur les crêtes brillantes du Palatin. Le soleil levant en illuminait le faîte; les ruines colossales du palais des Césars, et par-dessus toutes la maison d'or de Néron, surgissaient imposantes du milieu des lauriers et des cyprès; parées autrefois de frontons de marbre et de statues, maintenant de lierre et d'acanthe, elles rayonnaient aux feux du matin. Environné d'une auréole ardente, leur front déchu, mais superbe encore, se dressait plus fier de sa couronne de siècles que de tous les diadèmes de bronze et d'or qu'il a perdus.

Il ne penche point en deuil comme un gladiateur vaincu sur l'arène; il n'éclate point en fête comme un triomphateur sur son quadrige; il est là comme il convient à un tel abandon, à une telle défaite, debout et silencieux. Plus bas se déroule le Forum, vallée de misère et de gloire que d'un côté clot l'antique Colossée, de l'autre la tour moderne du Capitole. Derrière le Palatin, mont impérial et patricien, s'élève l'Aventin, mont plébéien de l'ancienne Rome. Ceint d'un bandeau d'églises, il n'a point de ruines, la destruction l'a balayé.

Une échappée sur le désert et le Tibre, l'un

tortueux comme un serpent, l'autre nu et gazé de quelques oasis de pins et de myrtes, rappela vivement Anselme au voyage de la veille et aux souvenirs d'Asture. Faisant un retour alors des conjurés sur lui, il s'accusa de faiblesse; il déplora avec amertume ces irrésolutions fatales dont il était travaillé et avait lui-même tant à souffrir. Atlas de ce monde encore invisible prêt à éclore au soleil italien, fléchirait-il sous le faix? briserait-il son œuvre ébauchée? Il se reprocha sa tristesse comme une lâcheté; il rougit d'amollir son âme en des scepticismes féminins, maladifs, et, se levant brusquement, il sortit pour s'aller retremper aux lieux des grandes scènes.

Il descendit sur le Forum.

A peine avait-il atteint l'Arc de Sévère, monument médiocre de détails, mais grand d'ensemble, qu'il rencontra au pied un des sanfédistes de la veille, le comte de Kaleff. Tourmenté comme il l'était de doutes secrets et d'incertitudes, il aspirait au tête-à-tête du passé, et fut contrarié de la rencontre; son premier mouvement fut même d'éviter le Russe, mais, abordé par lui, il fut condamné à le subir.

— « Je fais ici un cours d'histoire expérimentale, lui dit le Moscovite de sa voix froide et polie. Une promenade au Forum vaut toutes les leçons de toutes les écoles du monde; elle instruit l'es-

prit par les yeux. » — Le Tartare ajouta beaucoup de choses dans ce goût là, usant et abusant de tous les lieux communs sur les ruines qui sont à Rome le pain quotidien des gens du monde. M. le comte de Kaleff avait de plus dans sa tête et peut-être dans sa poche les lettres de M. le président Dupaty; il en récita par cœur de fort belles tirades qui firent beaucoup d'honneur à sa mémoire. — « Ce cicéroné, continua-t-il en indiquant de l'œil un grand drôle en lunettes qui le suivait, m'a relancé dès le grand matin, et je donne aux antiquités le temps que je ne puis donner aux affaires. » —

Jusque là silencieux, le cicéroné intervint.

— «Voici à deux pas, dit-il du ton d'un homme interrompu qui reprend son discours où il l'a laissé, voici cette prison Mamertine de tragique mémoire, où les complices de Catilina furent étranglés par le consul Cicéron.

— » Ou plutôt par sa femme, interrompit le comte de Kaleff, en s'adressant à Anselme. Jamais ce bourgeois parvenu n'eût trouvé dans sa petite âme une résolution si hardie. Il fallut pour l'y forcer une Térentia. Quelle réputation usurpée, et combien la postérité est routinière! Panégyriste de Marius, puis de Sylla, sans génie politique et sans audace, vaniteux, insolent, bavard, Cicéron n'est qu'un avocat.

— » Vous n'aimez pas Cicéron, monsieur le comte, et moi, à vrai dire, je ne l'aime guère; nous arrivons ainsi au même point, quoique sans doute par des routes diverses. » —

Et en effet le gentilhomme moscovite haïssait dans le bourgeois d'Arpinum le roturier parvenu; le plébéïen romain haïssait au contraire en lui le roturier infidèle à son ordre et champion de la noblesse. C'est le sort des renégats politiques d'être méprisés par tous les partis, par celui qu'ils épousent plus encore que par celui qu'ils répudient. Toutefois Anselme n'expliqua point sa pensée. Roturier lui-même et pourtant membre du féodal Consistoire, les apparences étaient ici contre lui, et il évita de se rendre l'objet d'applications fausses, mais spécieuses.

— « Telle est notre illustre ville, reprit le cicéroné, qu'à toute pierre est lié un grand nom. Ici, Lentulus et Céthégus furent étranglés, comme j'ai eu l'honneur de le dire à votre excellence; là — et il montrait du doigt l'escalier du Capitole — Tibérius Gracchus expira sous la massue des sénateurs; plus bas périt un autre tribun, Nicolas Rienzi; plus haut est la roche Tarpéïenne d'où Manlius fut précipité; toutes choses qui ne peuvent manquer de donner aux étrangers la plus haute idée de la fidélité du peuple romain. Au reste, ajouta l'antiquaire d'un air satisfait, vos excel-

lences remarqueront que la prison Mamertine, où nous allons, avait pour voisins trois temples fameux dont on voit d'ici les ruines, mais dont les divinités tutélaires protégent encore aujourd'hui la sainte ville de Rome : la Concorde, qui réprouve les révolutionnaires; la Fortune, qui déjoue leurs trames, et Jupiter-Tonnant, qui les foudroie. » —

Il y avait dans cette insolente érudition quelque chose de saisissant. Anselme en fut étourdi. La fatalité de toutes ces destinées n'était que trop conforme aux pensées tristes qui l'avaient accueilli au réveil, et qui l'agitaient encore : il se vainquit pourtant, et jouant le calme, il suivit machinalement le comte dans la prison Mamertine.

L'horreur du lieu était peu faite pour l'apaiser. Ce monument de la rigueur romaine est terrible encore. Creusé dans le Mont Capitolin et bâti d'énormes blocs volcaniques joints sans ciment, comme les murs cyclopéens des montagnes latines, il porte un caractère de barbarie, éloquent témoignage de la férocité des mœurs antiques. On y montait du Forum par ces fameuses Gémonies, escalier douloureux ainsi nommé des gémissemens de ceux qui le gravissaient. Baigné de leurs larmes, il se rougissait de leur sang, et leur cadavre, exposé sur les marches infâmes, était livré en spectacle au peuple. Un pont de pierre conduisait de l'escalier dans la prison, comme on entrait aux

Plombs de Venise par le Pont des Soupirs. O républiques patriciennes, vous avez bien toutes sucé la mamelle des louves!

La prison avait deux étages, et le cachot souterrain ne communiquait avec l'autre qu'au moyen d'un trou percé dans la voûte par où l'on plongeait les captifs dans ces froides ténèbres. C'est par là que fut précipité Jugurtha; fils brillant du désert, c'est là qu'il mourut de faim.

Un escalier moderne mène aujourd'hui d'un cachot dans l'autre, et les pèlerins le descendent à genoux pour baiser la colonne où fut garrotté Saint Pierre, et s'abreuver à la miraculeuse fontaine que sa parole fit jaillir de l'abîme pour baptiser ses gardes convertis. Telle est la tradition chrétienne; monté des entrailles de la terre au faîte du Capitole, le christianisme a réhabilité tous ces lieux funestes : le souterrain teint du sang des conspirateurs et des rois est consacré à l'apôtre du Vatican; une église de Saint-Joseph-des-Charpentiers est entée dessus.

Anselme et le Russe étaient descendus dans l'abîme dont une faible lampe rend les ténèbres visibles plus qu'elle ne les dissipe; le cicéroné jouait son rôle, initiant gravement l'étranger aux cruels mystères de la prison sacrée; le carbonaro, lui, il ne songeait qu'à Céthégus et à Catilina. Les noires murailles se peuplaient pour lui d'ombres,

et ces ombres sanglantes répétaient toutes ces mots terribles de l'antiquaire :— « La Fortune a déjoué nos trames, Jupiter-Tonnant nous a foudroyés. » —Ce n'était à son oreille que bruit de chaînes, cris de rage, râles de mort ; puis toutes ces voies funèbres allaient s'éteindre une à une dans un morne silence, et la ronde infernale tournait, tournait toujours, et drapées dans leur toge antique, de longues figures blêmes passaient devant lui et repassaient. — « Tu es des nôtres! » — lui disaient-elles en découvrant à ses yeux leur cou violet, leur poitrine transpercée, et elles le conviaient du regard à la fête des morts, et, se le montrant au doigt, elles riaient.

Tu es des nôtres ! — Ce mot glaçant lui pénétrait la moëlle des os comme le petit souffle de la vision d'Eliphaz. Il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête, et une sueur froide tombait goutte à goutte de son front brûlant. — Ironiques fantômes, que me voulez-vous ? — mnrmura-t-il d'une voix sourde, inarticulée. Un accord doux et plaintif lui répondit d'en haut, et, rappelant son âme égarée, apaisa le tumulte de ses sens; l'affreux mirage s'évanouit. La mélodie calmante était l'orgue de l'église des Charpentiers qui chantait la messe sur sa tête. A côté de lui un pèlerin à genoux priait paisiblement au pied de la colonne de Saint Pierre.

Au sortir de l'église, Anselme prit congé du

comte. Quoique poursuivi de tant de spectres, il ne le quitta pourtant pas sans avoir découvert que son cicéroné n'était autre que le Catalan. Commis la nuit même par le palais de Venise à la garde du diplomate occulte, l'espion s'était taillé la moustache, barricadé les yeux derrière une large paire de besicles, et, travesti de charlatan en antiquaire — à Rome c'est tout un — il s'était fait agréer du Moscovite. Cicéroné assidu, il ne le quittait plus. Quelques pages de Vasi avaient suffi à la métamorphose, son impudence faisait le reste. Le palais de Venise était donc sur la trace du Consistoire; il avait l'œil sur l'émissaire ultramontain.

Les deux diplomates gravirent l'escalier du Capitole; l'ami de Marius prit la route de l'Aventin.

Rendu à la solitude, à la tristesse, Anselme côtoyait à pas lents et la tête basse le pied du Mont Palatin. Il foula le sol de la tribune aux harangues; il passa devant la Curia Hostilia, cour superbe du sénat de Rome, changée en forges et en boutiques; il vit le temple christianisé des poétiques Vestales, tous ces lieux primitifs que le figuier ruminal ombrageait de ses feuilles sacrées, que les mystères du Lupercal, la louve et ses louveteaux humains, ont rendus fameux. Il atteignit cette antique vallée Murcia qui séparait la ville du patriciat de la cité plébéienne, debout là toutes

les deux face à face, et rangées en bataille sur leur montagne comme deux armées prêtes toujours à en venir aux mains. Il souleva du pied la poussière de ce Grand-Cirque où furent enlevées les Sabines, et où plus tard, théâtre prodigieux, quatre cent mille spectateurs venaient applaudir à la vélocité des chars, à l'adresse des lutteurs, aux jeux barbares du pugilat, des bêtes féroces, à la reconnaissance d'Androclès et du lion. Ces déserts dévastés, Anselme les traversa tous; il remua tous ces décombres, et rien ne put le distraire de l'orageuse vision mamertine.

Il parcourait, sceptique et troublé, les solitudes de l'Aventin, et les vieux souvenirs plébéiens eux-mêmes semblaient avoir perdu sur lui tout empire. Un pourtant l'attendrit. Il était sur le lieu de l'ancien bois sacré des Furies où le dernier des Gracques se retira pour mourir; fixé là comme par un charme, il s'arrêta tout-à-coup; il s'inclina avec un respect plein d'émotion devant l'ombre du grand citoyen; il baigna de larmes cette poussière sanglante d'où naquit Marius; il gémit, ô Cornélie! sur la destinée de tes fils, nobles frères, Dioscures politiques, si justes, si brillans tous deux, tous deux victimes de l'aristocratie au cœur de fer. Le même sort l'attendait peut-être; apôtre du même Dieu, tribun du même peuple, il allait, lui aussi, allumer bien des passions, sou-

lever bien des haines, et les mêmes fureurs qui lancèrent jadis la flèche mercenaire des archers crétois au cœur des multitudes affamées, couvaient encore au fond des âmes, prêtes à éclater comme alors en proscriptions, en massacres.

Ainsi flottant et agité, le conspirateur était descendu de l'Aventin au Colossée. Il passa sans le voir au pied du géant; il gravit la fameuse colline des Esquilies sans se ressouvenir que Virgile, Horace, Properce, tous les cygnes de la poésie latine eurent là jadis leur séjour; il côtoya sans y entrer Saint-Pierre-aux-Liens, église imposante que Jules-Deux au cercueil et le Moïse vivant de Michel-Ange remplissent de leur gloire et de leur majesté. La rue maudite, où Tullie poussa son char sur le corps de son père, le Vicus Scelleratus le conduisit par la Suburre au Vicus Patricius, quartier primitif de ce patriciat romain qu'il poursuivait, jusque dans le passé, d'une si implacable haine.

Mais alors ses pensées étaient ailleurs, ses yeux étaient fixés sur une plus douce étoile; remontant d'un pas rapide les pentes du Viminal, il s'achemina, en attendant le rendez-vous du cardinal de Pétralie, vers l'asile d'amour et de paix où s'éteignaient toutes ses haines, où s'apaisaient toutes les tempêtes de son âme.

XIII.

LA RUE DES QUATRE-FONTAINES.

Il était midi. Seule et pensive, Loysa écoutait le silence de cette heure ardente ; elle en contemplait la solitude, et, comme le silence, la solitude était alors si profonde en la cité papale qu'elle n'eût pu l'être plus au désert. La villa Strozzi, la plus gaie de Rome quoiqu'elle ait servi de retraite au génie sombre d'Alfiéri, étalait devant elle ses marbres splendides, ses fraîches pelouses, ses forêts de myrtes et de chênes verts. Les vastes Thermes de Dioclétien couronnaient la verdure d'un diadême de ruines, et les monts lointains, mais distincts de la Sabine, encadraient l'horizon d'une ceinture bleue. Çà et là criaient quelques cigales.

Négligemment appuyée à sa fenêtre et sa belle tête dans sa main blanche, la jeune Romaine regardait le ciel. Son bras pendait nonchalamment sur sa guitare oubliée et glissée silencieusement de ses genoux à ses pieds. Les jalousies étaient closes, et les demi-ténèbres de la chambre ornée de fleurs, la volupté des parfums, le mystère, la fraîcheur, rendaient sa rêverie plus tendre et plus intime.

Encore toute ébranlée des émotions et des résolutions de la veille, elle avait le cœur gros de larmes, et des soupirs convulsifs, des sanglots entrecoupés, soulevaient son sein de vierge. Elle aimait à se créer des fantômes afin d'en triompher par l'amour; et si elle aussi noircissait l'avenir, si elle aussi se plaisait à en charger le fond de couleurs lugubres, elle savait bien quel pinceau magique en éclaircirait les teintes, et ses cieux n'étaient pas si sombres qu'une lueur dorée n'y pointât.

Son père l'effrayait moins que ne la rassurait son amant. Ce n'est pas qu'elle ne songeât avec angoisse à la lutte engagée par elle entre ces deux puissances rivales si jalouses l'une et l'autre de leurs droits et toutes les deux sacrées pour elle; mais cette lutte dont elle était la cause et le prix, elle croyait facile d'en adoucir les coups en les acceptant tous pour elle. Douce ignorance du

monde, inexpérience heureuse, qui a foi dans tout ce qui est pur et beau, les larmes et l'amour !

Sous ces climats brûlans la rêverie n'est pas long-temps silencieuse ; il faut une voix à la passion, et Loysa reprit sa guitare. Elle chanta bas d'abord, puis avec une inspiration toujours croissante, une cavatine qu'elle ne chantait que seule tant elle y mettait d'ivresse :

Ah ! non sa che cosa è amore
Chi non ama al par di me,
Io ti vidi, t'adorai
Ed il cuor più mio non è
Io mi struggo a' tuoi bei rai,
Io respiro sol per te.

Arrivée aux derniers vers, sa voix avait atteint toute sa puissance ; elle vibrait à longs accords, profonde, grave, passionnée. Souple et docile, comme un cheval arabe sous son cavalier, elle bondissait de note en note ; impétueuse comme un torrent suisse, elle se brisait en éclats sonores. Molle tour à tour et ravie, tantôt elle s'échappait en fougueux transports, tantôt elle s'éteignait dans une tendre plainte et ne renaissait plus emportée, plus retentissante, que pour s'éteindre encore et mourir longuement dans un soupir de langueur.

Tous les combats de la jeune fille, espoir timide, muets désirs, terreurs occultes, son être tout

entier s'épanchait en flots d'harmonie. Complice de ces ardens mystères, la froide guitare s'animait sous sa main convulsive, tressaillait sur son sein brûlant, et, semblable au marbre de Pygmalion, la matière inerte s'éveillait à la vie par enchantement. Les deux voix unies et confondues semblaient partir de la même âme, sous l'empire du même amour.

On eût en vain cherché dans la Sybille inspirée la jeune rêveuse dont tout à l'heure encore l'œil vague et distrait contemplait le ciel en silence. Entraînée, enivrée par sa propre voix, consumée des mêmes feux que Sapho la délaissée, au seuil du bienaimé, elle avait mis comme elle dans son chant son âme. La double émotion du cœur et des sens la subjuguait; ses yeux étincelaient d'une flamme inconnue; le frisson courait ses membres; son chaste corps tremblait sous les aiguillons de la fièvre divine; et, ceint d'un large bandeau de cheveux noirs et lisses, son front pudique s'embrâsait des pourpres de la volupté. Telle Sainte Thérèse en extase palpite sous la flèche du chérubin. Mais ces ardeurs secrètes, ce délire clandestin d'un cœur qui s'ouvre à l'amour, naît à la vie, elle ne les confiait qu'à la solitude; nulle oreille que celle de la nature, nul œil que celui du ciel n'en étaient les confidens.

Tout à coup, comme elle reprenait la finale et

que sa voix humide et languissante se balançait avec la voluptueuse mélancolie du midi sur le doux vers qui termine l'ode amoureuse, une autre voix, aussi tendre, mais plus mâle, s'unit à la sienne, et la fit tressaillir :

Io respiro sol per te.

répondit l'écho mystérieux, et, avant que Loysa, troublée, eût tourné la tête, Anselme était à ses pieds.

Entré d'un pas furtif, il l'avait surprise au fond de son sanctuaire, et, debout sur le seuil, témoin invisible et ravi du doux mystère, il avait contemplé long-temps en silence le spectacle de son bonheur. Ce que tait une vierge, il l'avait ouï; il avait vu ce qu'elle cache au plus profond de son âme, et, dieu subjugué lui-même par sa Pythie, il était venu tomber à ses genoux aussi agité, plus tremblant qu'elle.

— « Non, non, lui disait-il, je ne crains plus rien. Que ton père essaie de te venir disputer à moi; qu'il vienne, s'il l'ose, et nous verrons si Dieu est pour la violence ou pour l'amour. » — Et il baisait ses mains, il la serrait dans ses bras, et, muette, confuse, la jeune fille n'osait lever sur lui ses yeux baissés par la honte ineffable et sainte que l'on nomme aux cieux pudeur.

— » Eh ! pourquoi en rougirais-je? s'écria-t-elle

tout d'un coup avec la brusquerie d'une résolution accomplie aussitôt que prise. Non, je n'en rougis point, » — et son front rougissait plus fort. — « J'ose encore vous regarder en face, » — et ses longues paupières ne se levaient point. — « Aussi bien, qu'avez-vous appris que vous ne sussiez déjà, que je ne vous eusse moi-même mille fois répété? Ai-je fait un secret de mon amour? Il me rend trop heureuse, Anselme; il y aurait de l'ingratitude à le taire. Aimez-moi seulement comme je vous aime, et le paradis sera pour nous sur terre.

— » Le paradis est à tes pieds, ange naïve et simple, et tu sais bien que je ne crois qu'à celui-là. Pour l'autre, ajouta-t-il avec un sourire...

— » Ne blasphêmez pas, interrompit Loysa d'un ton sérieux et en lui appuyant la main sur la bouche, ce serait mal reconnaître la félicité dont Dieu nous comble; il nous punirait. » — Et alors seulement, relevant les yeux, la gracieuse dévote lut dans ceux de son amant l'espérance, la foi qui les animaient; car sa Madone à lui, c'était elle, et il priait à ses genoux, l'incrédule, comme au pied d'un autel.

A la contrainte d'une surprise succéda l'intimité des aveux. Assis près de sa fiancée et un bras passé autour de son siége, Anselme tenait d'une main ses deux mains captives, l'autre jouait

avec les longs cheveux noirs dont son épaule blanche était inondée. On ne consentait pas, mais on laissait faire, et la résistance doublait le prix de la victoire, comme la défense ajoute à la saveur du fruit défendu. On menace pour être bravée, on ordonne pour être désobéie, et les prières ne veulent pas qu'on les exauce. C'est l'éternelle fable de Galathée fuyant sous les saules pour être vue, vieille histoire toujours nouvelle.

Anselme donc égarait sa main audacieuse et charmée dans les doux cheveux de Loysa. On devisait d'amour ; on parlait bas quoi qu'on fût seuls, l'amour aime tous les mystères ; on faisait des projets ; on recréait le monde à son gré ; on le peuplait de bienveillans fantômes, de délicieuses chimères ; père et patrie étaient oubliés, l'avenir en fête, l'illusion mamertine au néant. Au travers du prisme fascinateur, tout dans l'univers se revêtait des formes les plus pures, tout se colorait des plus riches teintes, et l'espérance au vol d'or planait sur leur vie comme le soleil levant dore au loin les mers et les montagnes. O magie des sens ! ô féerie du cœur ! ô baguette enchantée et féconde en métamorphoses ! Anselme, le conspirateur, n'était plus dans la rue des Quatre-Fontaines qu'un enfant.

La douce chaleur d'une main aimée monte vite

au cœur, et Anselme n'avait point quitté les mains de Loysa. De plus en plus tendre, il les pressait avec enchantement, tantôt sur sa poitrine, tantôt sur ses lèvres. Le discours déjà languissait; on se taisait pour rêver; il y avait des pauses, des silences, des sourires embarrassés, des regards inquiets, supplians, des soupirs furtifs ou étouffés. C'était trop de séductions, trop d'embûches pour tant de jeunesse, pour tant d'amour.

Quelque chose d'étrange se passait au cœur de la jeune Romaine; les tressaillemens de son sein révélaient quelque sourde tempête, une lutte interne; on l'aurait dite aux prises avec quelque vision singulière. Elle se réveilla tout-à-coup comme en sursaut, elle se leva brusquement, et, s'arrachant de deux bras puissans qui l'étreignaient, elle alla tomber au pied de la Madone qui protégeait de son ombre sa couche virginale et sans tache.

Resté seul et debout, Anselme contemplait d'un œil ému la suppliante à genoux; les yeux et les bras tendus vers la sainte image, elle priait à voix basse, et, tombée rudement à ses pieds, la guitare vibrait seule encore, emplissant la chambre silencieuse d'une harmonie vague, plaintive, semblable au soupir du flot qui meurt sur la grève, du vent qui gémit dans les cyprès.

Vingt et une heures sonnèrent et rappelè-

rent Anselme à son rendez-vous du Mont Mario.

Acheminé vers la Porte du Peuple par la Trinité-des-Monts et les jardins de l'Académie, l'amant de Loysa descendit sans rencontre la longue rue des Quatre-Fontaines, et passa devant un nouvel enfant du Colossée, le palais superbe de ces Barbérini, vrais vandales, qui firent tant de mal à Rome antique que Pasquin dit en son temps :

QUOD NON FECERE BARBARI,
FECERE BARBERINI.

Leur jardin est planté sur le vieux Capitole de Numa.

XIV.

LE MONT MARIO.

Création marine sur ces terres volcaniques, le Mont Mario s'élève à un mille de Rome et commande la ville sainte à l'occident. Son pied plonge dans le Tibre, sa tête est couronnée de cyprès.

A peine sorti de la Porte du Peuple, Anselme avait tourné à gauche, et côtoyant quelque temps les murs de la cité, il avait atteint la rive du fleuve. L'étroit sentier qui le remonte jusqu'au Pont Milvius est célèbre dans l'histoire de l'art : c'était la promenade ordinaire du Poussin ; le grand artiste venait chercher là des fonds et des

ciels pour ses paysages. Préoccupé de bien autres pensées et conduit par un intérêt si divers, Anselme ne songeait en foulant ces lieux foulés par l'illustre maître qu'au rendez-vous mystérieux du cardinal de Pétralie. Qu'avait-il donc à lui révéler? de quels secrets un prince de l'Eglise pouvait-il le rendre dépositaire? dans quel but une confiance si singulière? que voulait-il de lui?

Tout en se faisant ces questions il était arrivé en face du Mont Mario, et n'en était plus séparé que par le Tibre. Un bateau de pêcheur le dispensa d'aller passer le fleuve au Pont Milvius, et le débarqua au pied de la montagne. Il la gravit à pic par un sentier parfumé de fleurs agrestes à peine frayé, au milieu des broussailles et des épines. Elle est de ce côté là réputée inaccessible, et la solitude était complète. Une chèvre abandonnée broutait seule en liberté sur les marbres moussus d'une villa abandonnée comme elle et tombant en ruines. Enfin il atteignit le faîte.

De ce point la vue est magique. C'est là vraiment le belvédère de la ville éternelle. Vue de là, elle paraît en plaine; toutes les hauteurs s'annulent, et la majesté des sept collines s'humilie au pied de la rivale qui les domine toutes, comme Calypso dépassait de la tête toutes ses nymphes. Enlacée de toutes parts et comme assiégée par le désert, Rome, avec ses coupoles, ses tours, ses rui-

nes, semble une oasis merveilleuse, une île monumentale, née par enchantement au milieu de cet océan d'herbe et de blé. La masse énorme du Vatican et de la cité Léonine est jetée là, comme un promontoire anguleux et défensif, où viennent expirer et la solitude silencieuse et la fiévre qui l'éternise. Saint-Pierre, géant debout, est immense dans son isolement; le Colossée, géant couché sur l'arène, superbe encore dans sa chûte.

Si de Rome l'œil se porte sur la campagne, il ne découvre partout qu'une plaine nue, sèche, solitaire, mariée d'un côté et confondue avec la mer Tyrrhénienne, fermée de tous les autres par les montagnes; le Tibre la coupe en deux; des aquéducs rompus, des temples ruinés, des tours féodales, en brisent de loin en loin la mélancolique uniformité; quelques pins aériens s'y épanouissent en parasol. Les montagnes sont plus variées. C'est le mont volcanique d'Albane, tendu de forêts ethnéennes et tout blanchissant de villes et de villas; c'est la longue chaîne des monts Sabins parés aussi d'une ceinture de villes, et dont les têtes calcaires décrivent sur l'azur foncé du ciel, ici des angles hardis, là des courbes pleines de grâce et d'harmonie; c'est le Soracte enfin, terme gigantesque, qui marque de sa pyramide bleue la frontière du désert. Plus loin encore, dans un in-

saisissable lointain, les croupes arrondies du Cimino ondoient vaporeusement à l'horizon.

La solennité de la Campagne romaine jette dans la tristesse, et l'âme se recueille toujours malgré soi devant ces grandes et douloureuses images de gloire et de misère, de puissance et de désolation. Arrivé le premier au rendez-vous, Anselme s'assit sous les cyprès et se mit à contempler cette Rome, qui fut deux fois la reine du monde et qui ne l'est plus que du désert, et qui gisait là, étendue à ses pieds comme un cadavre. Il en dominait les rues et les places publiques, les palais et les églises; la multitude roulait et bourdonnait dans son lit de pierre, comme un torrent invisible au fond des vallées; confondues avec le murmure des fontaines qui jaillissent en cascades sur les pavés de la ville sainte, les sourdes rumeurs du peuple montaient au ciel comme une lamentation, comme une plainte, semblables à ce pleur mystérieux et prophétique qu'on ouït à Rhama quand Rachel en larmes redemandait ses fils au tombeau. Telle est hélas! partout la voix des cités humaines, lugubre concert, harmonie funèbre, chœur éternel de deuil et désespoir; car partout où il y a beaucoup d'hommes, là aussi il y a beaucoup de sanglots et de malédictions. Anselme prêtait l'oreille en silence aux mille voix de la cité déchue, et le Tibre

coulait sans bruit au pied des collines, des tombeaux, et la Maremme était muette comme le fleuve, le ciel en fête, l'air calme, le soleil ardent.

Le cardinal enfin arriva. Il y avait dans son regard et son maintien un embarras qui n'échappa point à l'œil pénétrant du Romain, quelque soin que prît le Sicilien à le déguiser. Sa gravité monacale était plus soutenue, mais ce n'était là qu'un masque; Anselme n'en lut pas moins au travers le trouble qui se cachait derrière. Toutefois, comme son rôle ici était passif, ainsi qu'au parloir de Saint-François, il s'abstint de toute remarque et laissa la parole au cardinal. Le cardinal la prit.

— « Vous êtes, lui dit-il, l'homme que j'estime le plus au monde; la confidence que je vais vous faire vous le prouvera mieux que toutes les protestations. C'est ma vie que je viens vous raconter; je viens mettre mon cœur à nu devant vous et vous révéler des choses que nul œil n'a pénétrées, nulle oreille entendues, et que ma bouche prononce aujourd'hui pour la première et pour la dernière fois; mystères profonds, secrets intimes qui dorment au fond de mon âme depuis quarante ans. Je ne croyais pas qu'ils en dussent jamais sortir. Ecoutez-moi donc, ajouta-t-il d'une voix moins solennelle, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de ne me pas interrompre. Ce n'est point ici une discussion, c'est un récit, et j'ai besoin pour

le faire de votre silence et de tout mon sang-froid. » —

Assis au bord de la montagne, Anselme était muet de surprise, d'attente. Le cardinal se recueillit un moment comme pour puiser en lui-même la force d'accomplir une énergique résolution; il se leva, marcha sous les cyprès d'un pas inégal, troublé, et vint se rasseoir plus calme à côté d'Anselme, au-dessus de la grotte où fut, a-t-on dit, tramée la Saint-Barthélemy. Un instant nébuleux, son front se rasséréna, et il reprit la parole en ces termes d'une voix ferme et distincte :

— « Vous savez que je suis Sicilien, mais ce que vous ne savez pas, c'est que je suis bâtard d'un laquais. Né dans l'ombre et l'opprobre, jeté en naissant dans la rue, recueilli par la pitié publique, je fus élevé dans un hospice d'enfans-trouvés. Je ne me rappelle pas ces premiers jours. Je me souviens seulement que l'on m'accusait d'opiniâtreté, d'emportement, et que l'on me battait. Ainsi je fus élevé, comme tous mes compagnons d'infortune, avec mépris et brutalité. A seize ans on fit de moi un valet.

» Moi vingtième je servis deux ans chez un grand seigneur de Palerme, où mon rôle était de me tenir, à table, derrière sa chaise, en ville, derrière son carrosse. Joueur, querelleur, insubordonné, je fis

deux ans cette vie d'antichambre et d'infamie. Le majordome avait une maîtresse dans la maison : c'était une jeune fille de mon âge, belle comme un ange, et déjà dépravée comme un esprit de ténèbres. Je lui plus. Nous fûmes surpris, battus, et moi chassé.

» Me voilà donc à dix-huit ans seul au monde, dans la rue avec dix ducats. J'avais l'esprit romanesque, la parole facile, je me fis comédien. Jeune premier d'une misérable troupe ambulante, je courus deux ans la Sicile, jouant la comédie dans les granges et dans les tavernes. Lassé de cette vie, j'entrai au service dans un régiment en garnison à Syracuse. La caserne est un enfer ; je n'y pus tenir plus de trois mois, et je désertai pour échapper à l'humiliation d'une correction corporelle.

» Je m'enfuis bien loin et me tins six mois caché dans les âpres montagnes de la Madonie, couchant sur les arbres et dans les cavernes, vivant de fruits sauvages et de lait dérobé la nuit aux troupeaux dans les bergeries.

» L'isolement amena chez moi la réflexion. Ma vie errante me devint d'autant plus insupportable que l'hiver approchait, et avec lui les neiges, les pluies, la famine. Las de vagabonder dans les montagnes, je me mis à songer sérieusement au

moyen de redescendre dans les cités et de prendre mon rang parmi les hommes.

» Que de fois voyant briller à mes pieds du haut de la Madonie quelque clocher lointain, je me demandais avec amertume s'il n'y avait donc pas place pour moi dans ces villes étincelantes, et si j'étais à jamais banni de la famille humaine! Je sentais fermenter en moi des germes inconnus qui avaient besoin pour éclore du soleil moins pur peut-être, mais plus fécond pour mon âme, de la société.

» La solitude m'était odieuse. Je marchais des journées entières à travers les rocs et les forêts, je bravais mille périls, mille surprises, pour voir, fut-ce de loin, un visage d'homme. Des voix irrésistibles m'entraînaient dans le monde, et quand l'effroi du châtiment qui m'y attendait, quand l'horreur des galères me refoulait au désert, mes retours sur moi-même étaient affreux; j'avais des mélancolies à maudire le ciel et la terre, des désespoirs à me jeter dans les précipices.

» Si je résistais à ce cauchemar du suicide qui me souriait du fond des abîmes, ce n'était ni par religion ni par philosophie, car je n'avais ni principes, ni Dieu. Je ne sais quelle ambition sourde, quel pressentiment vague, obscur, et cependant tout-puissant de gloire, de fortune, m'enchaînait à cette terre où j'étais si malheureux, si seul. Je

rêvais un avenir de réparation, de justice. J'avais des instincts grandioses, des prévisions téméraires. Mon imagination peuplait mes solitudes; les fantômes qu'elle créait dans le vide me composaient une cour idéale dont j'étais roi, et cette royauté des esprits douait mon âme d'une énergie sombre, superbe, qui m'a sauvé.

» Souverain du monde invisible, je n'en faisais pas moins pitié à voir. Maigre, pâle, la barbe longue, en haillons, demi-nu, on m'eût bien plutôt pris pour une bête sauvage que pour un être humain. Le miracle est que je ne me sois pas fait brigand. Si le tentateur m'eût jeté au milieu d'une comitive, je serais aujourd'hui peut-être chef de bandits; Dieu jeta sur ma route un moine, et je suis cardinal.

» Un jour que je mourais de faim, un franciscain passa chassant devant lui un âne chargé de vivres. Je me précipitai dessus et les dévorai. Effrayé de mon aspect farouche et de ma voracité, le franciscain me laissa faire. Quand je fus rassasié, je lui racontai ma fuite du régiment. Il eut pitié de moi et m'offrit de le suivre au monastère. J'acceptai, et cette circonstance décida de ma vie.

» L'état militaire n'éveille en Sicile aucune sympathie, et au couvent moins qu'ailleurs. Les frères me firent bon accueil et me tinrent pour un échappé des griffes de Belzébuth. Leur cloître

était à Pétralie, petite ville perdue au sein des rochers, et dont j'ai pris le nom, car je n'en avais point.

» Je fus plusieurs mois, au cloître, l'objet de l'hospitalité la plus touchante, la plus active, et pendant ce temps une révolution s'opéra en moi. Mon incurable paresse s'accommodait merveilleusement de la vie de moine. Nul lien d'affection, nul lien d'intérêt ne m'attachait à la terre. J'avais ving-un ans, point de carrière, pas un ducat, bref je me fis franciscain.

» Jusqu'alors ma vie avait été humble, agitée, précaire; je crus lui donner ainsi de la dignité, du repos, de la fixité. Je voyais les pères honorés dans le pays, sûrs de l'avenir, vivant sans fatigue, sans travail surtout, pouvais-je hésiter? Telle était alors mon horreur du travail que l'oisiveté monacale me détermina plus que tout le reste. Mon ignorance était trop profonde pour que je pusse seulement songer à en sortir.

» Chasteté, pauvreté, obéissance, sont les trois vœux fondamentaux de l'ordre. Je les prononçai de bonne foi avec l'étourderie et la témérité de la jeunesse. L'obéissance, j'y croyais être façonné, et d'ailleurs elle ne me semblait au couvent ni servile, ni lourde. La pauvreté, je m'y soumettais avec d'autant moins de répugnance que je ne connaissais qu'elle, et la pauvreté du cloî-

tre était pour moi l'opulence. Quant à la chasteté, je faisais sincèrement le sacrifice de mes habitudes désordonnées, et nulle arrière-pensée n'affaiblit alors le mérite de mon abnégation. Pour le reste je croyais être bien détaché du monde, parceque je haïsssais l'antichambre, les tréteaux et la caserne.

» C'est ainsi qu'à l'âge ou les passions grondent et commencençent à régner, je m'engageai avec l'avenir. Je fus soutenu dans ce grand acte par l'exaltation fiévreuse que produit toute résolution forte, tout changement d'état, par l'emportement même, par l'ardeur qui pousse la jeunesse à toute idée généreuse; car, il faut le dire, je rougissais de ma vie passée, je voulais une réforme, et les discours du Père-Gardien m'avaient touché. J'étais enflammé d'une piété profonde, sincère.

» N'étant point prêtre, je n'occupais au couvent que le bas de l'échelle; mon rôle de convers était presqu'une domesticité; mon orgueil en souffrait, je résolus d'en changer. Je le dis au Supérieur; il m'aimait, mon ignorance ne le rebuta point. Il crut découvrir en moi quelques germes d'esprit; il les cultiva, et entreprit la tâche difficile et radicale de mon éducation. Je savais lire, écrire et rien de plus. Il est vrai que la moitié des moines n'en savaient pas beaucoup plus eux-mêmes.

» J'avais un but, et mon horreur du travail se plia au joug d'une occupation journalière. Le sacrifice était volontaire, il me pesa moins. Enfin, après deux ans d'étude et d'assiduité, on me conféra les ordres. J'étais l'égal de tous les frères-prêtres et le supérieur des frères-convers; cette idée de supériorité me flattait déjà. Bientôt on me donna la messe.

» Mes études s'étaient bornées à bien peu de chose. Un peu de latin, le bréviaire, les pratiques et les disciplines ecclésiastiques en formaient la base. Le casuiste du couvent y joignit un cours de théologie morale, c'est-à-dire qu'il me fit passer en revue tous les cas de conscience qui peuvent être soumis au tribunal de la confession. Mes progrès répondirent si bien à ses soins, ils dépassèrent même tellement les espérances, qu'on obtint pour moi une dispense épiscopale, et je fus investi de la confession avant l'âge prescrit par les canons.

» De laquais, de comédien, de vagabond, me voilà donc métamorphosé en confesseur. Moi qui avais tant péché, scandalisé par tant de désordres, me voilà recevant la confession des pécheurs, punissant les scandales. Je me chargeai sans effroi de cette haute responsabilité des âmes; je dominai les consciences sans retour sur la mienne, et j'acquis en peu de temps, par mon

austérité personnelle et ma tolérance pour autrui, une considération marquée.

» Cette existence était pour moi si neuve, que je jouis long-temps de ma métamorphose. Enfin je m'y fis; je me familiarisai jusqu'à là routine avec mes nouveaux devoirs. La vie ne s'était pas encore révélée; je m'avançais dans l'avenir tête levée; je ne doutais ni de lui ni de moi, et j'inspirais à tous ma confiance et ma sécurité.

» Pétralie était pour moi l'univers. Quand je traversais la ville, je composais mon visage, je mesurais mon pas; je donnais ma main à baiser avec une humilité superbe et mes prétentions étaient gigantesques. Les meilleures maisons m'étaient ouvertes, et comme mon crédit rejaillissait sur le couvent, les religieux me traitaient avec distinction. S'ils étaient jaloux, ils ne le laissaient pas voir.

» J'avais à peine vingt-cinq ans, et je parlais avec autorité; j'imposais à tous les âges. Une taille élevée, une figure noble forçaient le respect, et mon métier de comédien m'avait rendu maître dans l'art de la parole. Je parlais avec aisance, quelquefois avec éloquence. Mes prédications étaient courues; la foule se pressait sur mes pas; mon orgueil ne connaissait plus de bornes.

» Une circonstance qui chez un autre l'eût accru produisit sur moi un effet contraire. Je fus

appelé à Palerme pour y prêcher le carême. Cette ville somptueuse, asiatique par le luxe, espagnole par les mœurs, m'apparaissait sous un aspect nouveau. Mon rôle était changé; de laquais j'étais prêtre; et, monté de l'ignoble antichambre dans la chaire de vérité, je prêchai à ceux que j'avais servi naguère la pénitence et l'humilité, et je tonnai contre les grandeurs plus par vengeance que par piété. Jamais langage si sévère n'avait retenti aux oreilles des puissans de la terre. Cependant ma prédication eut un succès tel qu'on n'en vît jamais un plus grand. Le carême fini, je dis adieu à toutes ces pompes, et je revins à Pétralie.

» J'y revins sombre et mécontent. Ma vie intérieure était bouleversée. Jusqu'alors je m'étais cru de l'importance; le séjour de Palerme m'apprit que je n'étais rien, rien qu'un obscur franciscain. Depuis que j'avais fait retentir de ma voix cette cathédrale superbe où dorment les rois de Sicile et des empereurs, l'église de mon couvent me faisait pitié; mon humble auditoire glaçait ma langue. J'avais respiré les parfums du monde; j'en avais revu les splendeurs, et je regrettai ce monde que je m'étais fermé moi-même pour jamais.

» L'archevêque surtout me poursuivait du souvenir de son faste et de sa magnificence. C'est à genoux devant lui, c'est en baisant sa robe épisco-

pale, que j'avais eu le premier sentiment de mon néant. Cette idée m'avait froissé le cœur, et lorsqu'il m'avait dit : — Mon père, relevez-vous, — j'avais répondu par un profond soupir; *Monseigneur* (titre superbe !) avait brûlé mes lèvres en passant.

» J'étais en cet état de sourd mécontentement et d'ambition vague lorsque la vie du pape Sixte-Quint me tomba dans les mains. Mon ignorance en tout, surtout en histoire était telle que jusqu'alors, et j'en rougis, j'avais ignoré son nom. C'était une révélation, elle fut complète. Je dévorai le volume avec acharnement; chaque page me jetait dans un monde nouveau ; j'étais enivré comme on l'est d'une conquête ; ce fut pour moi la lumière dans la nuit, l'être dans le néant, l'ordre dans le chaos. Cette lecture impétueuse que je fis de nuit dans ma cellule produisit en moi des émotions si fortes, si imprévues ; elle souleva dans mon sein une si violente tempête, que la nature succomba et je m'évanouis. Quand je rouvris les yeux, le soleil se levait, emblême de la lumière qui venait de se lever aussi dans mon âme.

» Je portais l'habit de prêtre, de ce jour j'en revêtis l'esprit. Je venais de voir un pâtre obscur ceindre la tiare parcequ'il avait voulu. — « Et moi » aussi, m'écriai-je, je saurai vouloir ! » —

» En quelle langue, en quels termes raconter ce qui se passait en moi ? Quelle forme donner à ces

émotions intimes qui vivent de silence et de mystère? Suprême ascendant de l'intelligence, empire sacré de la pensée! je vous subissais pour la première fois! La semence était tombée dans une terre bien préparée, elle portait ses fruits.

»Il faut l'avoir connue cette ivresse orageuse, palpitante d'un grand dessein pour comprendre l'état de mon âme. Je venais de trouver l'intérêt de ma vie; j'étais ambitieux, et je me livrais à mes rêves de domination avec l'emportement d'un caractère africain. Extrême et violent, j'étouffais toutes les passions dans une seule passion, passion forte et sacrée qui ne s'était révélée la dernière que parcequ'elle devait régner sur toutes les autres. Je rougissais de ma vie, de mes petitesses, de ma misère; je méprisais les assauts du monde, bien sûr de moi désormais et de mon bouclier. Placé si haut, mon esprit me semblait inaccessible aux atteintes, comme ce roi de Jérusalem que la voix du prophète avait rappelé des voluptés terrestres aux saintes pensées du ciel.

»Je n'ose dire si du fond du cloître de Pétralie j'osai tout d'un coup élever les yeux jusqu'à la couronne de Saint-Pierre. Mais je rêvais le pouvoir, j'étais prêtre, une seule carrière m'était ouverte, et l'exemple de Sixte-Quint me tyrannisait. De plus en plus audacieuse, la témérité de mes désirs ne connut bientôt plus de bornes. Le voile

de Saïs était déchiré, je contemplai l'idole face à face sans trembler.

» Je devais mon audace à mon ignorance, car en me dissimulant les obstacles elle m'empêchait d'en tenir compte et de les craindre. Je me croyais capable de ce que j'avais conçu par cela seul que je l'avais conçu. Cependant je voyais dans mon ignorance même un obstacle et je m'imposai d'en triompher.

» Là commence pour moi une vie de recueillement, et de concentration. Je résolus d'oublier le monde afin d'y rentrer non plus en esclave, mais en maître. Je m'emprisonnai dans ma cellule; je m'appliquai sans relâche à l'étude de l'humanité. Une terre en friches est rebelle à la charrue. Long-temps en friches et partant rebelle, mon esprit intuitif et méridional, accoutumé à voir les effets sans remonter aux causes, à contempler la nature sans la comprendre et sans l'interroger, se perdit d'abord dans les dédales de la science. Sans direction, sans guide, le fil me manquait pour m'orienter. Le livre était ouvert devant moi, mais mes yeux trop faibles lisaient mal dans ses pages sublimes, et je me serais découragé peut-être si une grande idée ne m'eût soutenu. Toutefois, les premières difficultés vaincues, je prévis une victoire complète.

» Prenant l'homme au berceau de l'histoire,

nu, faible, entouré d'ennemis, je le vis grandir, conquérir, régner; je vis l'humanité marquer son passage par des ruines, mais des ruines sublimes; je la vis lutter corps à corps avec la nature, surprendre ses secrets, lui arracher ses trésors, et cependant subir toujours ses lois. Ce spectacle me ravissait par sa grandeur et sa nouveauté, alors même que j'en ignorais encore les ressorts cachés, et que, moins penseur qu'artiste, j'étais entraîné plus que je ne le dominais.

» Mais je rêvais toujours un lien commun qui rattachât l'une à l'autre toutes les parties dispersées du vaste ensemble; je poursuivais d'un pas infatigable la grande unité qui lie tous les principes, tous les faits, tous les siècles, tous les peuples. Dieu, qui ne veut pas que l'humanité s'égare, a jalonné sa route de lois immuables, de vérités éternelles, ponts jetés sur les abîmes, flambeaux toujours allumés dans nos ténèbres.

» Enfin éclairé par les doubles lumières de l'étude et de la méditation, je vis clair dans l'histoire et dans les choses. Je compris la vraie grandeur, notre vraie force. Depuis la tente du patriarche, depuis le chasseur Nemrod qui commença d'être puissant sur terre, jusqu'au Vatican, jusqu'à ce Sixte-Quint qui m'avait donné l'éveil, je vis l'homme roi par la pensée, concevant, fondant, conservant, détruisant par elle. La Natu-

re, sphynx invisible, propose à la terre ses énigmes profondes, l'intelligence est l'Œdipe ingénieux qui les pénètre et les explique; à elle donc le trône, à elle l'empire. En vain la violence, instrument aveugle et brutal, usurpe-t-elle un jour sa place ; elle tombe, elle périt, et avec elle son fragile ouvrage : c'est le fils d'Isaar révolté s'abîmant sous terre devant Moïse triomphant.

» Convaincu, pénétré de la loi suprême de l'intelligence, je m'humiliai devant le Dieu qui en est la source et le terme. Je m'élevai par-dessus toutes les formes terrestres et grossières dont j'avais été l'esclave; je conçus l'esprit par l'esprit. En agrandissant Dieu, l'homme s'agrandit lui-même. Tous deux en communication par la pensée, le créateur n'est plus un tyran qui règne par la terreur, la créature n'est plus un serf qui tremble sous la loi du maître ; elle obéit à la raison par la raison ; libre et morale, elle consent; son adhésion est intelligente, volontaire.

» Après avoir parcouru les divers sentiers de la science, je m'abattis sur le moyen âge comme l'aigle sur une proie. Le monde à genoux devant un faible prêtre, les rois subissant ses lois, s'humiliant devant ses censures, ce triomphe imposant de l'esprit sur la matière, des idées sur la violence, me sembla et me semble encore le dernier degré, le point définitif du progrès humain.

» Fort de cette conviction, je me nourris de l'histoire de ce christianisme qui est le port éternel de l'humanité. » — Et comme Anselme secouait la tête en signe de doute : — « Je vous répète, ajouta le cardinal, ce que je vous ai dit en commençant, ce n'est point ici une discussion, c'est une narration. J'ai droit à votre silence ; veuillez ne pas m'interrompre. Oui, reprit-il d'une voix forte, la papauté est le dernier terme de l'esprit humain ; la forme sociale la plus pure et la plus parfaite. Elle renferme en elle toutes les autres ; il ne faut que féconder les germes contenus dans son sein puissant, et l'avenir, création merveilleuse du passé, éclora jeune, beau, vigoureux comme une fleur au soleil. Mais je reprends mon récit.

» Familiarisé avec l'histoire de la papauté, je m'appliquai à celle des Papes, et je les passai tous en revue un à un. Mais tous ne m'étaient pas également chers ; et les Pontifes, qui dans cette galerie séculaire de gloire et de sainteté, éveillaient le plus mes sympathies, c'étaient tous ceux, ainsi que moi, sortis des derniers rangs du monde. C'était Hildebrand, fils d'un charpentier comme le maître ; l'Anglais Adrien-Quatre, fils aussi d'un laquais, et mendiant avant d'être Pape ; c'était Benoit-Onze le Lombard, dont le père n'était qu'un berger ; Benoit-Douze le Français, dont le père fut

meunier; c'étaient Jean-Vingt-Deux, Urbain-Quatre, Adrien-Six, tous trois enfans d'artisans vulgaires; Sixte-Quatre, fils du pêcheur de Savone; Nicolas-Quatre, gardeur de troupeaux lui-même dans un obscur hameau des montagnes; c'était Sixte-Quint. Captivé, ébloui par l'éclat de tant de destinées illustres, je leur demandais à tous leur secret; je jurai de marcher sur leurs pas.

» L'ambition a des joies immenses, supérieures à toutes les joies. Face à face avec ma pensée, je passais des jours de ravissement dans ma cellule. Jadis si triste à mes yeux, si abhorrée, elle était un lieu d'asile, un sanctuaire de recueillement et d'espérance. Ma robe monacale m'était chère. Ne me fermait-elle pas un monde de distractions, un monde de vanités? ne m'ouvrait-elle pas une carrière de grandeur et de domination? Si je cherchais encore l'ombre des forêts, la solitude des montagnes, ce n'était plus pour y détremper mon âme dans les regrets, mais pour la fortifier par la contemplation des grandes choses, pour l'élever au-dessus des voluptés, pour la dresser au combat.

» Plusieurs années se consumèrent à ces apprêts intimes et silencieux; tandis qu'ailleurs sans doute d'autres s'abreuvaient aux mêmes sources, se préparaient aux mêmes luttes. Je n'en remplissais pas moins les devoirs de mon ministère avec la ponctualité d'une longue habitude. Les

soins de l'autel et du confessionnal étaient devenus pour moi une routine monotone; le cloître, la ville, mes pénitens, la Sicile, étaient confondus pour moi dans une commune indifférence. Ma réputation de savoir et de sainteté n'en avait pas moins grandi; et quoique mes ambitions eussent grandi plus qu'elle, je l'acceptais comme le prélude d'une renommée plus éclatante. J'étais prêt pour la joûte, je descendis dans la lice.

» J'avais depuis long-temps annoncé un pélérinage à Rome pour l'accomplissement d'un vœu; et quel vœu plus terrible lia jamais l'homme à l'avenir? C'est à Rome même que je voulais livrer bataille. Je sollicitai donc, et j'obtins la permission de partir. On loua mon courage, ma piété, et, trompant tout le monde, je quittai le couvent de Pétralie pour n'y plus rentrer. J'avais trente ans. J'en ai soixante-cinq; comptez.

» Par une dernière inspiration de jeunesse, une de ces chimères d'imagination dont j'allais prendre à jamais congé, je voulus dire adieu à la Sicile du haut de l'Etna. J'y montai seul; le soleil était déjà couché pour la plaine, mais sur l'île encore régnait l'atmosphère chaude et brillante d'une soirée de juin; un or fluide environnait la montagne comme d'un réseau magique. Catane au sein de ses voluptueuses campagnes, les écueils des Cyclopes au milieu des mers pai-

sibles, la Sicile entière se déroulait peu à peu sous mes pieds. Tout se décolora par degrés; les teintes bleuâtres du crépuscule envahirent la plaine, la montagne, et j'achevai ma course aérienne à la clarté des étoiles.

» Le soleil levant me surprit au sommet du cône. J'étais le premier homme qu'il éclairât en Sicile et le plus près de lui qui fût peut-être en cet instant sur terre. Cette lutte avec l'aigle m'enorgueillissait, et je tirai de là des augures.

» Je m'assis au bord du cratère entre deux abîmes, l'un de feu, l'autre de glace, car la neige blanchissait encore la vieille tête du géant. Il vomissait de la fumée et de la flamme; une odeur de soufre corrompait l'air matinal, et le volcan révélait sa puissance par des détonnations sourdes et terribles. Ce soleil levant dont les premiers rayons parent la nature de tant de charmes, il teignait d'un rouge sombre et infernal les laves noires et les blanches neiges. Projetée au loin, la grande ombre de la montagne couvrait toute l'île et se prolongeait sur les mers comme une autre montagne bleue et livide.

» J'aimais à me sentir seul sur ces déserts aériens voués à la mort, à la destruction; j'aimais à respirer cet air d'un autre monde que nul être humain ne respire, à contempler ces ravages que nul œil ne contemple. Cependant la plaine, et de

là tout est plaine, sortit des vapeurs nocturnes, et le soleil triomphant des dernières ombres inonda les collines et les vallées.

» Etendue sous moi comme une carte, la Sicile m'étonna par sa petitesse. Jadis elle m'avait paru si grande! Je suivais de l'œil toutes les sinuosités de ses bords; je dominais ses villes, ses golfes, ses promontoires, retrouvant toujours et partout la mer et son infini.

» Je restai long-temps abîmé dans la contemplation de ces merveilles. Fixés sur cette Sicile que j'aimais sans le savoir et que j'allais quitter pour jamais, mes yeux se mouillèrent de pleurs. Quelle est donc cette puissance mystérieuse du sol natal, qu'on l'aime par lui-même et qu'on le regrette sans cause? quel lien occulte nous y enchaîne? quelle magie nous y charme?

» Mais assiégé bientôt de souvenirs ignobles et douloureux : — Qu'ai-je à regretter du passé? — m'écriai-je avec amertume, et je me comparais à l'Etna : comme lui solitaire en Sicile, je ne perdais ni mère ni famille, je ne laissais après moi ni regrets ni amour. Et c'est du sein de cet abandon, de cet opprobre que le bâtard du laquais osait élever sur le rang suprême un œil de convoitise; et c'est encore tout meurtri des servitudes les plus honteuses qu'il aspirait à l'empire. Mais l'empire n'est-il pas une compensation du bon-

heur? N'appartient-il pas de droit à l'homme isolé sur terre, détaché de tout, sans liens, sans joies; et l'âme ainsi fermée à toutes les voix de la nature, ne puise-t-elle pas sa force dans son isolement? Ma solitude donc était providentielle, et de là encore je tirai des présages.

» Imposant silence aux derniers murmures d'un cœur détaché, je le cuirassai, je le bardai de fer, je rompis sans retour et sans regret avec un monde qui m'avait été si dur; tête à tête avec Dieu sur la montagne, prosterné comme Moïse au bord du gouffre embrasé, je me liai à l'avenir par un dernier vœu plus terrible encore, indissoluble. L'abîme me répondit par un grondement sourd, et la montagne entière trembla.

» Le vent s'était levé. Eparpillant dans l'air des tourbillons de cendres, comme le simoun africain dresse aux cieux des colonnes de sable, il s'engouffrait dans ma robe de moine; il me fouettait au visage des bouffées de soufre et de fumée qui me suffoquaient, et comme si l'heure de me jeter enfin dans la mêlée eût sonné à la cloche des cieux, le désert semblait me repousser loin de lui dans ces cités populeuses où l'humanité souffre et marche et où mon étoile m'entraînait.

» Je saluai d'un dernier regard mon triste berceau, je redescendis à travers les laves et les forêts; le second jour je m'embarquai à Messine.

» Assis sur le tillac durant la traversée, je vis le faîte de l'Etna s'abaisser lentement sous les flots ; je vis passer devant moi comme un panorama gigantesque les côtes montagneuses de Calabre, les golfes divins de Policastro, de Salerne, de Naples, de Gaëte, rien ne put me distraire de mon idée fixe. C'était comme un bandeau de fer autour de mes tempes; chaque ondulation du navire qui m'emportait au but resserrait le cercle inflexible.

» On annonça Ostie. Je me fis débarquer à l'embouchure du Tibre. Le vaisseau continua sa marche vers Civitâ-Vecchia, et moi, seul, à pied, je m'acheminai vers Rome à travers la Campagne.

» Tout était nouveau pour moi sur cette terre lasse de gloire, lasse d'hommes. Des buffles noirs et stupides s'enfonçaient dans les marécages; des taureaux indomptés rugissaient dans les prairies; frappés d'épouvante, les troupeaux fuyaient en désordre devant la lance du pâtre au galop, le cavalcadour du désert. On eût dit le roulement du tonnerre. Puis le silence renaissait plus profond, et pas un bruit humain n'en troublait au loin la tristesse et la majesté. Le retentissement de ma soque de moine sur les dalles usées de la voie antique était le seul bruit des solitudes saturniennes.

» Je marchais seul, tantôt sur les prés nus, tan-

tôt à l'ombre des myrtes, des chênes verts, et j'apercevais par échappées le Tibre jaune et muet. Tout d'un coup l'horizon s'ouvre. Encadrée par la courbe gracieuse des monts sabins, la plaine ondoyante se déroula devant moi comme une mer houleuse; mais si de là on pressent Rome, on ne la voit pas encore, et c'est Rome que j'épiais au loin.

» Enfin je découvris la coupole du Vatican. L'haleine me manqua, mes genoux fléchirent, et je m'assis au bord du chemin sur un piédestal de marbre blanc laissé là par l'antiquité.

» Le Vatican! voilà l'étincelle électrique qui avait donné la secousse à mon être, et je l'avais là devant les yeux! Cette Rome, reine du moyen âge comme du monde antique, cette Rome qui disposa de tous les sceptres, qui ceignit toutes les couronnes, elle était là devant moi! Un rayon du soleil couchant illuminait la croix de Saint-Pierre, croix qui est le phare du monde. Elle brillait encore que le désert tout entier était déjà plongé dans les ombres du soir. Je me remis en route, et j'arrivai à la porte de Saint-Paul, qu'il était nuit close.

» Qu'ils auraient souri de pitié, les cardinaux dans leur pourpre, le Souverain Pontife sous sa tiare, s'ils avaient pu lire au cœur du moine obscur qui franchissait alors les portes de la cité sainte! Mais les pensées du pâtre de Montalto les

eussent fait sourire aussi, et le pâtre de Montalto devint Sixte-Quint.

» J'entrai dans Rome comme dans une future conquête; la fièvre d'ambition exaltait mon âme, embrâsait ma tête

» Le couvent où je devais loger occupait la partie la plus déserte du Janicule. Vous le voyez d'ici derrière Saint-Onuphre, où mourut le Tasse. J'avais des lettres pour le Supérieur; lui et ses moines me reçurent comme un des leurs. —Ce n'est qu'un fraciscain de plus à Rome, — pensaient-ils, et moi je disais : — C'est un Pape! » —

Vaincu par l'émotion de tant de souvenirs si brusquement réveillés, le cardinal se tut. Il fit une longue pause durant laquelle le silence ne fut point troublé; Anselme était trop frappé de tout ce qu'il venait d'entendre pour songer à le rompre. Il fixait sur le cardinal un long regard d'étonnement, de stupeur; quelque doute qu'il eût élevé dans son for intime sur la sincérité de son abnégation, il n'aurait jamais pu croire à une ambition si grande. Son analyse était en défaut; et quoique humilié de n'avoir pas su plonger jusqu'au fond de cette âme impénétrable pour lui arracher son secret, il ne put refuser une sincère admiration à une telle puissance de volonté, de mystère.

Quant au cardinal, entraîné, dominé par un récit dont il avait mieux calculé l'effet sur Ansel-

me que sur lui-même, il luttait contre la violence de ses impressions, et, tyrannisé par elles, il se débattait sous l'éperon. Son œil jetait des flammes étranges, et, miroir de son âme, son front se couvrait tour à tour de pourpre et de pâleur. Enfin il reprit la parole d'une voix vibrante et mal sûre, et continua ainsi :

— « La première chose dont je m'aperçus à Rome, c'est que mon ordre est le plus méprisé de tous, grâce à sa pauvreté et à l'obscurité de ses membres, la plupart sortis comme moi des derniers étages de la société. Il s'agissait donc avant tout de regagner en considération personnelle ce que je perdais par état. Mes études sévères et mes travaux de Sicile servirent merveilleusement mes vues. Je fus tenu pour un miracle de science et proclamé tel par l'ordre le plus ignorant de tous les ordres. Ma gloire rejaillissait sur lui; il la propagea; il la défendit comme sienne. Tel est l'esprit monastique, habile à saisir ses avantages, plus habile à en tirer parti. C'est ainsi que je tirais parti moi-même d'une position fausse. Un bénédictin savant n'eût étonné personne, il se fût perdu dans la foule; un franciscain savant au contraire fait saillie, et l'ignorance des siens est pour lui un piédestal qui le grandit et le met en lumière. Ma réputation de savoir s'établit donc rapidement et finit par m'être aussi peu contes-

tée à Rome qu'à Pétralie. J'y joignis bientôt celle d'éloquence, et c'est par là même que je me fis retenir à Rome, où, pèlerin subalterne, je n'étais qu'en congé.

» Je vois d'ici l'église où je fis mes premières armes, et qui de ce jour me fut chère et sainte : c'est Saint-Charles-Borromée. Je prêchai là le carême comme je l'avais prêché à Palerme cinq ans plus tôt. Palerme m'avait révélé mon néant; Saint-Charles m'en fit sortir. Ce fut la première pierre de ma fortune. Ma prédication fit du bruit; je devins l'homme à la mode. Plus intrigant encore qu'il n'est ignare, mon ordre remua pour moi terre et ciel, jusque-là que je fus présenté au Pape comme un des plus fermes champions de l'église.

Je fus accueilli de Sa Sainteté avec une distinction singulière, car alors l'église affaiblie et menacée avait besoin d'appui et de défenseurs. Aux pieds de l'archevêque de Palerme, j'avais dévoré ma colère, mon humiliation; aux pieds du Grand-Prêtre de la chrétienté, mon cœur battit d'une joie indéfinissable, songeant que dans l'avenir plus d'un genou fléchirait ainsi devant moi. Ceux qui s'abaissent seront élevés! me répétais-je à moi-même, sur la foi du Crucifié, et mon front s'inclinait plus bas, et je baisais avec une ferveur d'humilité plus profonde le pied du Pontife souverain. Et quand il me dit : — « Relevez-vous,

mon père, » — je demandai comme une grâce à rester prosterné dans la poussière devant son éternelle majesté.

» Tant d'humilité où l'on attendait l'orgueil de l'éloquence et du savoir fit sensation. Le Pape m'en témoigna sa surprise et prolongea l'audience plus qu'il ne l'eût fait pour un prince. Je m'étais agenouillé simple franciscain, je me relevai évêque, et l'oracle du maître fut accompli.

» A ce coup de dé, je pensai défaillir. Je rendis grâce à Dieu par un torrent de larmes; on prit encore cela pour de l'humilité, c'était la fièvre d'ambition qui me suffoquait; j'avais fait un pas vers la tiare.

» Il entrait dans mes plans de rester à Rome; le Saint-Père alla au-devant de mes vœux en me donnant un diocèse *in partibus*, et en m'attachant à sa personne en qualité de prédicateur de sa chapelle. Mon titre épiscopal et ma charge m'assignèrent dès lors, quoique nouveau venu, un rôle important dans la famille pontificale. Ainsi tout succédait à mes secrètes vues; ainsi dès les premiers pas le sentier s'aplanissait devant moi. M'eût-il été permis sans impiété de douter de mon étoile? Les desseins de Dieu sur moi n'étaient-ils pas manifestes?

» Ce n'est pas que je ne fusse travaillé parfois de doutes et d'angoisses. Je vous ai dit que mon cou-

vent était au sommet du Janicule; il est détruit: mais ce pin solitaire que vous voyez entre Saint-Pierre-à-Montorio et la fontaine Pauline en marque la place. Que de fois assis, sombre et pensif, à l'ombre de ce parasol aérien, j'ai rêvé d'avenir au bruit de la cataracte! A mes pieds coulait le Tibre, et Rome déployait sa majesté sainte; les villas la ceignaient de verdure, les montagnes enlaçaient la plaine. Promenant sans rien voir mes yeux sur ces merveilles, que de fois je me suis demandé si mon entreprise n'était pas chimérique, et si je n'étais pas en démence! Les mêmes instincts, les mêmes pressentimens qui m'avaient sauvé naguère des abîmes de la Madonie me servaient là d'égide, et me sauvèrent comme alors du désespoir.

» Et si, plus faible, plus lâche, je sentais mollir mon âme et crouler mes résolutions, je me réfugiais, comme en une forteresse, dans cette église de Sainte-Marie-Majeure, où reposent dans leur royal mausolée les deux bergers des Marches, Nicolas-Quatre et Sixte-Quint. Je m'agenouillais devant leur tombeau, j'y retrempais mon courage, recommandant aux mânes des deux pâtres de l'Apennin le bâtard de Sicile et sa fortune.

» Mais je ne vous fatiguerai pas du long récit de ces quarante années de combats, de doute, d'espoir. La révolution de France, puis d'Italie, vint rompre la monotonie d'une si longue attente.

Ebranlée au seizième siècle par la réforme, battue en brèche au dix-huitième par la philosophie, cette église, à laquelle j'avais lié ma destinée, parut menacée d'une ruine totale, et avec elle ma fortune, ma vie. Qu'y pouvais-je? Que peut le passager quand le navire sombre sous ses pieds? Moi qui savais qu'il ne sombrerait pas, je ne crus point au naufrage; combattant de l'église, je ne crus point à sa défaite, car l'église est invincible, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

» Je suivis le Pape dans son exil. Je vécus dix ans en servitude, et comme Israël sous les saules de Babylone, je ne désespérai point de Jérusalem, ni ne cessai jamais d'élever au ciel du sein de l'adversité un hymne de confiance et de résignation. J'appris, comme le poète, ce qu'a d'amer le sel étranger et combien est rude l'escalier d'autrui. Dix ans couvert du cilice, je vis fumer le toît superbe du vainqueur, mais je ne mêlai point à ses fêtes et je gardai intact en mon âme mon trésor de tristesse et d'espérance. Agenouillé chaque jour au pied des autels délaissés, je ne demandais rien à Dieu que l'accomplissement de sa parole, le triomphe de la vérité sur l'erreur, de l'église sur l'incrédulité. Et quand les *Te Deum* mondains du conquérant ébranlait les temples, quand les peuples se précipitaient de capitale en capitale devant son char de triomphe, quand l'art multipliait ses

statues et ses victoires, alors, comme Pompée pour mourir, je me couvrais la tête du pan de ma robe de moine, je me courbais en silence sous le bras du Dieu qui dispense les afflictions et les joies, du Dieu qui frappe pour sauver. Si mon âme était en deuil, la foi la soutenait, et j'attendais.

» Je n'attendis pas en vain. Vous savez l'histoire de ce mémorable triomphe ; vous y avez assisté vous-même, car il est de votre âge. Heureux les yeux qui l'auront vu !

» Avec quel battement de cœur je revis, ô Saint-Pierre ! ta coupole éternelle ! Avec quel saint ravissement je baisais tes parvis profanés ! Que tes pompes me parurent augustes, tes solennités imposantes ! Les cérémonies du culte revêtaient à mes yeux je ne sais quel air de jeunesse et de nouveauté qui m'enivrait ; les marbres, les tableaux, les statues des saints et des martyrs parlaient à mon cœur un langage qu'ils ne m'avaient jamais parlé ; la vie semblait partout renaître ; l'humanité tout entière parut s'éveiller d'un songe retentissant.

» C'est ainsi que long-temps fermée, la carrière se rouvrit devant moi. Ma marche y fut lente, car le but était loin. Les plus hâtés passèrent. Je vis, sans doubler le pas, le vulgaire se ruer aux honneurs. Regardez ces deux oiseaux, continua le cardinal, en indiquant du doigt un aigle et un passe-

reau qui tous deux volaient aux flancs de la montagne; que leur vol est différent! Quelle vélocité dans celui-ci, quelle lenteur dans celui-là! Le passereau même, voyez, dépasse l'aigle; il atteint avant lui la cîme des cyprès; mais il s'y pose épuisé, il ne montera pas plus haut. Cherchez l'aigle maintenant... Il est perdu dans le ciel.

» J'atteignis une à une toutes les dignités spirituelles de l'église; pour les temporelles, je n'en voulais pas. La magistrature des consciences concilie les hommes et leur impose, la magistrature des intérêts mondains les aliènent et les indignent; c'est pourquoi, renfermé dans le cercle étroit des fonctions ecclésiastiques, je me suis tenu constamment à l'écart, refusant les nonciatures, les délégations, toutes les charges politiques qui me furent souvent offertes, et qui d'ailleurs m'auraient éloigné de cette Rome qu'il m'importait de ne plus quitter. Le chapeau vint enfin couronner tant de soins, tant de patience. Le dernier Pape me nomma cardinal. Je suis le quarante-sixième de mon ordre; mon ordre a donné à l'église cinq Papes; je serai le sixième.

» Une fois membre du Sacré-Collége, j'aspirai au dernier rang afin d'atteindre plus sûrement au premier; je ne fis que m'effacer davantage encore, bien sûr de n'être plus oublié et d'être d'autant plus en lumière que je recherchais plus les ténè-

bres. Je ne quittai point, quoique prince de l'église, l'obscur monastère trastévérin où j'avais fixé ma demeure à mon retour d'exil; j'y vis, vous le savez, comme un simple moine; je monte en chair comme un missionnaire, et si ma bouche s'ouvre pour prêcher la charité, ma main ne se ferme pas pour la pratiquer. Il n'est pas à Rome un hospice, il n'est pas un cachot dont je connaisse par leur nom tous les infirmes, tous les captifs; pas un pauvre dont je n'aie multiplié le pain par mes aumônes; et si le monde politique ignore profondément mon nom, il n'en est pas de plus populaire en la ville sainte et de plus vénéré. C'est là ce que je veux; un nom politique alarme aujourd'hui les susceptibilités européennes: c'est un obstacle invincible à la tiare; elle ne ceint plus que les fronts neutres.

» Certes, et vous n'en doutez pas, il me serait doux de me présenter au monde tête levée, visage découvert, et mon orgueil a plus d'une fois rougi du rôle imposteur où je suis condamné. Cette comédie m'humilie; mais qu'y puis-je? Je suis de mon siècle, je suis de mon pays surtout; et sur ce théâtre d'hypocrisie, de servitude, il m'a fallu, comme ils font tous, mettre un masque et m'annuler pour être un jour. Mais je me console, je me repose de ma vie extérieure en me réfugiant dans ma vie intime; celle-là du moins

est à moi; nul profane n'y pénètre. Le sanctuaire de ma pensée est inviolable.

» Les honneurs et les dignités m'ont impitoyablement poursuivi jusqu'au fond de ma retraite trastévérine; je les ai tous repoussés, je viens de vous dire pourquoi. Je n'ai voulu accepter que la charge de Grand-Pénitencier, parcequ'elle est toute spirituelle et ne s'exerce que sur les consciences. Il n'a tenu qu'à moi, vous le savez encore, d'être confesseur des rois; mais l'ambition, passion forte et sacrée, a tué dès long-temps en moi la gloriole; je veux régner sur les rois du haut du premier des trônes, non du fond du confessionnal.

» Je n'ai plus à faire qu'un pas, mais ce pas est difficile, il est décisif, et l'heure de la grande épreuve a sonné. Le Pape se meurt; le conclave va s'ouvrir, et le Pape qui en sortira, ce sera moi si vous m'aidez.

—» Moi! s'écria Anselme, avec un cri de surprise.

— » Vous, mais silence! Il me reste à m'expliquer sur mon rôle de sanfédiste. Quoique politique et en contradiction apparente avec mes principes, je l'ai pris volontairement, parcequ'il est clandestin et qu'il sert mes vues. Mais pour ce soir je n'en puis dire davantage, je suis brisé. Je vous attends demain dans ma cellule après l'Avé-

Maria. Venez-y ; vous y lirez le reste de mon âme.

» Je vous aime, Anselme, et vous estime plus que personne au monde. Je viens de vous en donner, j'imagine, une preuve assez éclatante. Je vous ai lié à ma fortune, que dis-je? je l'ai mise à votre merci. Un mot de vous peut me perdre; mais ce mot, vous ne le direz pas, et vous aimerez mieux m'aider à monter au trône que me faire descendre au tombeau, car vous êtes loyal et généreux.

» Jeune homme! jeune homme! poursuivit le cardinal en se dressant sur ses pieds et fixant sur Anselme un œil flamboyant, cette arme terrible que je viens de vous mettre aux mains, en connaissez-vous toute la puissance? Mesurez-vous bien l'étendue du pouvoir que je vous confie, et ne vous effraie-t-il pas? Ce mystérieux édifice, si péniblement élevé pierre à pierre par quarante années de patience et de dissimulation, il est fragile ; d'un souffle vous pouvez l'anéantir; vous pouvez briser ma vie comme un roseau, et en fouler aux pieds les ruines; d'un prince de l'église vous pouvez faire la fable de Rome, et précipiter, vous dis-je, au tombeau, à travers les risées du monde, un vieillard sexagénaire qui vous livre sa pensée et son honneur.

» Voilà ce que vous pouvez, et voilà ce que vous ne ferez pas; et dans un mois, cette Rome qui dresse à nos pieds ses palais et ses coupoles, cette

reine miraculeuse dont le désert entoure la majesté d'une ceinture inviolable que nulle main d'homme ne déliera jusqu'à la fin des siècles, elle aura un nouveau maître, un nouvel époux, la barque de Saint-Pierre un nouveau pilote, le Fils de l'homme un nouveau vicaire; or ce vicaire, ce pilote, cet époux, ce maître, il est devant vous: c'est le bâtard du laquais sicilien. » — Et en prononçant ces paroles, le cardinal étendait ses deux mains sur Rome comme pour s'en emparer!

— « O Rome, ajouta-t-il d'une voix solennelle, Rome, port des nations! ô Vatican, étoile du monde! religion du Crucifié, mes seules amours et ma seule pensée! ô loi d'intelligence et de progrès, loi de charité! instrumens magnifiques dans la main de Dieu, qui avez civilisé, régénéré la terre et fondé l'égalité sainte! église éternelle et vraiment divine, je te serai fidèle jusqu'à la mort. Les peuples égarés oublient tes bienfaits; ils les méconnaissent, et leur ingratitude insulte à ton malheur; mais tu es plus belle encore et plus sublime des coups qu'ils te portent, des outrages dont ils t'abreuvent, semblable à ce Jésus, ton chef et ton maître, qui, lui aussi, but jusqu'à la lie le calice amer, fut déchiré de verges et cloué sanglant sur la croix. Va, le monde est en délire et les siècles sont à toi; je te serai fidèle jusqu'à la mort. Et si ma misère aspire au rang su-

prême, si Dieu m'a choisi pour ton chef, c'est pour te rendre ta splendeur première et ton antique empire. A ma voix, les rois et les peuples rougiront de leurs égaremens ; ils baigneront les autels de larmes de repentir et de contrition ; ils inonderont comme jadis les chemins de la cité sacrée, et les parvis de Saint-Pierre s'useront sous les flots des pèlerins. Le glaive et le sceptre s'humilieront de nouveau devant la houlette du pasteur, tous les diadêmes mondains devant la tiare, et Rome reprendra son rang sur terre, et vous aurez travaillé vous-même, Anselme, à ce grand œuvre, et l'église, retrempée par nous et rajeunie, confondra nos deux noms dans un hymne éternel de gloire et de reconnaissance. » —

Un long silence succéda à ce cri d'enthousiasme ; l'angélus seul le troubla. Les cloches de Rome carillonnaient en fête, comme si Rome entière eût tressailli de joie à l'avènement futur du bâtard de Sicile.

Cependant le crépuscule, et il est court en ces contrées, répandait ses dernières ombres sur la cité papale et la Campagne. La pourpre des monts allait s'éteignant, et la ville, la plaine, les hauteurs tout bientôt fut enveloppé et confondu dans le linceul étoilé des nuits.

— « A demain ! » — reprit le cardinal, et il redescendit seul la montagne. Son carrosse l'atten-

dait au pied de la rafaélesque villa Madame. Il traversa rapidement le Val d'Enfer, et rentra à Rome par la porte Angélique et la place du Vatican.

Resté seul où il l'avait laissé, Anselme y demeura immobile, frappé d'un long étonnement. Il était subjugué, fasciné, tant l'enthousiasme, même en tête - à - tête, est contagieux, l'ascendant d'une conviction forte, irrésistible. Entraîné par l'éloquence du Sicilien, il ne trouva que bien tard et quand le fleuve eût tari des objections et des réponses à tout ce qu'il venait d'entendre; encore ne dut-il d'être rendu sitôt à lui-même qu'au triple recueillement du silence, de la solitude et de la nuit.

— Je viens d'ouïr un beau poème, se dit-il en rentrant dans sa liberté; et de faire un magnifique voyage dans le passé. Cet homme est un puissant magicien; sa baguette a le don de rendre la vie à la mort; il n'en vient pas moins trop tard, il lie sa fortune à un cadavre. — Et, se levant enfin, il reprit à son tour le chemin de Rome du côté qu'il était venu.

Que voulait de lui le cardinal? Dans quel but une confiance si singulière? Ce problème qu'Anselme se posait en passant la porte du Peuple, il se le posait encore en la repassant.

XV.

LA CELLULE.

Préoccupé de l'étonnant récit du cardinal, Anselme s'enferma chez lui pour y rêver. Un préambule si solennel, une confiance si illimitée le jetaient dant une étrange perplexité. Vaguant dans le domaine infini des conjectures, il passait d'une à l'autre sans pouvoir se fixer à aucune.

Le cardinal aurait-il pénétré le secret de son double rôle? Songeait-il à se faire des carbonari un instrument, un marchepied? Rêvait-il, lui aussi, une alliance entre eux et le Consistoire? Car enfin que voulait-il de lui? — Ramené toujours et par tous les chemins à cette insoluble question, il s'y brisait.

La grande figure du Sicilien ne lui en apparaissait pas moins dans des proportions gigantesques. Saisi d'admiration pour des facultés si puissantes, il était subjugué par tant d'énergie. Il songea lui-même toute la nuit aux moyens d'enrôler sous sa bannière un si rude jouteur, et d'armer son parti d'une si forte épée. Cette idée lui souriait; elle entrait dans ses plans, et il en avait maintes fois caressé la chimère dans ses rêves politiques. Ce qui n'avait été jusque-là qu'un rêve, qu'un désir, devenait désormais une espérance, un projet. Toutefois le mot de l'énigme ne lui était pas encore révélé, et il attendait avec la fièvre de l'impatience l'heure qui allait enfin déchirer le voile à ses yeux. Le temps eut ce jour-là pour lui des ailes de plomb.

Il alla tard chez Loysa. Moins à l'amour qu'à la politique, il fut chez elle distrait, agité.

— « Qu'avez-vous donc? lui dit la jeune boudeuse; quelque chose vous trouble; votre esprit est ailleurs. Ce n'est pas du reste la première fois. Il est des jours où vous n'êtes plus vous-même. Vous avez des secrets pour moi, Anselme; je ne vous les demande pas, mais au moins devriez-vous les cacher si bien que je n'en pusse même soupçonner l'existence. Ce serait plus généreux pour moi et plus sûr pour nous. Quand on veut être dissimulé il faut l'être tout-à-fait.

— « La leçon est bonne, ma chère Loysa, dit Anselme en riant ; j'en profiterai. » — Quelqu'effort qu'il fît pour s'enchaîner aux pieds de sa fiancée, il s'échappait toujours à lui-même, et s'envolait au cloître de Saint-François dans la cellule du cardinal. Il n'était ni froid ni dur ; mais, le cœur plein de ses grands desseins, il n'était tendre que par éclairs, et prenant sa revanche, le conspirateur l'emportait cette fois sur l'amant. Enfin au coucher du soleil il prit le chemin du Trastévéré.

Il rencontra l'abbé Savério à la descente du Quirinal. — « J'allais chez vous, lui dit le Modenais. Je pars cette nuit même pour Modène et je venais prendre vos ordres. Mais à propos, le Pape est aux abois, et le conclave ne peut tarder à s'ouvrir. Poussez donc un peu notre cardinal en mon absence, car il ne va que comme on le pousse. Il n'a point de caractère, et ne sait rien de rien. L'avez-vous entendu l'autre soir nous parler de la barque de Saint Pierre et du calice d'amertume? C'est à mourir de rire, et l'on n'a pas l'idée d'une telle incapacité politique. Bon Dieu, quel homme inerte et borné! C'est un saint, mon cher, et si le royaume des cieux appartient à ceux qui n'ont jamais convoité le royaume de la terre, cet homme-là sera Pape au paradis. Qu'on lui donnât la tiare dès ici-bas, je crois bien qu'il se

ferait violence pour l'accepter ; mais hasarder un pas pour la prendre, mais forcer la main du Saint-Esprit, c'est ce qu'il ne fera jamais. L'idée seule de tendre le bras le ferait mourir de peur. Pourtant c'est un Pape qui nous convient. Une fois là, nous en ferons ce que nous voudrons ; mais le difficile est de l'y mettre. Pourquoi cet homme n'a-t-il point d'ambition ? A sa place, moi, il y a dix ans que je serais Pape ; oui, mon cher, Pape, comme je vous le dis. Plût à Dieu que je fusse déjà cardinal ! Mais laissez seulement triompher le Consistoire et vous verrez. Il y a deux ans que je n'étais qu'un misérable vicaire de campagne ; convenez que ce n'est pas mal marcher, et qu'en deux ans j'ai fait du chemin.

— » Cela doit en effet vous donner beaucoup d'espoir, dit le sardonique Romain, cachant sous un sérieux comique un sourire de pitié. Vous êtes jeune, monsieur l'abbé, et vous portez l'habit dont on fait les Papes.

— » Vous sentez bien mon cher, que tout ce que j'en dis est dans l'intérêt du Consistoire, de l'Italie, et que je donnerais toutes mes espérances pour que notre cardinal eût la moitié de mon activité et surtout une étincelle d'ambition. Oh ! l'ambition ! l'ambition ! c'est le feu sacré, sans elle, voyez-vous, on ne fait rien. Chut ! Nous voici en face de notre ennemi, ajouta l'abbé, en indiquant du regard le palais

de Venise. Je vous quitte ici. Il faut que j'entre chez l'ambassadeur pour retirer mon passeport. Il a dû le signer ce matin, ignorant, le bonhomme, qu'il a signé sa propre condamnation. Au revoir. » — A ces mots les deux sanfédistes se séparèrent; l'un entra dans la caverne gibeline, l'autre continua sa route vers la cellulle guelfe.

Le voyage de l'abbé Savério était vrai; mais ce qu'il n'avait pas dit, c'est qu'impatient d'arriver et désespérant de remuer de long-temps la masse inerte du Consistoire, il n'allait à Modène que pour se mettre en communication avec les carbonari, et tenter par eux un coup de main, ignorant, le bonhomme, que le premier carbonaro qui allait être informé de sa démarche était celui-là même auquel il la taisait et en faisait un si risible mystère.

Anselme ne put s'empêcher de prendre en pitié les prétentions colossales de ce mirmidon. Après la révélation du Mont Mario, le jugement de l'abbé sur le cardinal était à mourir de rire. Mais la manière dont le pygmée parlait du géant avait cela de sérieux qu'elle justifiait toutes les prévisions du Sicilien, et prouvait sans réplique sa profonde connaissance des hommes et la justesse de son coup-d'œil. Il avait joué son rôle en maître.

Si le cardinal de Pétralie était, dans son repos, le type de l'ambitieux, l'abbé Savério était, dans

son mouvement perpétuel, le type de l'intrigant. L'un était calme et patient, parcequ'il se sentait fort; il marchait d'un pas lent, mais égal, mais sûr, et, comme un gros navire en pleine mer, il semblait immobile quand sa carène coupait les vagues et laissait loin derrière lui tous les rivages. Agile, frétillant, saccadé, toujours en projets, toujours agité, l'autre sautillait comme un canot. A forces de voiles, de rames, d'écume, le canot peut bien devancer un instant le navire; il sortira même avant lui du port: mais, en pleine mer, il n'en peut plus, il sombre, et le navire passe, il file, file, quand il s'arrête il est aux Indes.

L'angelus sonnait encore, lorsqu'Anselme passa le seuil du cloître trastévérin; le cardinal était seul dans sa cellule.

—« Je vous remercie d'être venu, dit-il, je vous attendais. — Et entrant en matière sans préambule : — Vous savez le proverbe, continua-t-il, qui veut le but veut les moyens, et c'est parceque je veux le but que je suis sanfédiste. Sans appui à l'étranger, il me fallait pourtant un parti; je m'en suis fait un dans les cours d'Italie. Vous trouvez sans doute cet appui bien pauvre; détrompez-vous, sa nullité même fait sa force. La protection d'une grande puissance alarme toutes les autres et nuit plus qu'elle ne sert. Les princes italiens, au contraire, comptent pour si peu de

choses en Europe, que leur voix s'y perd et n'y est pas même entendue. On les méprise trop pour les craindre. Ce mépris même est une égide pour eux et pour moi; pour moi, en voilant mes desseins, eux, leurs intrigues. Le voisinage, les rapports de commerce, de langue, de climat, mille liens d'intimité, presque de famille, leur assurent au conclave, sans qu'on s'en doute, une autorité dont nul n'est jaloux, que personne ne leur dispute, et qui, s'ils s'entendent, en peut contrebalancer de bien plus puissantes. Or je suis sûr que pour moi ils s'entendront, non certes que je compte sur leur parole et que je me berce de folles chimères, mais parcequ'en ceci une même politique les dirige, et que tous ont à gagner à mon élection. Je ne crois ni à leurs principes, ni à leurs promesses; je crois à leur intérêt. Le ver gibelin ronge leur trône à tous, tous le sentent, et un Pape ouvertement guelfe est en ce moment leur seul espoir. Or, pour guelfe, vous savez si je le suis; ils le savent aussi. Champion occulte mais éprouvé de leur indépendance, je suis à la fois leur patron et leur client, et ils ne peuvent donner au patron de la force et de l'autorité qu'en portant le client à la chaire de Saint-Pierre.

— » Et quand vous y serez enfin, que ferez-vous, monseigneur?

— » Ce que je ferai?.. Mais attendez, nous n'en

sommes pas encore là ; nous n'en sommes qu'à la veille, pas au lendemain. Veuillez brider votre impatience et m'écouter jusqu'au bout. Sûr des cours italiennes, j'ai de plus la parole du Czar. Prince schismatique, il n'a au conclave qu'une influence indirecte. Or celle-là est pour moi la plus sûre, c'est la seule dont je veuille.

— » Eh quoi ! interrompit Anselme avec vivacité, vous en voulez et vous en espérez quelque chose, et vous ne voyez pas que le Czar aspire à la tyrannie dont César nous écrase ! Je vous le répète, monseigneur, aigle pour aigle, joug pour joug, je n'en veux point. Laissez, laissez les deux barbares aux prises se combattre dans l'ombre. Hors d'Italie les barbares ! Tandis qu'ils se disputent son cadavre sanglant, ressuscitez-la vous-même, cette Italie au cercueil ; arrachez-la des langes de la mort ; armez ses mains meurtries de chaînes ; démentez le poète, qu'elle combatte une fois enfin avec une épée qui soit sienne ; qu'elle combatte pour elle, et qu'ombre vengeresse elle se lève et descende dans l'arène pour régner. Ce rôle est beau, monseigneur, il est digne de vous. Écoutez, poursuivit-il avec impétuosité, en saisissant le *Prince* de Machiavel ouvert sur le bureau du cardinal, écoutez ce qu'il y a trois siècles écrivait déjà à un Médicis le grand Florentin : — « Il ne faut pas lais-

» ser échapper cette occasion, afin que l'I-
» talie voie apparaître enfin son rédempteur.
» Je ne puis dire avec quel amour, avec quelle
» soif de vengeance, avec quelle foi obstinée,
» quelle piété, quelles larmes, il serait accueilli
» dans toutes ces provinces qui ont tant souf-
» fert des inondations étrangères. Quelles portes
» se fermeraient pour lui? quels peuples lui dé-
» nieraient l'obéissance? quels rivaux lui seraient
» contraires? quel Italien lui refuserait hommage?
» Ce barbare empire est à tous odieux. Que votre
» illustre maison prenne donc cette résolution avec
» le courage, avec les espérances qu'inspire toute
» entreprise juste, afin que la patrie soit ennoblie
» sous vos enseignes.... » — Ce que le Médicis n'a pas fait, continua Anselme en jetant le livre, faites-le, monseigneur. Il serait beau que le fils du peuple accomplît ce que le Prince n'osa pas tenter. Ce qui était vrai il y a trois siècles l'est plus encore aujourd'hui, et l'occasion n'est pas moins belle. Vous touchez à la tiare, et la voix d'un Pape qui dirait à l'Italie : Sois libre! cette voix, monseigneur, elle retentirait comme la foudre et ferait de chaque homme un soldat.

— « Et qui vous a dit que cette voix ne partirait pas du Vatican comme le cri d'égalité partit du Calvaire? Qui vous a dit que le paisible airain des clochers ne sonnerait pas, comme au moyen

âge, le tocsin de l'Indépendance et les Vêpres italiennes? Qui vous a dit que les églises ne se convertiraient pas en forum, les chaires en tribunes? que le cri de Jules-Deux ne retentirait pas de l'Etna aux Alpes, et que son casque siérait mal à la tête blanche d'un nouveau pontife? Allez, jeune homme, les pensées de Dieu ne sont pas vos pensées; ses voies ne sont pas vos voies. Jean Procida était Sicilien; qu'aujourd'hui la tiare ceigne le front du bâtard de Sicile, et demain l'Italie aura son rédempteur, Machiavel sera content. Mais je ne vous apprends rien là que vous ne sachiez déjà. N'êtes-vous pas sanfédiste et dans les secrets du Consistoire?

— » Quelle chûte! le Consistoire après les Vêpres Siciliennes! après Procida, après Machiavel, le marquis d'Ivrée, le duc de Télèse! Et vous, fils du peuple, vous comptez sur ces mannequins féodaux! Quant à moi, monseigneur, je ne crains pas de l'avouer. Votre éminence sait si ma haine de l'Autriche est ardente; eh bien! j'aimerais mieux l'Italie tout entière aux serres de la puissante aigle impériale que déchirée par la griffe avide de trois misérables vautours.

— » Mais ne voyez-vous donc pas que les vautours se déchireront eux-mêmes, qu'ils se dévoreront, et qu'échappée aux serres de cette aigle gibeline que nous abhorrons tous, notre Italie ne

trouvera de paix et de salut que sous l'aile de la colombe romaine.

— » Vous n'êtes donc pas sanfédiste, et vous voulez l'Italie une.

— » Je veux l'Italie forte, et toute force est dans l'unité. Je ne crois pas plus que vous au Consistoire, mais je l'accepte comme un moyen. A lui à porter les premiers coups, puisqu'il a des armées; Rome qui n'en a point fera le reste par ma parole.

— » Monseigneur, dit Anselme avec calme et dignité, s'il est vrai que vous rêviez, vous aussi, l'unité italienne, et que vous aspiriez à réunir en un seul corps les membres dispersés de la Péninsule de douleur, jurez sur le crucifix qu'une fois Pape vous n'aurez pas d'autre pensée.

— » Je le jure! dit le cardinal, en étendant la main sur le corps du Crucifié; je n'aurai jamais d'autre pensée.

— » Puisqu'il en est ainsi, reprit Anselme, en mettant un genou en terre, je jure, moi, de me dévouer à votre fortune et de vous faire, s'il le faut, de mon corps un marche-pied vers la tiare.

— » Votre fougue de jeune homme m'a devancé ou je voulais vous conduire par un chemin plus lent, plus tranquille. J'accepte votre offre, mais pas de serment avant de m'avoir entendu. Vous jurerez après si vous voulez. Je ne veux pas

vous prendre par surprise; ce ne serait digne ni de moi, ni de vous. Ecoutez-moi donc. Je vous ai dit hier au Mont Mario, et je vous répète ici, que vous pouvez servir le grand dessein de ma vie et par moi l'Italie. Mais il y va de votre tête, songez-y. Je suis sanfédiste, Anselme, mais je ne m'abuse pas plus que vous sur le Consistoire; je sais ce qu'il peut et je ne lui demande rien de plus. Ce que je sais aussi, c'est que l'Italie ne manque pas de cœurs ardens, d'âmes fières et généreuses qui abhorrent l'Autrichien, et qui sont prêts à mourir pour l'indépendance italique. Voilà les hommes dont je veux faire ma phalange macédonienne. Voulez-vous m'aider à les chercher?

— » Descendez dans les cachots, monseigneur, c'est là que vous les trouverez.

— » Il en est ailleurs, et quoique les cachots n'en soient que trop peuplés, ils ne pourraient les contenir tous.

— » Ceux qui ne sont pas aux fers sont en exil, et ils sont en si grand nombre que l'Europe n'en vit jamais tant. Mais enfin que voulez-vous d'eux?

— » Je vous dis que j'en veux faire mon bataillon sacré. Mais ici les métaphores sont superflues; je vais m'expliquer clairement. » — Et prenant sur la table un décret pontifical récemment forgé dans les antres sanguinaires du Vatican, il y lut ces mots : — « Sera puni de mort comme coupa-

» ble de haute trahison quiconque se fera inscri-
» re et quiconque sera surpris dans une vente
» carbonique. » — M'entendez-vous maintenant?

— » Je commence à vous comprendre. Après.

— » Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Voulez-vous après cela être carbonaro? Voilà ce que je demande de vous.

— » Mais que demandez-vous d'eux?

— » Assistance et dévouement.

— » En revanche, que leur promettez-vous?

— » La croisade italienne contre l'Autriche.

— » Et vous m'avez choisi pour être votre ambassadeur clandestin, votre interprète auprès d'eux?

— » Oui; mais songez-y bien, il y a derrière l'échafaud.

— » Parlons de vous et d'eux, non pas de moi.

— » Je connais leur nombre et leur puissance. Il faut qu'ils m'acceptent pour leur candidat à la tiare, et qu'ils me soutiennent de tous leurs moyens. Jadis le peuple de Viterbe força par son énergie l'élection de Grégoire-Dix. Une démonstration des carbonari peut, en désespoir de cause, forcer la mienne, en intimidant le conclave et lui dictant la loi.

— » Alphonse Pétrucci fit élire Léon-Dix au cri de : Vivent les jeunes gens! et Léon-Dix fit étrangler Alphonse Pétrucci dans le château Saint-

Ange. Voilà, monseigneur, ce que me répondraient les carbonari.

— » Mais vous, Anselme, ne croyez-vous donc pas à ma parole, à mon serment?

— » J'y crois, moi, mais eux vous connaissent-ils pour y croire? Vous ont-ils entendu ce soir jurer sur le crucifix? Etaient-ils hier au Mont Mario?

— » C'est à vous, Anselme, à porter la conviction dans leur âme. Si elle est dans la vôtre, elle passera dans la leur. Croyez-moi, la foi est électrique, elle est contagieuse; elle se gagne par la parole.

— » Dieu donc me donne une bouche d'or pour les convaincre! De ce moment je suis carbonaro et je vous jure fidélité.

— » Je prends le ciel à témoin qu'il n'y a de ma part ni dol ni surprise, et je vous répète, Anselme, pour la troisième fois, que vous jouez-là votre tête.

— » Eh! que m'importe de perdre la tête à ce jeu sanglant, si l'Italie y gagne l'indépendance.

— » Mais, reprit le cardinal, aurez-vous les moyens de pénétrer dans les Ventes des carbonari?

— » Je les trouverai, monseigneur; c'est mon affaire.

— » Allez donc, allez, âme généreuse, vous

trouverez vos pareils dans ces camps souterrains proscrits, décimés, où je vous envoie en ôtage. Tout ce qu'il y a de courage, tout ce qu'il y a d'avenir sous le ciel italien s'est réfugié là, et c'est là, dans ces sources profondes et mystérieuses qu'il faut retremper la vieille Italie. Cette pensée, Anselme, elle germe là depuis longues années, et je bénis le ciel qui m'envoie au jour marqué un homme comme vous pour m'assister dans mon œuvre et pour l'accomplir. Si l'attente fut longue, si la roue de la fortune tourna pour moi lentement, mon jour est à la fin venu. Sixte-Quint va jeter sa béquille. » —

Tout-à-coup on sonna violemment à la porte du cloître, et un moine se précipita dans la cellule. — « Monseigneur le Camerlingue, dit-il tout essouflé, fait prévenir votre éminence que le Pape est mort. » — Cela dit, il sortit.

—» Le Pape est mort! s'écrièrent à la fois Anselme et le cardinal.

— » Mort! répéta le cardinal, et il s'évanouit. » —

La cloche du Capitole sonna la grande nouvelle, et le rappela à la vie.

— « Monseigneur, lui dit Anselme avec émotion, entendez-vous cette cloche? C'est le tocsin de la croisade italienne.

— » Déjà! répondit le cardinal en rouvrant

les yeux; et, si près du but, il oubliait ses quarante années d'attente. — Enfin, reprit-il après un silence, et il parut respirer plus à l'aise. Revenu tout-à-fait à lui-même, il tendit la main à Anselme avec tendresse et il ajouta avec solennité : — Cette cloche est la cloche du ciel; elle est de triomphe ou de mort; la main de Dieu dresse en ce moment dans l'ombre un trône ou un échafaud.

— » Il dresse peut-être tous les deux, interrompit Anselme; mais que sa volonté se fasse! Pensons au trône d'abord, et vienne après l'échafaud!

— » Et vous plongez sans effroi la main dans l'urne fatale! Et si vous tiriez noir, Anselme?

— » Eh bien! monseigneur, j'irais rejoindre les Gracques, Crescence le consul, Arnaud de Brescia, le tribun Rienzi, tous les martyrs enfin de la liberté romaine.

— » Heureuse jeunesse! s'écria le vieillard; âge de bénédiction, qui sais à tant d'insouciance unir tant d'intrépidité, tant d'audace! » —

Et la cloche du Capitole sonnait toujours à grande volée, emplissant les ténèbres de sa voix de fer. Bientôt elle ne fut plus seule; réveillées en sursaut par elle, les cloches de Rome lui répondirent, et les cent cinquante églises de la cité sainte confondirent toutes leurs voix dans un vaste concert nocturne sans égal au monde.

Convié par tant de bouches à la fête mortuaire, le peuple roulait par torrens dans les rues; il débordait sur les places publiques, et sa grande voix se mêlait à toutes les autres. — Le Pape est mort! le Pape est mort! — Ce cri funèbre surnageait dans la tourmente et battait comme un flot puissant les murs de la cellule et le cœur du Sicilien; puis l'ouragan l'emportait dans sa rafale aérienne et il se perdait dans la tempête; mais la tempête était féconde, elle allumait en passant l'ambition des vivans sur la poussière des morts, érigeant un trône sur un cercueil.

Un long silence régna dans la cellule. Anselme le rompit. — « Monseigneur, dit-il, notre barque est à flots, lancée un mois avant l'heure. A nous maintenant à la conduire dans cet orage.

— » Vous êtes mon pilote, répondit le Sicilien; et, après s'être renouvelé leurs sermens, ils se séparèrent.

XVI.

PASQUIN.

La grande cloche du Capitole qui annonce au peuple romain et à la chrétienté la mort du Pontife-Roi sonne neuf jours et neuf nuits; et la funèbre neuvaine se passe en prières, en psalmodies, en complots; théâtre, tribunaux, université, tout à Rome est suspendu; car avec le Pape expire toute charge, toute affaire, tout plaisir. La souveraineté théocratique rentre au sein du Sacré-Collége; mais jusqu'à son entière réunion, le chef de l'état est le cardinal Camerlingue. Pape par intérim, il prend possession du palais pontifical; il bat monnaie à son nom et à ses armes, et plus

d'une éminence, dit-on, mit largement à profit sa souveraineté d'un jour.

L'interrègne crée aussi au peuple romain un droit de souveraineté, celui de prendre les armes; et ce droit séculaire on ne le lui conteste point, on le lui escamote. Voici comment. A chaque vacance, les Conservateurs du peuple romain assemblent au Capitole le conseil des Cent, et là président à l'armement du peuple, c'est-à-dire qu'ils enrôlent, sous le nom de milice urbaine, une compagnie de deux cents hommes dévoués au Vatican et commandés par un capitaine pris dans la noblesse. L'enseigne est nommé par le Camerlingue. Cette pacifique milice a son quartier général sous le portique même du Capitole; elle monte la garde aux quatorze quartiers de Rome; fait la ronde de jour, la ronde de nuit, et veille enfin sur le Ghetto des Juifs et sur les ponts; le pont Saint-Ange seul est en dehors de sa surveillance; un antique privilége en confie la garde à l'illustre maison Mattei, qui met alors sur pied un corps de troupes à sa livrée. Voilà en quoi consiste l'armement du peuple romain.

Faite ou censée faite par lui, la police de la ville sainte appartient ou est censée appartenir au Sénateur de Rome et aux Caporioni qui, durant tout le conclave, arborent à leur porte le gonfalon de leur nullité, car ceci encore n'est qu'une

fiction ; les Caporioni ou chefs de quartiers n'ont pas même l'autorité de simples commissaires de police, et le Sénateur de Rome n'est qu'une ombre.

L'héritier des Pères-Conscrits jouait encore au moyen âge un noble rôle. Champion et dictateur populaire, il était plus tribun que sénateur, et Brancaléone d'Andalo, qui abattit dans Rome tant de forteresses et de têtes féodales, laissa chez le peuple une longue renommée d'amour et de reconnaissance, de haine et de terreur chez les nobles. Déchue de siècle en siècle, l'autorité sénatoriale est tombée au dernier rang, et malgré son habit d'or, son collier d'or et son sceptre d'ivoire, le magistrat suprême de la ville éternelle n'est plus qu'un misérable édile dont la plus belle prérogative est d'ouvrir les courses de chevaux du carnaval. Cette toge écourtée n'en ceint pas moins les flancs altiers d'un prince ; il siége encore au Capitole, et ce sont ses trois adjoints, vrais commis, mais grands seigneurs comme lui, qui, non moins superbes, revêtent le titre pompeux de Conservateurs du Peuple romain.

Ainsi dans la ville immobile tout est forme, tout est cérémonie ; l'esprit meurt, la lettre reste, et la lettre est éternelle.

Le Pape donc était mort, trompant d'un mois toutes les prévisions de la médecine et de la poli-

tique. Ce coup de faux retentissant qui jette l'un au sépulcre, l'autre à l'empire, avait tiré la vieille Rome de son sommeil de tous les jours, et donné une secousse à cette machine léthargique. Sortie brusquement de son inertie, toute la ville était sur pied; mais ce mouvement routinier était stérile, et toute cette agitation frivole n'était pas de l'action. On allait, on venait; mille groupes noircissaient les places; peuple, princes, moines, marchands, Anglais, Russes, Français, toutes les nations, tous les états bourdonnaient là pêle-mêle. Les chapeaux à cornes et les boutiquiers de Londres étaient en majorité. Plus vite oublié que refroidi, le Pontife mort n'était rappelé que par quelque pasquinade sanglante; et, enflammées par l'espérance, l'ambition, l'inconnu, les imaginations se tournaient toutes au Pontife à venir comme le fer à l'aimant.

C'étaient autant de conclaves en plein air. On y faisait et défaisait vingt Papes; on pariait, malgré la bulle de Pie-Quatre, pour tel ou tel cardinal comme sur une carte ou un cheval anglais, et les mille inquisitions rivales exploraient à pleines voiles ces mers indiscrètes. Carbonari, sanfédistes, France, Autriche, tous les hôtels étrangers, toutes les sectes, tous les partis avaient leurs éclaireurs qui se croisaient dans l'ombre, se coudoyaient, se dressaient des piéges, et, masquant leurs embus-

cades, enlaçaient la foule d'un invisible réseau.

Telle est la place publique de Rome en ces jours d'interrègne et d'élection. La Rome des palais n'est ni moins vivante ni moins agitée. Les mêmes embûches que la basse diplomatie se tend dans les rues, la haute se les tend dans les salons. Toutes les excellences, toutes les éminences sont en campagne, et leurs carrosses, comme leurs espions, se croisent dans tous les sens, et sillonnent la foule qui s'ouvre devant eux, et se referme comme la Mer-Rouge devant et après Moïse. Les ambassadeurs en effet sont les Moïses de la papauté; et la colonne lumineuse qui guide aujourd'hui la barque de Saint Pierre est l'étoile lointaine de ces cours d'outre-monts, qui jadis suivaient l'étoile de Bethléhem.

Debout comme un spectre au milieu des vieilles monarchies européennes, et vermoulue comme elles, la république élective du Vatican, sorte de Pologne sacerdotale, se distingue de toutes par sa majestueuse nullité. Elle est esclave et porte au front les insignes de la royauté; elle est à la lisière des rois d'Europe; elle prend le mot d'ordre à Vienne, à Paris, à Pétersbourg, et elle joue la toute-puissance; et cette auréole fallacieuse trouve encore des yeux faibles à éblouir, cette larve des crédules qui croient en elle. Mais tout cela sent le cadavre; Rome n'est qu'un sépulcre blanchi.

La ville sainte et la chrétienté étaient depuis vingt-quatre heures sans chef; les intrigues et les complots se tramaient dans l'ombre; le peuple de toutes les classes inondait les rues. Un groupe nombreux de Trastévérins était encore campé aux derniers coups de l'angelus sur le carrefour du palais Braschi, au pied de la statue classique de Pasquin, tapissée, suivant l'usage, d'ardentes épigrammes contre le Pape mort et le Pape à naître.

Ces satires sacramentelles sont un droit imprescriptible du peuple romain, et celui-là il en use largement et avec impunité, car elles déchirent un homme qui n'a plus de flatteurs, et un homme qui n'en a pas encore. C'est d'ailleurs comme un soupirail naturel par où s'exhalent en paroles, s'évaporent en fumée la colère et les rancunes de la multitude; toute secousse est si fatale au vieil édifice lézardé de la papauté, que, bien loin de fermer au volcan ce cratère inoffensif, la politique sacerdotale s'empresserait au besoin de l'ouvrir elle-même, tant l'idée seule d'une explosion l'épouvante. La maladresse d'un sbire trop zélé ou mal cathéchisé menaça ce soir-là d'une tempête cette mer immobile et profonde.

Une heure de nuit venait de sonner à Saint-André-de-la-Vallée sans dissiper le groupe du palais Braschi. Les épigrammes de Pasquin volaient encore de bouche en bouche, et la foule de rire

aux bonnes, de siffler les mauvaises. Les plus sanglantes étaient les plus goûtées. Détaché du groupe à la faveur des ténèbres, un jeune peintre s'approcha de la statue véridique et y afficha furtivement une pasquinade en action qui dépassait toutes les autres en audace. C'était un Christ sur la croix; le cardinal Camerlingue lui perçait le flanc d'un coup de lance, et de la blessure sortaient à grands flots non du sang, mais des ducats, des écus, des sequins, un déluge d'or. Echelonnés à genoux au pied de la croix, le Pape tendait la tiare, les cardinaux la barrette, les évêques la mitre, les abbés le chapeau carré; il n'était pas mince tonsuré qui ne tendît sa calotte, et tous de chanter en chœur : CRUCIFIXUS ETIAM PRO NOBIS !

Lue à la clarté des torches, l'épigramme fit sensation; déjà échauffée par les saturnales du jour, la multitude se livra bruyamment aux transports de sa verve satirique. Le sbire troubla la fête; il arracha la peinture du marbre insolent, et saisit le peintre au collet. Mais le peuple prit parti pour le coupable, et la main vigoureuse du vieux Taddée enleva de terre le sbire et l'assit, comme au pilori, sur la statue même de Pasquin.

— « Au Tibre ! au Tibre ! » —cria la foule irritée, et plus d'un bras était déjà levé pour s'emparer de la victime cramponnée au marbre mutilé, lorsqu'un escadron de carabiniers à cheval, débou-

chant brusquement de la place Navone, se rangea en bataille devant le palais Braschi, et éleva un mur de casques et d'épées entre le sbire et le peuple.

— « Au Tibre! au Tibre! criait toujours la foule. Au Tibre le sbire! » — Et mille voix répétaient en chœur le cri de mort. C'était une rumeur sourde d'abord, puis éclatante comme la voix grossissante du tonnerre avant l'orage.

Descendus de leurs faubourgs, les enfans du Trastévéré étaient en force, et, irritée par la résistance, la haine des sbires flamboyait dans leurs yeux, tonnait dans leur voix. Leur oracle et leur dictateur, maître Taddée, était leur centre de ralliement, et la plume de coq hissée à son chapeau pointu l'aigrette qu'ils étaient tous prêts à suivre au combat.

Les armées n'étaient encore qu'en présence, et tout se serait peut-être passé en cris et en menaces, si un spectacle tragique, imprévu n'eût donné le signal de la mêlée.

Attirés de Saint-André-de-la-Vallée au carrefour Braschi par les clameurs de leurs frères, quelques Trastévérins avaient, en passant, relevé un vieillard évanoui, mort de faim sous le portique du palais Massimi, et lui faisant de leurs bras une litière, ils le portaient en procession à l'église voisine des Agonisans. — « Place au mort! » —criaient-

ils d'une voix sombre, et le peuple s'ouvrait en silence devant le convoi du pauvre, et, baissant les torches sur ces traits pâles, décharnés, torturés par les convulsions de la faim, il recula d'horreur et de pitié.

— Mort de faim! Mort de faim!—Ce cri lugubre roula tout-à-coup de bouche en bouche, frappa de cœur en cœur, et, donnant la secousse électrique aux masses attendries, indignées, il alla gronder de rue en rue, de place en place, et les échos des églises, des palais, des masures, répétèrent au loin dans la nuit:—Mort de faim! Mort de faim!—

Cette diversion funèbre ne fit qu'attiser la colère au cœur de la multitude, et lui rendant plus sensible encore, plus palpable le calvaire allégorique du peintre, elle la ramena plus terrible au sbire et aux carabiniers qui le protégeaient de leurs sabres.

Le corps du vieillard fut déposé sous le porche des Agonisans comme le corps de César sur la tribune aux harangues, et, nouvel Antoine, le vieux Taddée, orateur populaire, et chef né de toute sédition, monta sur une borne pour haranguer le peuple romain.

— « Frères, dit-il, en montrant du doigt le cadavre gisant à ses pieds entre deux torches, c'est un des nôtres. Aujourd'hui lui, demain nous.

Le peintre a raison, il est mort de faim parceque les robes rouges et les bas violets dévorent la substance du peuple. Trastévérins, nous sommes, nous, les vrais descendans des vieux, rappelons-nous nos ancêtres, les maîtres du monde, et vengeons notre frère. — Jetant à ces mots sur le cadavre son manteau de poil de chèvre : — A l'eau le sbire! cria-t-il d'une voix foudroyante; ensuite on verra. A moi, enfans! » —

Un déluge de pierres obscurcit torches et réverbères et tomba avec un fracas épouvantable sur le casque des carabiniers; une charge de cavalerie répondit à cette brusque sommation, et un déluge de coups de sabre plut à son tour sur le feutre pointu des Trastévérins.

Mais cette énergique réplique ne décontenança point les fils intrépides du Janicule. Bien loin de rompre, ils se jettaient au milieu des escadrons, éventrant, à coups de couteau, chevaux et cavaliers. Quant au sbire, il avait profité du premier choc et gagné le large à la faveur du désordre et de la nuit; mais, l'objet et le prix du combat disparu, on ne s'en battait pas avec moins d'acharnement; les pierres et les coups de sabre ne cessaient de pleuvoir; la nocturne mêlée était sanglante; l'avantage égal des deux côtés.

Tout-à-coup le son lugubre et voilé de deux

trompettes de deuil retentit dans la rue de Saint-Pantaléo, et une clarté subite en perça les ténèbres. — « Le convoi du Pape! s'écria Taddée d'une voix qui domina la mêlée. A genoux, enfans, à genoux! » —Le combat cessa à l'instant, les carabiniers se replacèrent en ordre de bataille, les Trastévérins s'agenouillèrent, chapeau bas, et, tombé comme les Sabines au milieu des combattans, le convoi pacifique du Souverain Pontife arriva sur le cerrefour Braschi par le même chemin que le convoi belliqueux du mendiant.

Mort la veille au Quirinal, on transportait le Pape au Vatican pour l'exposer à l'adoration des fidèles dans la chapelle Sixtine. Deux trompettes sourdes et deux gardes-nobles en habit rouge et en manteau noir ouvraient le cortége funéraire. Quarante écuyers à cheval venaient ensuite, portant, les premiers des torches, les autres des cierges, et après eux le capitaine des Suisses marchait au milieu de sa garde. Précédée d'un maître des cérémonies à cheval et en soutane violette, la dépouille mortelle du Vicaire de Jésus-Christ était portée dans une litière de velours cramoisi, bordée de franges d'or, ouverte de toutes parts et flanquée des pénitenciers de Saint-Pierre qui, la torche en main, murmuraient des prières funèbres. Revêtu de la longue soutane, de l'aumusse d'hermine et du simple camauro de laine, le corps

embaumé du Pontife reposait sur des coussins de velours, et, symbole éteint d'une idée éteinte aussi, cette figure blanche et silencieuse respirait dans la mort une majesté presque divine. Telle est la puissance d'une idée même dégénérée, que tout ce peuple à genoux contemplait le cadavre d'un œil ému, et la vue du vieillard expiré dans sa toute-puissance, apaisa les passions orageuses que le vieillard expiré dans sa misère avait déchaînées.

Autour de la litière marchaient pesamment les Suisses, bardés de fer et la hallebarde au poing, image matérielle de ce moyen âge dont le Pontife élu est la pensée. Jannissaires pacifiques du Prince temporel, comme les Suisses le sont du Prince spirituel, la compagnie des Gardes-Nobles en habit rouge et en manteau noir comme les premiers, défilaient deux à deux en silence, les banderoles et l'étendard renversés. Enfin sept lourds canons escortés de bombardiers, vêtus de peau de dain, fermaient le cortége.

Il traversa lentement le champ de bataille à la clarté des torches qui rougissaient le palais Braschi, Pasquin et l'église des Agonisans qui est en face; au roulement sourd et monotone des tambours détendus, à la clameur étouffée des trompettes de deuil, aux oraisons des pénitenciers, s'unissait dans l'air le glas des cloches funèbres, qui toutes sonnaient sur le passage du convoi

mortuaire, et se mariait dans la nuit à la grande voix du Capitole.

A genoux où ils venaient de combattre, les Trastévérins apaisés, et le vieux Taddée à leur tête, se mirent à la suite du cortége et l'accompagnèrent jusqu'au Vatican en chantant en chœur un *De profundis* bas et lugubre. Loin d'inquiéter leur retraite, les carabiniers les imitèrent et ils arrivèrent ensemble sur la place de Saint-Pierre; le convoi se déploya là dans toute sa pompe, et la dépouille mortelle du Pontife entra dans le Vatican. Carabiniers et Trastévérins se quittèrent bons amis.

— Qu'eût-ce été d'un Pape vivant, pensait Anselme, attiré par l'émeute au carrefour Braschi, si telle est sur eux la puissance d'un cadavre! —

Mais cette expérience, qui justifiait si bien ce que lui et son ami Marius avaient dit peu de jours avant aux conjurés d'Asture, elle était pour lui superflue. Romain, il savait Rome; et la dévotion du peuple à son Pape, idolâtrie fétichique, ne lui était que trop connue. Il ne suivit pas le convoi; de bien autres intérêts le réclamaient. Le Pape mort, le rôle du conspirateur commençait, et l'heure de l'action avait sonné pour lui. Plein des projets de la veille, et missionnaire de la cellule de Saint-François, il

s'achemina au Vélabre, où il avait convoqué pour cette nuit les principaux carbonari de Rome.

Arrivé devant ce magnifique palais de la Chancellerie que Bramante a bâti avec les travertins du Colossée, il crut s'apercevoir qu'il était suivi par une espèce de chiffonnier juif. Il pensa au Catalan : c'était lui. A la garde du sanfédiste moscovite, le palais de Venise avait joint celle du carbonaro romain, et l'espion marse gagnait son argent.

Anselme feignit de ne s'apercevoir de rien; il avait son plan. Il descendit sur le Champ de Fleurs, et laissant à gauche, derrière le palais Pio, le quartier classique où jadis étaient le théâtre de Pompée, son portique à cent colonnes, et, près du temple de Vénus Victorieuse, cette cour du sénat où César tomba, un jour de fête, sous le poignard patricien de Brutus et Cassius, il prit la route du Ghetto par la Madone-du-Pleur et la place Cenci.

Le Ghetto est le quartier maudit, le quartier du peuple d'Israël, cloaque infect, où croupissent six à sept cents familles entassées au milieu de chiffons fétides, le seul commerce que leur permette en la ville papale le vengeur de Jésus-Christ. Les Juifs ont là leur synagogue et ne peuvent habiter en terre sainte. Gardée par des sentinelles, la caverne se ferme chaque soir à l'Avé-Maria, et tout

Hébreu, trouvé dehors après cette heure, expie son crime par l'amende et la prison. Or il était deux heures de nuit, et le Ghetto était clos depuis long-temps. Anselme s'approcha de la sentinelle, lui dit quelques mots à l'oreille et passa outre. Le Catalan, qui le suivait de loin pas à pas, déboucha à son tour de la place Cenci; mais quand il voulut poursuivre son chemin, le soldat de garde l'arrêta.

— « Chien de mécréant, lui dit-il brutalement, qui t'a permis de souiller à cette heure notre sainte ville? Ne te souvient-il donc plus des deux Livournais qui viennent de payer de quarante écus d'amende et de quinze jours de prison une nuit passée dehors? Au chenil! sang de Christ! au chenil! et si je ne te fais pas payer l'amende, c'est que toi et toute ta boutique ne la valez pas. » — Sans écouter les protestations du faux enfant d'Israël, il le poussa dans la geôle à coups de crosse. La lourde porte se referma sur lui.

Ainsi débarrassé pour cette nuit de son argus, Anselme continua sa route vers le Vélabre par des rues sombres, étroites, mais pleines de monumens de tous les âges. Vient d'abord la chapelle de Saint-Nicolas-en-Prison, élevée au neuvième siècle, non loin de l'antique porte carmentale, sur les ruines de trois temples, dont l'un était dédié à l'Espérance; vient ensuite l'église arménienne

de Sainte-Marie-Egyptiaque, l'ancien temple de la Fortune Virile, élevé par l'esclave Tullius devenu roi. Six colonnes du péristyle sont encore sur pied; elles sont de tuf. Vis-à-vis est la maison du tribun Rienzi, bâtie par le fils du consul Crescence. Trois pas plus loin s'élève le délicieux sanctuaire corinthien de Vesta, aujourd'ui Madone du Soleil. Rome n'a rien de plus pur, rien de plus gracieux que les vingt colonnes de marbre de Paros, toutes debout, qui le ceignent. Le Tibre coule au pied du ravissant portique, et en face est ce temple insolent de la Pudicité Patricienne, converti au christianisme par une confrairie grecque, sous le nom de Sainte-Marie-à-Cosmedin. L'antre de Cacus était plus bas, sous l'Aventin.

La place publique enfermée entre les deux sanctuaires est l'ancien Forum Boarium, où fut transportée d'Egine la fameuse génisse d'airain, et exhumé bien des siècles plus tard l'Hercule doré du Capitole. C'est là aussi qu'était dès les premiers temps l'Ara Maxima, le premier autel d'Hercule en Italie, autel mystérieux, autel redouté, où les Romains venaient jurer et prendre à témoin le fils de Jupiter : *Mehercule!* La place moderne s'appelle encore aujourd'hui Bouche de la Vérité.

Toutes ces traditions primitives sont pleines de ténèbres; mais un fait clair en ressort, l'antago-

nisme immémorial des deux montagnes patricienne et plébéienne. Evandre habite le Palatin; il est fils d'une nymphe d'Arcadie; il est roi, il a un palais, des sujets, une forteresse: voilà le patriciat. Cacus habite l'Aventin; il est industrieux, il est fils de Vulcain; il a de l'esprit, de l'invention, il traîne les génisses par la queue, afin de dépister les bergers : voilà le peuple. Evandre et Cacus sont en guerre. Celui-ci est formidable, l'autre tremble dans son palais. Arrive un étranger; c'est Hercule, espèce de condottiere d'aventure, qui se met aux gages d'Evandre et tue Cacus, c'est-à-dire qu'il sert les usurpations du patriciat, et l'aide à écraser le peuple. De là ces honneurs extraordinaires, de là ce Grand-Autel élevé entre les deux montagnes rivales; de là ces superstitions formidables dirigées toutes contre l'Aventin en faveur du Palatin; car déjà alors le prêtre avait fait alliance avec le noble contre le peuple. Et si Evandre est un homme religieux et Cacus un voleur, c'est que le peuple n'avait pas d'avocat; c'est qu'on le calomniait comme aujourd'hui; c'est que l'histoire était écrite, exploitée par des patriciens, et qu'en tout ceci ils ont altéré la vérité au profit de leur ordre, comme ils l'ont fait plus tard en parlant du Mont-Sacré, des Gracques, de Spartacus, de Catilina; comme ils le font encore pour les carbonari.

Cependant Anselme avait atteint le Vélabre.

Délivré pour la nuit du Catalan, il songeait à s'en délivrer pour toujours; mais la réflexion lui démontra qu'il est bien plus sûr de connaître son ennemi, puisqu'on peut tourner ses piéges, et qu'il ne gagnerait rien à faire disparaître l'espion marse, puisqu'à défaut de lui le palais de Venise en trouverait mille autres; il en est de cette race-là comme du rameau d'or de la forêt infernale : *Primo avulso, non deficit alter.*

XVII.

LE PALAIS MADAME.

Veuf et relégué par haine des étrangers dans son vaste palais héréditaire, le prince d'Iési n'y occupait, suivant l'usage des seigneurs romains, qu'un coin obscur et retiré, abandonnant à la solitude et à un éternel silence ces salles magnifiques, ces appartemens somptueux où ses ancêtres avaient convié l'antique noblesse à tant de festins, à tant de fêtes. Rien n'égale la tristesse de ces demeures féodales, déserts de marbre au sein des rues populeuses de la cité des ruines. Le vieux Guelfe vivait là seul. Spectre du passé, enseveli dans son cercueil de pierre, il n'en sortait presque que pour s'aller ensevelir chez le cardinal de Pé-

tralie dans une autre solitude non moins profonde; il ne faisait que changer de tombeau.

Ce soir-là pourtant il n'était pas seul. Assis avec lui autour d'une table de jeu mal éclairée, le marquis d'Ivrée et le duc de Télèse lui faisaient compagnie. Une lourde atmosphère d'ennui planait sur la trinité sanfédiste. — A tout. — Pique. — Jouez, monsieur le duc. —Carreaux. —A vous, marquis. —Ces phrases brèves et jetées par longs intervalles faisaient, avec les bons mots sacramentels de tout tapis vert, les frais de la conversation; puis le silence, un silence de plomb, renaissait plus profond, plus morne.

On paraissait s'ennuyer fort; mais l'ennui de personne n'atteignait celui d'une jeune femme vêtue de noir, assise près des joueurs sur une large ottomane de cuir doré. C'était la fille du prince, la comtesse Antonia. Mariée à Rome, elle visitait son père chaque soir, et chaque soir s'y ennuyait immensément. Belle et moqueuse, elle était au supplice avec ces mannequins ridicules, et n'ayant personne avec qui en rire, les complimens fadasses, les galanteries douceâtres du duc de Télèse n'étaient pas son moindre supplice. Le diplomate faisait l'aimable; il lui racontait longuement et lourdement ses bonnes fortunes, à commencer par la reine Caroline d'Autriche, ne doutant pas qu'au nom seul de sa royale conquête une petite

comtesse romaine ne fût éblouie, et, comme Sémélé devant Jupiter-Tonnant, ne se prosternât dans la poussière. Mais Jupiter tonnait, et Sémélé ne se prosternait pas, elle bâillait.

Son cœur était ailleurs. Passant depuis plus d'une heure de la pendule à la porte et de la porte à la pendule, son œil témoignait assez de sa distraction et d'une pénible attente. Un dépit visible se peignait sur ses traits mécontens et dans ses gestes brusques et saccadés.

Un jeune homme entra, et l'orage intérieur s'apaisa tout d'un coup. Brancador — c'était le nom du nouveau venu — était garde-noble du Pape; il revenait d'accompagner le convoi funèbre à Saint-Pierre, et il jeta en entrant sur une chaise son manteau noir. Il avait à peine vingt ans. Pupille et parent éloigné du prince d'Iési, il n'en était pas moins carbonaro, plus, il est vrai, par entraînement, par oisiveté, que par principe. Ce n'était au fond qu'un joli garçon fort étourdi, fort répandu, et qui n'ourdissait de conjurations que contre les femmes. Les salons de Rome n'avaient pas de plus hardi, et partant, de plus heureux conspirateur.

— « Mon cher tuteur, dit-il au prince, après avoir raconté l'émeute de Pasquin, un gentilhomme russe de mes amis, qui vous a vu je ne sais où, désire vous être présenté.

— » Et moi je désire qu'il ne me le soit pas, répondit le vieux Guelfe avec son âpreté romaine. J'ai de vos ultramontains par dessus la tête : je n'en veux plus voir ; et toi, si tu étais sage, et que tu suivisses mes conseils, il y a long-temps que tu n'en verrais plus. Ils perdent notre jeunesse, avec leurs maximes nouvelles, et si j'étais Pape, il y a beau temps que notre sainte ville serait purgée de ce fléau.

— » C'est fort heureux, en vérité, que vous ne le soyez pas ; et si jamais, moi, je suis cardinal, je ne vous donnerai pas ma voix. Si les étrangers n'apportaient à Rome de la vie et de l'argent, on y mourrait bientôt de faim et d'ennui.

— » Et comment s'appelle votre Russe ?

— » Le comte de Kaleff.

— » Quoi ! cet intrigant qui vient nous voler.... » — Il allait dire Gènes ; la présence de sa fille et de son pupille l'arrêta tout court.

— » Nous voler quoi ? demanda Brancador. Du moins ce ne sont pas nos femmes, car il n'est pas beau, et la galanterie n'est pas son fort. C'est un vrai Tartare. Il ne chasse pas sur ces terres-là, lui ; et c'est bien pour cela, ajouta-t-il bas en allant s'asseoir à côté d'Antonia, que nous sommes si bons amis, et que je me fais son introducteur. » —

Un instant troublé, le jeu du prince reprit son cours monotone et silencieux.

— « Que vous venez tard! dit la comtesse au jeune homme d'un ton de reproche; vous savez combien je m'ennuie ici sans vous, et vous y arrivez le dernier; vous m'y laissez seule des soirées entières; vous n'avez point de pitié.

— » N'aviez-vous pas le duc de Télèse? répondit à voix basse le malicieux Romain. Vous êtes difficile, ma foi! Un duc, une excellence, l'amant d'une reine!... Mon Dieu! mon Dieu! que les femmes sont singulières!

— » Vous mériteriez qu'elles le fussent moins, et se vengeassent de vos impertinences. Mais qu'avez-vous donc à regarder déjà la pendule? Méditeriez-vous une fuite, par hasard?

— » Une fuite, non, mais une retraite. Une affaire importante....

— » Quel homme affairé! Et vous ne me reconduirez pas chez moi ce soir? Mon mari est à la campagne.

— » Un rendez-vous impérieux....

— » Que m'importe votre rendez-vous; manquez-le. Si je m'en vais seule, je ne vous revois de ma vie. » —

A ces mots, Antonia se leva brusquement, et cinq minutes après sa voiture roulait dans le Cours. Elle n'y était pas seule.

Arrivée chez elle, la jalouse Romaine donna un libre essor à sa colère de la soirée, et accabla

Brancador de reproches. — « Vous ne me parlez plus, lui dit-elle avec emportement, que d'affaires et de rendez-vous! Quelles sont ces affaires? Avec qui ces rendez-vous? Je veux le savoir. Votre conduite est indigne; vous me trompez, et vous me payez de mots; mais je suis lasse d'être jouée et bien résolue à ne plus l'être. Où allez-vous tous les soirs? Je veux le savoir, vous dis-je. Si c'est une femme, Brancador, prenez garde; ma vengeance sera terrible. Vous me connaissez. C'est par trop simple, vraiment, de sacrifier à un jeune étourdi mes vingt-cinq ans et ma beauté, lorsque tant d'autres, qui tous valent mieux que vous, baisent la poussière de mes pas. Je suis en vérité trop bonne. Ne dirait-on pas qu'il me fait beaucoup d'honneur, en m'aimant. Mais tout cela va finir. Je suis lasse de vous. Vous m'ennuyez à la mort. Je ne veux plus vous voir; allez, monsieur, à vos affaires importantes, à vos rendez-vous impérieux. » — Et l'œil animé, le teint brûlant, elle se jeta sur un sofa, bien résolue à bouder.

Brancador se plaça debout devant elle, les bras croisés, le sourire sur les lèvres, et après l'avoir contemplée quelque temps en silence : — « Ah! çà! ma chère Antonia, êtes-vous tombée en démence, que sans raison, à propos de rien, vous me traitiez ainsi? Où donc une femme si belle, si gracieuse peut-elle trouver de si dures paroles?

— » La flatterie est impertinente quand le cœur dément les lèvres, répondit la fière comtesse avec une nonchalance affectée et un sourire de dédain. » — Et elle continua à bouder et à tenir les yeux fixés au parquet, quoiqu'elle fût au fond désarmée.

— « Allons, reprit le jeune homme avec une bonhomie pleine de grâce, ne sois donc plus folle, ma petite Tonia, et ne boude plus. Tu sais bien que je n'aime que toi, et que tu n'as point de rivale parceque tu n'en peux avoir. Faisons la paix. » — Il s'approcha les bras ouverts pour l'embrasser, mais elle le repoussa.

— « Non! non! s'écria-t-elle vivement, mais toujours sans le regarder, ce que j'ai dit est dit, je ne m'en veux pas dédire. Vous êtes un indigne.

— » Je te rends grâce d'être plus que moi-même soigneuse de mon honneur. Tu ne veux pas que je triomphe sans combat et je t'en remercie; tu m'épargnes l'humiliation d'une trop facile victoire. Je saurai la mériter, et si tu me refuses le baiser de paix, tu ne m'empêcheras pas du moins de venir le conquérir à tes pieds. » — Et moitié tendre, moitié railleur, l'aimable conquérant vint tomber aux genoux de sa maîtresse apaisée.

— « Tu restes, n'est-ce pas? dit-elle en lui tendant sa belle main.

— » Je t'aime, reprit Brancador sans lui répondre, et en couvrant de baisers la main qu'elle lui livrait, je t'aime plus ce soir que je t'aie jamais aimée.

— » Tu restes donc ?

— » Jamais tes yeux n'ont brillé d'un éclat si vif. Ta beauté est irrésistible.

— » Or çà, monsieur le flatteur, vous plaira-t-il enfin de me répondre oui ou non? Restez-vous?

— » Je reviendrai, ma chère; mais laissons cela, de grâce. Parlons de notre amour. Quand on est belle comme toi, on n'a personne à craindre, et l'on n'a pas le droit d'être jalouse. Quelle rivale oserait se mesurer avec toi? Quelle étoile ne pâlirait pas devant la tienne? Connais mieux ton empire et repose-toi dans ta force et dans ta beauté. Tiens, ajouta-t-il en riant, sais-tu de qui tu es jalouse? Du comte de Kaleff. C'est avec lui que j'ai affaire; une affaire de rien; je ne serai pas absent une heure, pas un quart-d'heure. » — Le fait est qu'il avait rendez-vous avec le sanfédiste moscovite pour le conduire à l'assemblée des carbonari du Vélabre.

— « Brancador, dit la comtesse tout d'un coup sérieuse, vous êtes un serpent. Ecoutez-moi, continua-t-elle en retirant sa main, un soupçon m'est venu depuis que vous parlez tant d'affaires et de rendez-vous, toutes phrases dont le vague

m'est suspect. Je suis sûre que vous n'aimez que moi et que je n'ai pas de femme pour rivale : vous me l'avez dit, je le crois; mais j'ai des rivaux, et je suis jalouse de tous ceux, hommes ou femmes, qui me disputent, sinon votre amour, votre temps. Or ces rivaux, je les connais, ce sont des jeunes gens compromis. Vos rendez-vous sont avec eux, et je devine les affaires que vous avez ensemble; si elles étaient honorables vous me les diriez. Votre silence vous accuse et m'en dit plus que vous n'en cachez. Parlez-moi franchement, vous êtes carbonaro, n'est-ce pas?

— » Carbonaro! moi? s'écria Brancador, en éclatant de rire. Parfait, parfait! Le pupille du prince d'Iési un carbonaro! L'invention est divine. C'est à mourir de rire.

— » Riez, riez, votre rire n'est pas sincère. Vous vous défendez mal, et vous ne savez pas mentir; je vous en félicite. Du reste, je ne vous demande pas votre secret; je l'ai.

— » Serait-ce après tout un si grand crime d'être carbonaro, et m'en aimeriez-vous moins? Eh quoi! on sera Romain, on sera esclave, on consumera aux genoux des femmes plus d'énergie qu'il n'en faudrait pour commander une armée, et il ne sera pas permis de donner une pensée à la patrie! Et cette Italie, que l'on foule aux pieds, il sera coupable de pleurer sur elle, de songer à sa gloire

future et à sa délivrance! Et c'est vous qui m'en feriez un crime! Allez, vous n'êtes pas Romaine, et il vous faut des amans comme le duc de Télèse. Oui, madame, je suis carbonaro, et je m'en glorifie.

— » Vous êtes un imprudent; vous vous jetez à l'aveugle dans des projets irréalisables et des dangers certains. Vous me disiez que j'étais en démence, c'est vous qui l'êtes; vous vous bercez de folles chimères, vous tachez votre grand nom d'une souillure dont vous devriez rougir, vous liez votre fortune à un tas d'hommes sans aveu; c'est du dernier mauvais ton; tous vos carbonari sont des gens de rien, de la lie du peuple. Ce n'est pas là votre place. Je ne parle pas de moi; mais il est clair maintenant que vous ne m'aimez pas, puisque vous vous souciez si peu de mes alarmes et en faites si bon marché. Allez, vous n'êtes qn'un égoïste, vous vous plaisez à mes terreurs. L'amour n'est pour vous autres hommes qu'un jeu et les femmes un hochet dont on s'amuse et qu'on brise ensuite. Mais je serai plus sage que vous; j'ai sur vous des droits, j'en userai. Vous ne vous appartenez pas, vous êtes à moi, et je saurai bien vous empêcher de livrer aux échafauds une tête sur laquelle repose un si bel avenir, dont Dieu m'a donné la garde, et que vous risquez comme un enfant. Vous êtes un impie,

mais le sacrilége ne se consommera pas. Si votre raison dort, mon amour veille. » —

Brancador sentit l'énorme faute qu'il venait de commettre; tout honteux de son parjure — car c'en était un — il chercha à réparer le mal; mais il était trop tard, le trait était lâché, le coup avait porté.

— « Ah çà, dit-il, ma petite Tonia, tu as donc pris au sérieux toutes les fariboles que je t'ai débitées? Et tu crois bonnement que si j'étais carbonaro je te le dirais! Mais quel philtre as-tu donc bu ce soir, pour avoir l'esprit si trouble et la crédulité si inflammable. Moi! faire de la politique, quelle injure? C'est une horreur de calomnier un homme ainsi. Un tel outrage crie vengeance. A genoux, madame, vous avez forfait à l'amour; mais on vous pardonne en considération de votre beauté, et, moins implacable que vous, on vous accorde le baiser de paix. Allez, ne péchez plus. » —

En prononçant ces derniers mots, l'étourdi embrassa la comtesse, et, se drapant à l'antique dans son manteau noir, il sortit d'un pas théâtral. Cette fois Antonia ne le retint pas; l'artificieuse Romaine avait ses vues.

Du Cours où elle habitait, Brancador descendit au Forum par la place de Venise, la rue de Marforio, et du Forum au Vélabre par la rue solitaire des Grâces. Ce quartier est le plus désert de Rome;

à peine a-t-il quelques maisons. Marais jadis, et resserré entre le Tibre et le Mont Palatin, il est plein de souvenirs, plein de ruines. C'est là que furent exposés les deux jumeaux de Numitor, et c'est de ce marécage que l'aigle romaine prit son vol.

Le plus bel ornement du Vélabre est l'arc ou portique de Janus Quatre-Fronts.

Fortifié au moyen âge par les Frangipani, et couronné aujourd'hui de longues herbes et de créneaux en ruine, il est encore debout, monument à la fois de paix et de guerre. L'ignoble adulation des banquiers, toujours et partout les mêmes, en avait érigé tout auprès un autre de marbre blanc, en l'honneur de Septime Sévère et de Caracalla, et ce second est en pied comme son voisin. Plus bas est le Grand-Egoût monumental dit le Tarquin, mais qui a bien plutôt l'air d'une création cyclopéenne, tant il ressemble, par sa structure et sa solidité, aux murs pélasgiques des montagnes latines. Il débouche au Tibre sous le charmant temple de Vesta.

Arrivé devant la vieille église de Saint-Georges, Brancador s'arrêta. Une ombre parut se mouvoir près de lui dans les ténèbres. C'était le comte de Kaleff qui l'attendait. — « Ce lieu-ci, lui dit le Romain quand la reconnaissance fut faite, est célèbre dans nos annales. C'est à la porte même de cette église que le tribun Rienzi afficha, il y a cinq

siècles, le programme de la République romaine, ou, comme il disait, du Bon Etat. Il tint sa première assemblée nocturne là haut sur l'Aventin. Mais, nous, allons à la nôtre; il est déjà bien tard. » —

Préoccupés l'un et l'autre de révolution, les deux conspirateurs traversèrent en silence l'arc du pacifique Janus. Comme ils entraient, non loin, dans une petite maison obscure et délabrée, le comte de Kaleff saisit Brancador par le bras : — « On nous épie, lui dit-il à voix basse. J'ai vu quelqu'un fuir du côté de l'arc de Sévère. On dirait une femme. » —

Ils revinrent sur leurs pas, ils parcoururent les ruines sombres et silencieuses; mais ils ne découvrirent ni n'entendirent rien; ils crurent s'être trompés et rentrèrent dans la maison.

Ils ne s'étaient pas trompés. Une femme les avait épiés, et cette femme était la comtesse Antonia. Convaincue que Brancador, malgré ses dénégations, était carbonaro, et qu'il la sacrifiait à quelque conciliabule politique, elle avait surmonté les terreurs de la nuit et de son sexe, elle l'avait suivi de loin pour découvrir le lieu du complot, et tirer une éclatante vengeance de ces odieux conspirateurs qu'elle haïssait comme carbonari et comme rivaux. Sa jalousie passionnée ne connaissait pas de sexe et jurait

indistinctement la ruine de tout ce qui se trouvait entre elle et son amant.

Arrivée au Vélabre, ses soupçons, déjà si forts, s'étaient changés en certitudes. La solitude, l'obscurité du lieu, la reconnaissance mystérieuse de Brancador et du comte, l'apologie de Rienzi, chacune de leurs paroles avaient été pour elle autant d'éclairs dans cette nuit sinistre. Elle avait reconnu la maison, et, pleine d'une joie infernale, elle avait pris des ailes pour la vengeance. C'est en ce moment qu'elle avait été entrevue par M. de Kaleff; mais revenus sur leurs pas, les deux conjurés n'avaient pas atteint l'arc de Janus qu'elle avait regagné, elle, le Forum.

Enveloppée dans sa mante, elle volait plus qu'elle ne marchait sous les hauteurs du Capitole et de la roche Tarpéïenne. A voir cette jeune femme essoufflée courir ainsi seule et dans l'ombre à travers les colonnes des temples et les arcs de triomphe, la superstition du peuple romain l'eût prise pour la belle Tarpéïa échappée de son palais souterrain. La Romaine païenne livra le Capitole à ses ennemis, la chrétienne allait livrer les siens au Vatican.

Aiguillonnée par la fièvre de son projet funeste, elle ne fit qu'un vol du Forum au Palais Madame, édifice somptueux bâti par Catherine de Médicis sur les Thermes de Néron, et af-

fecté par le Pape Lambertini au ministre de la police romaine et à ses argus.

— « Il faut, dit Antonia aux gardes, que je voie sur-le-champ monseigneur le Gouverneur. » — Introduite aussitôt, elle se précipita plus qu'elle n'entra dans son cabinet.

— « Vous ici à cette heure, madame la comtesse ! lui dit le Prélat en faisant un pas vers elle . A quoi dois-je l'honneur d'une telle visite? » — Et il lui baisa la main avec une galanterie toute mondaine. Hors d'haleine, Antonia ne put répondre ; la parole lui manqua , elle tomba sans voix sur un siége. — « Votre agitation m'effraie, madame ; permettez-moi d'appeler mon médecin.

— » Je vous prie , monseigneur , de n'en rien faire. Je suis tout-à-fait remise, et j'ai plus besoin de vous que de lui.

— » Je suis à vos ordres ; parlez , madame la comtesse.

— » Monseigneur , reprit Antonia d'un ton résolu, une bande de carbonari conspire en ce moment la ruine de Rome ; je sais où ils sont rassemblés ; pour un seul que je veux sauver et dont je vous demande la grâce , je vous livre tous les autres. Le marché vous convient-il?

— » Il est conclu. Quelle garantie exigez-vous ?

— » Votre parole me suffit. Partons. Pour prévenir toute méprise, je veux servir moi-même de guide à vos gens.

— » En ce cas, madame la comtesse ne me refusera pas l'honneur de lui servir d'escorte et de l'accompagner sur le champ de bataille. » —

A ces mots, le Gouverneur de Rome donna ordre que l'on mît à l'instant sur pied une escouade de sbires et une compagnie de carabiniers. La résolution passionnée de la vindicative Romaine résista à l'horreur de ces apprêts sanguinaires. Trop lents même au gré de sa vengeance, elle n'y intervint que pour en hâter encore la rapidité meurtrière. Son sein battait avec une violence convulsive; son œil jetait des flammes sinistres, ses joues étaient pâles; ses lèvres tremblantes et livides avaient soif de sang. Ce n'était plus la voluptueuse bacchante aux bras amoureux du satyre, c'était la bacchante outragée, furieuse, acharnée aux pas d'Orphée.

Enfin on partit.

XVIII.

LE VÉLABRE.

Cependant les carbonari de Rome étaient réunis au Vélabre en Vente solennelle, sous la présidence d'Anselme, Vénérable grand-maître grand-élu de l'ordre. La grotte triangulaire, mais tronquée aux trois pointes, était illuminée par les trois flambeaux mystiques suspendus à chacun des angles en forme de soleil, de lune et d'étoile. L'angle supérieur figure l'orient, et c'est là qu'est placé le trône du Vénérable. En face, au milieu de la ligne d'occident, est l'entrée de la grotte, défendue par deux gardiens armés d'un sabre d'or en forme de feu, comme le glaive de l'ange d'Eden. La ligne qui de la droite du Vénérable descend à

la base se nomme Midi; celle de gauche, Septentrion. Au sommet de la première et à côté du trône s'élève la tribune de l'orateur, et toutes deux sont terminées par un surveillant chargé de maintenir l'ordre sur sa file. Celui du midi s'appelle premier Eclaireur, celui du septentrion second Eclaireur. Les siéges sont disposés sur les deux lignes, et tendus tous de drap rouge semé de flammes d'or. Tapissés de tentures bleues, les parois de la grotte sont couvertes de peintures carboniques.

Revêtus du costume sacramentel de l'ordre, les adeptes étaient rangés en silence sur les deux lignes. Leur turban rouge comme celui des patriarches, leurs sandales et leur tunique bleues, leur longue robe noire et leur large ceinture armée de la hache et du poignard donnaient à l'occulte assemblée une physionomie guerrière à la fois et monacale.

Assis à l'orient sur son trône, Anselme ne se distinguait des autres grands-maîtres grands-élus que par un large ruban moiré en sautoir autour de son cou. Insigne mystérieux de sa dignité, il était aux trois couleurs de la République Ausonienne, et trois joyaux symboliques y brillaient suspendus : un soleil d'or, un globe vert et un triangle azur, image de Dieu. Les manches de sa robe étaient serrées au poignet par des bracelets bleu céleste.

Quand les adeptes furent tous debout à leur place, Anselme donna le signal par un coup de hachette que répétèrent les deux Eclaireurs, et il prononça à haute voix la prière suivante : — « A » la gloire de notre bon cousin maître de l'univers ! » Nous vous prions de nous protéger dans nos au» gustes travaux, et faites, grand Dieu ! que la paix » et l'union règnent au milieu de nous. » — Après les applaudissemens d'usage, il ajouta :

— « Bon cousin premier Eclaireur, quelle heure est-il? » —

Le premier Éclaireur répondit : — « Vénérable grand-élu, le tocsin sonne de toutes parts et retentit jusque dans la profondeur de notre grotte : je pense que c'est le signal du grand réveil des hommes libres, et qu'il est minuit. » —

Anselme reprit : — « Bon cousin, second Éclaireur, à quelle heure doivent s'ouvrir nos travaux mystérieux? » —

Le second Éclaireur répondit : — « A minuit, Vénérable grand-élu, lorsque les masses populaires, réveillées par les bons cousins directeurs, se lèvent contre la tyrannie.

— » Bons cousins, gardiens de notre asile, continua Anselme, êtes-vous sûrs qu'il ne s'est glissé parmi nous aucun profane, et que tous les carbonari réunis dans cette Vente sont bien tous grands-maîtres grands-élus?

— » Oui, Vénérable grand-maître, répondirent les gardiens. Les introducteurs ont fait leur devoir ; il n'existe ici ni profane, ni carbonaro subalterne.

— » Puisque tout est si bien disposé, je vous invite, mes bons cousins, à m'assister dans l'ouverture de nos travaux nocturnes en célébrant avec moi le sextuple avantage. A moi, mes bons cousins. — Au Créateur de l'univers ! — Au Christ, son envoyé sur la terre pour y fonder la philosophie, la liberté, l'égalité ! — A ses apôtres et prédicateurs ! — A Saint Tibaldo, notre patron ! — A François Ier, protecteur de l'ordre ! — A la chûte éternelle de toutes les tyrannies ! — A l'avènement des peuples et d'une liberté sans fin ! » — Les sept avantages célébrés par les acclamations consacrées, le Vénérable déclara la Vente ouverte ; les membres s'assirent, et les travaux commencèrent.

Après la lecture du procès-verbal : — « Etoile de nos assemblées nocturnes, dit Anselme, bon cousin notre orateur, vous avez la parole. » —

L'orateur se leva et prononça un discours où, après avoir fait un tableau riant du printemps de la terre et de la simplicité des âges saturniens, il en fit un lugubre des premières usurpations et des premières tyrannies. Passant aux époques historiques, il parcourut rapidement toutes les pha-

ses des républiques anciennes et modernes, et, s'arrêtant à l'Italie, il célébra ses grandeurs passées, il gémit sur ses adversités présentes, il chargea d'anathèmes ses oppresseurs. — « C'est pour en purger le sol italien, poursuivit-il, que nos aïeux, les premiers bons cousins, ont fondé le respectable carbonarisme. Exilées du monde, n'osant paraître à la lumière du soleil, la liberté, l'égalité se réfugièrent dans les forêts ; elles se cachèrent dans les grottes ; elles ceignirent cette robe virile dont nous sommes revêtus ; elles aiguisèrent dans l'ombre des Ventes la hache et le poignard, et jurèrent la délivrance de la belle Ausonie. Ce serment sacré, nous l'avons tous répété. Le moment approche ; le tocsin va sonner ; les peuples sont en marche, et l'Ausonie régénérée ne va bientôt former qu'une seule famille unie et florissante.

— » Maintenant, reprit Anselme, que notre bon cousin l'orateur nous a rappelé le saint but qui nous rassemble, il nous reste à discuter les moyens de fonder la grande République Ausonienne sur une liberté forte, incorruptible. Le Pape est mort, le conclave s'ouvre dans huit jours, et avec lui la nouvelle ère de l'Italie. Une dernière Vente assignera à chacun son rôle dans ce grand drame. Quant à nos plans, vous les connaissez, c'est chose convenue depuis long-temps. De Rome, centre naturel de la République italique,

jaillira l'étincelle, et l'incendie, étendu de proche en proche, envahira jusqu'aux dernières limites de la Péninsule, comme du soleil, centre et foyer commun, la chaleur et la lumière rayonnent jusqu'aux lointaines planètes. Le soulèvement opéré, le gouvernement provisoire convoquera à Rome un congrès ou concile italien dont le noyau est en ce moment dans la tour d'Asture. Vous voyez, grands-maîtres grands-élus, continua-t-il, que les plus sages précautions ont été prises pour l'accomplissement de nos grands desseins. Ils sont infaillibles, et beaucoup d'entre nous, mes bons cousins, vont être bientôt appelés à gouverner le peuple d'Ausonie. N'oubliez pas, lorsque vous aurez échangé contre la toge et la pourpre romaine cette robe de grand-maître dont la couleur noire indique le deuil des hommes libres, n'oubliez pas qu'élevés pour un temps au-dessus du niveau de l'égalité, vous devez, après sept ans, y redescendre et vous confondre pour le reste de vos jours dans la foule des citoyens. Songez aux sermens terribles prononcés par nous dans cette enceinte. Malheur aux traîtres et aux parjures!

— » Vénérable grand-élu, interrompit le premier Éclaireur, je propose, au nom de tous les bons cousins de ma ligne, de renouveler solennellement le serment secret. » —

Le second Éclaireur fit la même demande

pour la ligne du Septentrion, et, appuyé par l'orateur au nom de tous les dignitaires de la Vente, la proposition fut mise aux voix et adoptée.

Tous les assistans descendirent donc au milieu de la grotte, et s'y allignèrent en triangle tronqué. Entouré des dignitaires, le Vénérable se plaça à l'angle oriental : — « La forme mystérieuse et sacrée, dit-il, est parfaite, mes bons cousins. Implorez intérieurement de la toute-puissance de Dieu la force de tenir le serment terrible que vous allez prononcer devant lui, et tombez aux pieds du signe de régénération et d'égalité, emblême sanglant des lumières philosophiques. A genoux, mes bons cousins. » —

A ces mots, les adeptes mirent tous un genou en terre; ils élevèrent la main droite au-dessus de la tête en l'étendant vers le crucifix, et appuyèrent la gauche sur le cœur, le poing fermé, comme s'ils eussent tenu un poignard, prêts à s'en frapper.

Seul debout, Anselme lut au milieu d'un profond silence la formule suivante : — « Moi, ci-
» toyen libre de l'Ausonie, je jure, en présence du
» Grand-Maître de l'univers et du Grand-Elu bon
» cousin, de consacrer ma vie au triomphe des
» principes sacrés qui sont l'âme de toutes les ac-
» tions secrètes et publiques du respectable car-
» bonarisme; je jure de propager l'égalité dans

» toutes les âmes sur qui je peux avoir de l'ascen-
» dant, et si l'on ne peut sans combattre rétablir
» la liberté italienne, je jure de verser mon sang
» pour elle et de lui être fidèle jusqu'à la mort.
» Je me dévoue, si j'ai le malheur d'être parjure
» à mes sermens, à être immolé par mes bons
» cousins les grands-élus de la manière la plus
» souffrante, à être mis en croix au sein d'une
» Vente, nu, couronné d'épines comme Jésus, no-
» tre bon cousin et notre modèle; et je consens
» que mon ventre soit ouvert avant ma mort, mon
» cœur et mes entrailles arrachés et brûlés, mes
» membres coupés, dispersés, et mon corps privé
» de sépulture. » — Telles sont, ajouta Anselme, nos obligations à tous, mes bons cousins; jurez-vous de vous y conformer?

— » Nous le jurons !

— » Dieu vous entend, s'écria le Vénérable; son tonnerre gronde, vos sermens sont acceptés. Le peuple est prêt à combattre, il triomphera. Malheur à vous si vous lui deveniez infidèles! Reprenez vos places, mes bons cousins. » —

Quand l'ordre fut rétabli il ajouta: — « Il va maintenant vous être fait, par notre bon cousin l'orateur, une septième et dernière lecture du pacte social tel qu'il sera soumis à la sanction de la nation Ausonienne. Vous voterez après cela sur l'ensemble, et ce vote sera définitif. » —

La lecture terminée, un membre demanda la parole : — « Je propose, dit-il, un article additionnel ainsi conçu : « Les tombeaux des grands hommes et des bienfaiteurs de la République seront » élevés le long des grandes routes aux frais de l'E» tat. Les monumens seront simples, mais de nature » pourtant à attirer les regards des citoyens. La » statue des morts ne pourra être placée sur leur » mausolée que par un décret spécial de l'as» semblée souveraine. Une inscription courte et en » langue vulgaire indiquera le nom et la patrie » du mort, ses principales actions, le jour de sa » naissance, celui de son décès, l'ordre et le nom » de l'autorité qui lui décerna le monument. » —

L'article fut mis aux voix et adopté. On passa ensuite au vote général ; tous les assistans se levèrent en masse et le pacte social de la République Ausonienne fut accepté à l'unanimité. Anselme reprit la parole et entama en ces termes la négociation délicate du cloître de Saint-François :

— « Nos plus grands ennemis, dit-il, ne sont pas dans nos murs, ils sont à nos portes. Eussions-nous détrôné, anéanti tous les tyrans nains d'Italie, nous n'aurions fait encore que bâtir sur le sable, notre édifice croulerait bientôt. Les désastres du passé nous l'ont assez prouvé. Ce dont il s'agit d'abord et avant tout, et à tout prix, c'est d'une croisade contre l'étranger. Accroupi sur les

Alpes et les pieds dans le Pô, le monstre autrichien est comme le cerbère de l'enfer italique. Voilà notre ennemi; c'est contre lui qu'il faut passionner toutes les âmes, armer tous les bras; c'est sur lui qu'il faut frapper tous les coups; car lui seul est à craindre, et sa chûte entraînera celle de toute la cour infernale. Amis, ne nous faisons pas d'illusions, ne nous berçons pas de chimères; façonné à la servitude depuis des siècles, notre peuple est inerte; il faut pour le mouvoir des motifs, un intérêt. Or il a un reste de croyances héréditaires, il a des superstitions non moins puissantes dont le prêtre dispose encore et qu'il peut armer à son gré pour ou contre la liberté. Que la voix séculaire du Vatican s'unisse à nous pour prêcher la croisade italienne, et le peuple des villes, le peuple des campagnes surtout se lèvera contre l'Autrichien, comme l'Europe jadis contre l'Infidèle. Il ne faut pour cela qu'un Pape à nous. Je vois votre étonnement, mais écoutez-moi jusqu'au bout. Avec un Pape à nous, nous avons d'abord le peuple de Rome,—vous savez tous son idolâtrie, et l'émeute du carrefour Braschi gronde encore pour nous instruire—nous avons le peuple italien tout entier. Un Pape républicain ne fera pas la révolution, il la consolidera. Or ce pape, il existe, j'ai sa parole. Candidat mystérieux, inconnu, il va entrer au conclave, cardinal, à nous à

faire sortir son nom de l'urne, et la bulle révolutionnaire retentira comme la foudre des Alpes à l'Etna.» —

On frappa en ce moment à la porte de la grotte. Les gardiens en donnèrent avis au second Éclaireur qui en fit part à son tour au premier, et celui-ci au Vénérable. Le maître des cérémonies fut envoyé aux informations. Il sortit et rentra l'instant d'après avec Brancador.

— « Vénérable grand-élu, dit l'amant d'Antonia, j'amène le comte de Kaleff, l'émissaire russe annoncé. Il a des communications importantes à faire à l'ordre, de la part de son souverain. Je demande qu'il soit introduit dans la grotte et entendu après les épreuves d'usage. Je suis son parrain et je réponds de lui. » — Cela dit, Brancador prit place sur sa ligne, et s'assit.

— «Je connais ce Russe, répondit Anselme; j'ai pris sur lui des informations, et sans suspecter en rien l'honneur de notre bon cousin Brancador, sans craindre de la part de son client une trahison, je propose pourtant de ne l'initier qu'avec circonspection à nos mystères, et de ne lui faire qu'une demi-révélation. Je sais d'ailleurs ce qu'il nous veut. Nos frères de Naples ont eu foi dans la Russie et le Cilento l'expie. Écoutons-les, ses promesses fallacieuses; n'y croyons pas, mais

servons-nous en pour entraîner les timides. Quant à nous, mes bons cousins ici présens, nous ne voulons pas plus du Tartare que du Germain, parceque nous voulons être libres et non pas changer de maîtres. Nous n'avons foi, nous, qu'en la justice; et s'il y a un Dieu, nous triompherons avec elle et par elle. » —

L'avis d'Anselme parut bon; la Vente s'y rangea. Mise ensuite aux voix, l'introduction de M. de Kaleff fut votée. Agitée quelques minutes par le scrutin, l'assemblée s'apaisa et reprit son attitude imposante et silencieuse.

Pendant ce temps le Janus ultramontain attendait patiemment son sort dans la cellule solitaire et ténébreuse, vestibule obligé par où doit passer tout récipiendaire avant de pénétrer dans le temple. Abandonné là à ses méditations, il supportait cette première épreuve avec un flegme diplomatique. Enfin, sur l'ordre du Vénérable, les frères servans le délivrèrent de sa prison, et conduit à des épreuves nouvelles, inconnues, il fut introduit. Coiffé du turban rouge, chaussé du cothurne, et vêtu d'une simple tunique bleue, il franchit le seuil redoutable, la poitrine et les bras nus, les yeux bandés, chargé de liens, et portant sa croix comme Jésus. Guidé par trois servans prêts à exécuter les ordres du Vénérable, il entra au milieu d'un

profond silence dans la mystérieuse enceinte. Arrivé au centre de la grotte il s'arrêta.

— « Jurez au pied du trône, lui dit Anselme, en ayant soin de déguiser sa voix sous une pompe appropriée à la circonstance, jurez de ne jamais révéler ce que vous aurez vu ou entendu dans cette enceinte. » —

Le comte s'agenouilla et prononça le serment d'une voix qui n'était pas sans émotion.

— « C'est bien, reprit Anselme, soigneux toujours de ne pas se laisser reconnaître. Relevez-vous. Quelque soit son rang social ou sa dignité, nul profane ne peut porter la parole dans nos saintes Ventes avant d'avoir été préliminairement soumis aux épreuves carboniques; or ces épreuves sont terribles; consultez donc votre courage, consultez vos forces. — Persistez-vous?

— » Je persiste.

— » Puisqu'il en est ainsi, frères servans, apportez la croix où le profane doit être crucifié, à l'exemple de notre bon cousin le Christ nazaréen, roi de Judée, grand-architecte de l'univers. Et vous, continua-t-il en s'adressant au comte, préparez-vous à tout. On va vous lier sur la croix, et quand vous aurez du haut du Calvaire prononcé sur vous-même les imprécations des parjures, vous recevrez les stigmates mystérieux. Après quoi, vous serez entendu. Bons cousins servans, faites votre devoir. » —

A ces mots, les trois servans s'emparent du Russe; ils l'étendent et le lient sur la croix avec de fortes bandelettes; la croix s'élève, et les yeux toujours bandés, le diplomate reste suspendu.

Tout-à-coup on frappa à la porte un grand coup, et une voix du dehors cria ces formidables paroles : — « Les loups sont dans la grotte; l'entrée est forcée; fuyez! » —

— « Trahison! trahison! » — s'écrièrent les carbonari, et ils se précipitèrent tumultuairement autour du trône. Un ressort partit; le plancher s'enfonça sous eux, ils disparurent tous par enchantement. Le plancher se releva ensuite de lui-même comme il s'était abaissé.

Ce coup de théâtre fut suivi d'un autre. Assaillie à coups de crosse, la porte s'ouvrit avec fracas, et une nuée de sbires tomba dans la grotte. Ils la trouvèrent vide; le crucifié planait sur le désert.

Oublié par les servans, qui avaient reçu du Vénérable l'ordre de le délier, mais dont l'épouvante avait troublé les esprits et précipité la fuite, M. de Kaleff, qui n'avait rien vu, avait pris tout ce tumulte pour une feinte, pour une épreuve carbonique. Prêt à tout, et patiemment étendu sur sa croix, il attendait sans sourciller le dénouement de la comédie, et il était si bien persuadé que c'en était une, si loin de croire à une sur-

prise, que les sbires, consternés de leur mécompte, eurent beau le décrucifier, le rudoyer, se venger sur lui en vrais sbires de leur mésaventure, il ne s'en obstina pas moins à voir en eux des compères, et à les traiter de grands-maîtres grands-élus et de bons cousins. Il trouvait bien l'épreuve quelque peu brutale et de mauvais goût, mais telle était sa préoccupation que le bandeau de ses yeux tomba long-temps avant le bandeau de son esprit.

Traîné devant le Gouverneur de Rome, il commença alors seulement à soupçonner la vérité, et la présence des carabiniers, qui cernaient la maison, ne lui laissa plus de doute. Changeant tout d'un coup de rôle, il improvisa son plan de défense avec une rare audace.

Monseigneur attendait sa proie à la porte; une femme voilée était près de lui, attendant aussi la sienne. Elle était là pour marquer du doigt au passage la victime qu'il fallait épargner. Le reste était bon pour l'abattoir. Mais l'un et l'autre attendirent en vain. Le désapointement du prélat fut extrême; le bourreau cette fois n'eut point de têtes.

Ainsi le Gouverneur de Rome et la fille du prince d'Iési avaient quitté tous les deux pour rien leur palais au milieu des ténèbres de la nuit. Foulant aux pieds tous les devoirs de son sexe, l'une avait franchi seule et dans l'ombre les solitudes

les plus redoutées de Rome; compromettant sa dignité par sa présence, l'autre avait conduit lui-même sa meute en laisse, et tout cela pour contempler au marécage de Romulus un Tartare en turban rouge et en tunique bleue.

A l'apparition de cette grotesque figure, ils se regardèrent avec embarras. Plus mobile, plus nerveuse, la comtesse succomba à la tentation, et partit d'un éclat de rire si convulsif, si contagieux, qu'il gagna les carabiniers, les sbires, le prélat lui-même, et le Vélabre retentit du rire inextinguible des dieux d'Homère.

M. de Kaleff, lui, ne riait pas. La vue de la femme voilée lui avait rappelé tout-à-coup la femme des ruines, et ce rapprochement l'inquiétait. Il ne s'en avança pas moins vers le Gouverneur de Rome avec un front d'airain : — « Monseigneur, lui dit-il avec un incroyable aplomb, je vous dois la vie. Les carbonari avaient juré ma mort. Ces forcenés cherchaient depuis long-temps à frapper de terreur les honnêtes gens par un grand exemple. J'ai l'honneur d'appartenir à un monarque qu'ils abhorrent, parcequ'ils le craignent; mon dévouement au trône et à l'autel est sans bornes; le sort ne pouvait tomber sur une plus pure victime: il tomba sur moi. Attiré dans un piége, j'allais être déchiré par eux, mis en pièces, quand vos gens sont entrés. Ils peu-

vent dire en quel état ils m'ont trouvé. Ce que je regrette seulement, c'est qu'arrivés assez tôt pour me sauver ils soient arrivés trop tard pour me venger. » — Il déclina du reste toute information, sous prétexte qu'ayant les yeux bandés il n'avait rien vu; et cela était vrai, car, excepté Brancador, qu'il eût d'ailleurs en vain dénoncé puisqu'il était sauvé d'avance, il ne savait pas le nom d'un seul carbonaro; il n'avait pas même reconnu Anselme à la voix. Et puis une dénonciation l'eût embarrassé, l'eût trahi lui-même. Il se tut.

Toute cette histoire était assez louche. Il l'étaya d'un argument plus lucide, en rappelant qu'il était étranger et qu'il appartenait à un monarque tout-puissant, qui a la main étendue sur ses sujets, et qui saurait bien, dit-il en terminant d'une voie moitié humble, moitié memaçante, faire respecter leur personne et venger au besoin leurs injures.

Aussi timide au dehors que violent chez lui, le Vatican s'humilie et tremble aujourd'hui devant ces puissances mondaines qui tremblaient jadis et s'humiliaient devant lui. L'argument du comte était invincible. Nourri de la politique papale, le Gouverneur de Rome s'y conforma. Il était trop avant dans les secrets du Saint-Siége pour le jeter à propos d'un homme dans une querelle de cour. Prélat et chef de la police romaine, il n'était pas

dupe du Moscovite, mais il respecta en lui le sujet du Czar; il feignit une foi qu'il n'avait pas, il déplora son aventure et le fit reconduire à son hôtel par une escorte d'honneur.

La comtesse avait bien reconnu le comte, mais elle l'eût en vain dénoncé, le prélat eût pris lui-même la défense du coupable, et eût convaincu d'erreur l'accusatrice. Toutefois la jalouse Romaine ne descendit pas jusqu'à une seconde délation; elle se tut, et son silence sauva M. de Kaleff et le Gouverneur d'un embarras réciproque. Elle se repentit même de ce qu'elle avait fait. Quand la fièvre eut cédé la place à la réflexion, l'exaltation de la colère et de la vengeance au calme, au sang-froid, elle rougit du rôle ignoble qu'elle venait de jouer, et bénit son étoile de n'avoir rendu que grotesque un drame qui devait être sanglant. Elle y songeait un peu tard. Extrême en tout ainsi que le sont toutes les femmes, elle se livra au remords comme elle s'était livrée à la jalousie, et rentra chez elle au désespoir.

La maison du Vélabre fut fouillée de fond en comble, et l'on finit par découvrir le secret du plancher mouvant. Il cachait une issue souterraine par où les carbonari s'étaient tous évadés.

L'avis mystérieux auquel ils avaient dû leur salut était parti d'un sbire initié, car l'ordre a des adeptes jusque dans le sein de la police

chargée de l'anéantir, et les carbonari d'Italie pourraient dire aux princes ce que les chrétiens des premiers siècles disaient aux empereurs : « Vous voulez nous détruire, et nous peuplons » vos cités, nous labourons vos campagnes, nous » commandons vos armées, nous siégeons dans vos » conseils! »

— Si c'était elle! murmurait entre ses dents Brancador, tout en fuyant à travers le Forum. Malédiction! Je me vengerai. — Et préoccupé de cette idée, il se donna à peine le temps d'aller chez lui pour changer de costume; et il vola chez Antonia.

Elle rentrait comme il y arrivait.

— « Vous dehors à cette heure! lui dit-il, en dissimulant ses soupçons sous un air de surprise. Seule! A pied! Quel mystère! Mon Dieu, que vous êtes pâle! comme vous tremblez! Mais d'où venez-vous donc, ma chère?

— « Je viens... balbutia la comtesse déconcertée; je... viens... » — Mais elle ne sut rien trouver, rien ajouter, elle resta court.

— » Vous venez, madame, de faire une action abominable, s'écria Brancador ne se pouvant contenir plus long-temps. Je vous avais promis de revenir, moi, et je tiens parole. Je reviens me venger. Vous n'êtes qu'une infâme délatrice, et je vous méprise. Oui, c'est du mépris, ce n'est

pas de la haine. La haine est trop noble pour vous; vous n'en valez pas tant. Et vous m'osiez parler de mon nom et de la souillure dont je le tache! Vous respectez bien le vôtre, vous! Il vous sied vraiment de parler de souillure et d'insulter des gens de cœur dont le moindre vaut mieux que vous! Au moins aurait-il dû vous suffire de les outrager, de les calomnier, sans les livrer encore au bourreau. Mais non, ce sont des têtes qu'il vous faut, c'est du sang. Ah! si tout le vôtre pouvait racheter une seule goutte de celui que vous vouliez répandre, il aurait déjà coulé à mes pieds sous la lame de mon épée. Mais l'épée est pour vous une trop belle mort; vous n'en êtes pas digne. » —

Et la saisissant par les deux bras il la jetta avec violence sur une ottomane, où elle alla tomber rudement sans se plaindre, et resta silencieuse, interdite.

— « En vérité, madame, continua-t-il, en passant de l'emportement à l'ironie, je vous félicite, vous avez des vertus merveilleuses et des talens dignes d'envie. Personne mieux que vous ne s'entend à espionner les gens, et vous faites le sbire en perfection. Qu'est-ce que la police vous donne pour cela? Allez, rougissez de dégrader à ce point votre sexe et votre rang. Mais, ajouta-t-il en attachant sur elle un œil sombre et furieux, com-

ment n'ai-je donc pas lu du premier regard son âme dans ses traits? J'étais aveugle. C'est l'enfer et non l'amour qui reluit dans ses yeux; son sourire est faux. J'étais fasciné d'aimer une pareille femme. Cette femme est affreuse; son visage est aussi difforme que son âme, elle est vieille et laide. » —

Jusque là muette et patiente, la comtesse à ces mots éclata.

— « De quel droit, monsieur, s'écria-t-elle en se levant d'un air menaçant, de quel droit venez-vous m'outrager chez moi? Oubliez-vous que je suis Romaine? Vous êtes vraiment Romain, vous! Il faut vraiment un grand cœur pour se glisser à minuit, comme un larron, dans la chambre d'une femme, pour l'insulter, pour la battre! Allez, vous n'êtes qu'un lâche, un brutal.

— » N'ajoutez pas un mot, interrompit Brancador dans un état nerveux et convulsif. Pas un seul mot de plus, répéta-t-il en la rejetant durement sur l'ottomane, ou je vous brise comme un roseau. A rien ne tient que je ne meurtrisse ces lèvres menteuses, ces joues et ce front qui ne savent plus rougir.

— » Oui, oui, s'écria Antonia hors d'elle-même et en sautant sur ses pieds comme une lionne, meurtris-les ces joues, meurtris ces lèvres que les tiennes ont tant de fois cherchées dans l'ardent

silence des nuits; arrache ces cheveux dont le parfum t'enivrait; déchire ce sein où l'amour a tant de fois reposé ta tête, je les livre à ta merci, les voilà. » — Et elle-même déchirait sa robe et elle arrachait sa longue chevelure. — « Brise, foule au pied ta maîtresse, continua-t-elle en se traînant tout en larmes à ses genoux. Je suis ton esclave, fais de moi ce que tu voudras; mais ne me dis plus de ces mots acérés qui transpercent comme une lame aiguë; plonge-moi plutôt celle de ton épée dans le cœur, cela fait moins de mal. O mon Brancador, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour, tu n'as jamais aimé. Oui, j'ai voulu livrer tes amis, parcequ'ils sont mes ennemis, à moi; ne me disputent-ils pas tes jours, tes nuits? Je les livrerais encore, je les livrerais tous pour que tu sois à moi sans partage, à moi toute seule, pour te posséder une heure de plus chaque soir. Si c'est un crime, tu n'as le droit, toi, ni du reproche ni de la vengeance. Non, non, tu n'as point d'amour; tu n'es, comme tous les autres, qu'un ingrat, un cœur sec et froid. » —

Inondée de ses cheveux et de ses larmes, elle était là toujours à ses pieds. Ses joues pâles s'étaient ranimées; son front brûlait, sa poitrine bondissait sous les plis de sa robe en désordre; des éclairs passionnés brillaient à travers ses pleurs. Ainsi prosternée, palpitante, sa beauté

romaine était irrésistible. Abaissant sur elle un œil adouci, Brancador se sentait faiblir. Il se tut de peur que sa voix ne décelât sa faiblesse par son irrésolution, par son tremblement; forcé au silence, il joua l'indifférence, le dédain, et fit le geste de partir.

— « Non, non, s'écria la comtesse en s'attachant à ses genoux, non tu ne t'en iras point; je ne veux pas que tu partes, tu resteras; tu ne me laisseras pas dans cet horrible état; c'est à toi à bander les plaies que tu as faites, à essuyer les pleurs que tu as fait couler. Brancador! Brancador! es-tu donc, je ne dis pas sans amour, mais sans pitié? Pourrais-tu bien m'abandonner ainsi? Tu n'en est pas capable; tu es bon, tu me pardonnes, tu m'aimes, je le vois bien; ta bouche le tait, mais tes yeux le disent. N'est-il pas vrai, ô mon Brancador! que tu m'as pardonné? » — Et la voluptueuse syrène enlaçait le jeune homme de ses deux bras caressans.

— « Laissez-moi, madame, dit-il en essayant un effort pour se dégager des lacs d'Armide, laissez-moi, vous dis-je. Il n'y a point de pardon pour de telles fautes, il n'y a plus rien de commun désormais entre vous et moi. Tout ce que je puis vous promettre, c'est l'oubli.

— » L'oubli! répondit Antonia en se relevant avec impétuosité; l'oubli! Et qui t'a dit que j'en

voulusse, de ton oubli? L'oubli est pour ma faute, mais c'est ton amour que je veux pour moi. Va, tu te roidis en vain, tu joues en vain la dureté, la froideur, l'émotion de ta voix t'a trahi malgré toi; tu m'a pardonné, et c'est à présent que tu m'aimes plus que tu ne m'aies jamais aimée. » —

Plus caressante, plus entraînante à mesure qu'elle le voyait plus faible, plus chancelant, la séductrice lui prit la main avec tendresse, et l'attirant doucement sur son sein : — « Brancador, lui dit-elle d'une voix flatteuse, c'est assez lutter, assez résister; l'amour triomphe, l'honneur est sauvé. Je savais bien que mon Brancador n'était pas impitoyable, qu'il était généreux. Viens, viens sur mon cœur; viens, ne refuse pas à ton Antonia le baiser de paix. » —

Faute, colère, vengeance, dangers courus, amis en fuite, Brancador oublia tout; il s'abdiqua lui-même. Vaincu, subjugué, sa défaite fut complète. Pouvait-il à vingt ans résister à tant de séductions? Il ne l'essaya même pas; il ne réengagea pas une lutte qu'il sentait d'avance inutile; il ne tenta pas même un dernier effort; il tomba muet, fasciné, dans les bras de la magicienne.

Triomphante, enivrée, elle l'y retint dans l'étreinte puissante d'un baiser sans fin. Plus belle encore dans la victoire que dans le combat, elle l'étourdit, elle l'enivra lui-même du bonheur

qu'elle devait à son indigne faiblesse; l'amour, le triomphe, le désir, se confondaient sur ses lèvres dans un même sourire, et, subjuguée à son tour, les sens allumés, les yeux chargés de langueur, lascive, demi-nue, la femme voilée des ruines entraîna sur la couche adultère le carbonaro du Vélabre.

Si, troublant le cours de cette nuit de délices coupables, le bras invisible du destin eût soulevé pour eux un coin du voile de l'avenir, peut-être eussent-ils entrevu dans leurs rêves un poignard, du sang. Mais le rideau mystérieux resta baissé; nul fantôme vengeur ne s'assit au chevet oublieux de la volupté.

XIX.

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

Caché toute la nuit, Anselme se glissa chez Brancador dès la pointe du jour. L'amant d'Antonia n'était point encore rentré. Il l'attendit longtemps; enfin il vint, mais si pâle, si défait, que l'ami de Marius en fut frappé.

— « La surprise de cette nuit, lui dit-il, semble vous avoir singulièrement abattu. » — Brancador rougit et ne répondit pas. — « En effet, poursuivit Anselme, le danger a été grand; il l'est encore. Une réaction est inévitable; je m'attends dès aujourd'hui à des vengeances. Ils ne pardonnent pas, les prêtres. De tous nos amis, vous êtes, vous,

le plus compromis, et j'ai songé toute la nuit à vous et aux moyens de vous dérober aux poursuites. » — Brancador fit sur lui-même un triste retour ; il compara sa veille à la veille d'Anselme, et rougit plus fort. — « Mais avant tout, continua Anselme, parlez-moi franchement. Soupçonnez-vous d'où part le coup?

— » En vérité, balbutia Brancador avec un embarras visible. Je ne sais.... je m'y perds.

— » La précaution que vous avez prise de ne pas coucher chez vous, précaution que du reste j'approuve — et dont le mérite n'est pas grand, aurait-il pu ajouter, — cet excès de prudence, dis-je, pourrait sembler à la charge de votre client.

— » Comment cela?

— » Si M. de Kaleff est pour quelque chose dans cette trahison, vous devez en être la première victime, puisque de tous les carbonari du Vélabre, il ne connaît que vous. Ses yeux sont restés bandés pendant toute la cérémonie; il n'a pu voir personne.

— » C'est juste, répondit Brancador; mais le soupçonnez-vous?

— » Je ne dis pas cela; mais il faut agir comme si cela était. Vous devez quitter Rome sur-le-champ.

— » Oubliez-vous que je suis garde-noble, et

que mon service m'appelle aujourd'hui même à Saint-Pierre, au catafalque du Pape?

— » Manquer son service un jour est un fort petit malheur; se laisser arrêter en serait un fort grand, et vous savez le proverbe. On vous fera malade; on répandra que vous êtes parti pour la campagne. Cela du reste est notre affaire; la vôtre est de vous mettre à l'abri de l'orage et de partir à l'instant. Voici une lettre pour le sergent d'Asture; il vous cachera dans sa tour jusqu'à nouvel ordre. Avec un peu de diligence, vous y arriverez ce soir même. Ayez soin seulement d'éviter les lieux habités, surtout Neptune. » — Et il lui traça son itinéraire à travers les solitudes les plus profondes du désert.

L'amant d'Antonia adorait Rome. Ce départ précipité le consterna. Mais il rougissait trop de lui-même pour se permettre une plainte, un murmure. Il accepta son exil comme un châtiment mérité, et afin de l'aggraver encore, il s'imposa de partir sans revoir sa complice; il ne la fit pas même prévenir, et sortit au galop par la porte Saint-Sébastien. Comme il passait devant le tombeau des Scipions, le soleil, levé sur Saint-Jean-de-Latran, dorait les cyprès du Mont Célien et les immenses Thermes de Caracalla; lui-même fut atteint devant la basilique où sont les Catacombes.

Brancador était de tous les carbonari de Rome

celui que surveillait de plus près Anselme. Il le savait généreux, capable dans l'occasion de dévouement, mais faible, étourdi, et s'il ne suspectait pas son honneur, il craignait son imprudence, sa légèreté. Il ne l'accusait pas de la catastrophe du Vélabre, mais il n'en avait pas moins saisi avec empressement ce prétexte pour l'éloigner de Rome dans un moment si périlleux, si décisif, et où la moindre indiscrétion pouvait tout perdre. Cette fatale surprise n'allait que trop déjà les compromettre, sans garder encore au milieu d'eux un germe si inquiétant.

Qu'eût-ce été s'il avait su la vérité? Il combattait un mal possible, et le mal était consommé. Mais le fleuve unefois débordé, il s'agit avant tout de le diguer, sauf à remonter après à la source du désastre. C'est ce que fit Anselme.

M. de Kaleff l'inquiétait davantage. Ignorant l'oubli des servans, il l'avait cru d'abord évadé; en y songeant, il ne se rappela pas l'avoir vu dans la fuite souterraine et commença à craindre quelque malentendu ou quelque trahison. Or, comme il descendait le grand escalier de la Trinité-des-Monts pour aller aux informations à l'hôtel du Moscovite, une chaise de poste traversa la place d'Espagne avec fracas; Anselme reconnut dedans le Moscovite lui-même en habit de voyage. La

chaise était lancée au galop ; elle enfila comme la foudre la rue du Babouin et sortit de Rome par la porte du Peuple.

Le comte de Kaleff était un intrigant politique investi de la confiance du cabinet russe et son agent secret en Italie. Sanfédiste et carbonaro, il flattait les passions des uns, exaltait les espérances des autres, et trompait tout le monde. Il entrait dans tous les complots, s'initiait à tous les mystères, s'enrôlait sous tous les étendards. Aux carbonari il garantissait l'unité républicaine, aux sanfédistes le démembrement féodal : féodalité ou république, qu'importe aux fins du lointain empire? Jaloux de baigner un pied dans la Méditerranée, d'étendre un bras par-dessus les Alpes afin de mieux enserrer l'Europe, le géant a l'œil ouvert sur l'Italie, terre promise, dont Souvarow naguère lui aplanit les voies. Son rival donc est César; c'est César dont il convoite la place au soleil italien, et c'est lui seul et toujours lui qu'il combat dans l'ombre par toutes les armes, dans les Ventes populaires comme au sein du Consistoire.

Missionnaire de désordre et de déception, M. de Kaleff servait bien ses vues. Il avait contribué naguère par ses promesses menteuses à éblouir les carbonari napolitains et provoqué cette sanglante révolte du Cilento, dont la tour d'Asture

cachait dans ses flancs de pierre trois victimes. Le coup de Naples manqué, il était venu jouer à Rome, on a vu quel rôle. Mais on a vu aussi que César fait bonne garde, et que le palais de Venise est maître en fait d'embûches.

L'aventure du Vélabre fit du bruit; elle eut dès le lendemain un retentissement prodigieux dans la diplomatie, et donna lieu à des conjectures sans nombre. Quelque soin que le ministre de Russie prît de la réputation de son compatriote en fuite, quelque colère qu'il déployât contre ces infâmes carbonari qui avaient voulu l'assassiner, quelque chaleur qu'il mît dans ses plaintes au Camerlingue, et dans ses réquisitoires, la fameuse histoire du sacrifice ne fit pas fortune, et le crucifié du Vélabre devint la fable de Rome. Nulle part on n'en rit plus qu'en la forteresse gibeline, parce que nulle part on ne voyait plus clair dans toutes ces ténèbres.

Échappé du piége et tout fier d'avoir rompu la maille, le renard fugitif n'en riait pas moins dans sa barbe de ce bon Gouverneur de Rome si simple, pensait-il, si crédule. Roulant sur le grand chemin de Florence, il se frottait les mains, il se félicitait de son génie, il se croyait bien fin, bien rusé alors qu'il laissait son secret non seulement au palais de Venise, mais aux sanfédistes et aux carbonari.

Cependant les craintes d'Anselme ne tardèrent pas à être justifiées ; dès le matin les réactions commencèrent. La police romaine se vengea par des arrestations de son désapointement de la nuit; les prisons s'emplirent de tout ce qu'il y avait à Rome d'hommes suspects ou déjà compromis. La rue des Hibernais ne fut pas oubliée.

Le cardinal de Pétralie n'apprit que tard les événemens de la nuit. Sa terreur fut grande. Se croyant la cause première du danger d'Anselme, il se reprocha de l'avoir envoyé dans cette fatale Vente du Vélabre. Il craignait aussi pour lui-même, pour la tiare. Une visite du Gouverneur de Rome le rassura. Affectant pour l'ami de Marius un intérêt qui n'était que l'intérêt du tigre pour sa proie, le chef des sbires venait sonder le Grand-Pénitencier, dont l'amitié pour Anselme était publique. Le prélat déploya toute l'adresse, toute la rouerie d'un prêtre romain. Mais il avait à faire à un insulaire, à un moine; toutes les mines furent éventées.

Le cardinal se retrancha dans son rôle et s'y tint sur la défensive. Personne n'était mieux placé que monseigneur le Gouverneur de Rome pour connaître l'incapacité politique du Grand-Pénitencier; les affaires de la terre étaient un livre clos pour lui, l'étude des choses saintes ses seules pensées. Son ignorance de tout était si profonde,

qu'il ne savait rien de ce qui se passait à Rome sous ses yeux. — « Fuyant ce que poursuit le monde, continua-t-il, poursuivant ce qu'il fuit, j'ai soif de repos et d'obscurité; je ne demande qu'à mourir en paix et en silence. La magistrature des âmes n'est déjà pour ma faiblesse qu'un trop rude fardeau; je porte ma croix comme Jésus, et je n'aspire qu'à m'en décharger, fût-ce, comme lui, au pied du Calvaire. Jugez, d'après cela, monseigneur, si c'est un homme comme moi qu'Anselme eût choisi pour confident politique! Est-ce mon opinion sur lui que vous voulez? ajouta-t-il, elle est connue, je n'en ai jamais fait mystère: je l'aime et je l'estime; tout Rome le sait; et pour carbonaro je vous crois mal informé, monseigneur, il ne l'est pas plus que le Grand-Pénitencier qui vous parle. » —

L'entrevue finit là. Elle n'apprit rien au prélat, mais elle apprit au cardinal ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire qu'il était, lui, en dehors de tout soupçon, et son missionnaire occulte en sûreté. Quant à M. de Kaleff, il n'était pas plus sa dupe que le Gouverneur de Rome; mais il avait, de plus que celui-ci, le secret de son double rôle. Son départ de Rome le soulagea. Rassuré sur Anselme et sur lui-même, le cardinal attendit avec plus de calme le dénouement du drame de sa vie. Le conclave s'ouvrait dans sept jours.

C'est ainsi que s'était passée la matinée de cette journée d'alarme et de vengeance. Il était alors dix-huit heures d'Italie — deux heures après midi. — C'est le moment où tout le monde à Rome fait la sieste. Inondées de lumière et de chaleur, rues et places étaient désertes ; mais nul quartier n'était plus désert, nul n'était plus silencieux que le quartier des Monts. L'air était brûlant ; frappée à plomb du soleil, la basilique de Sainte-Marie-Majeure nageait dans une atmosphère de feu. Un mendiant dormait sous les portiques du temple ; une chèvre broutait l'herbe de l'obélisque égyptien qui dresse sa tête idolâtre par-dessus les parvis de la Sainte-Vierge, et, couchés sous la colonne de Constantin, quelques bœufs gris à vastes cornes ruminaient au pied de l'abreuvoir qu'elle ombrage. Le bruit frais et cristallin de la fontaine troublait seul le silencieux désert.

Sortant de la rue solitaire des Quatre-Fontaines, une jeune fille parut au bas de l'avenue d'acacias qui joint le Viminal à l'Esquilin ; elle la gravit d'un pas rapide et léger ; arrivée sans reprendre haleine au pied de l'escalier luisant et glissant de la basilique, elle s'élança de marche en marche, comme un oiseau de branche en branche, et entra toute essoufflée dans la miraculeuse église de Saint Libère.

Tempérés par les rideaux de soie et les vitraux,

les torrens de clartés descendus du soleil s'épanchaient doux et voilés sur le marbre des autels et des tombes, et le demi-jour mystérieux et paisible de la nef contrastait avec les éblouissantes splendeurs du ciel. C'était comme une oasis au milieu du Sahara. Un vent parfumé circulait de chapelle en chapelle; je ne sais quoi de voluptueux, de suave enivrait l'âme, l'amollissait, l'élevait par les sens à une piété moins des cieux que de la terre.

Sainte-Marie-Majeure est moins en effet un sanctuaire empreint d'une pensée de douleur et d'éternité qu'un salon paré pour une fête mondaine. C'est l'église la plus riante de Rome. Nulle part le catholicisme n'a plus que là dépouillé ses rigueurs, son austérité; nulle part l'enfer n'est moins formidable. L'hôte d'une maison si gaie ne peut être un Dieu sombre et jaloux. Comment, sous ses lambris d'or et de pierreries, au milieu d'un peuple de statues et de tableaux pleins les uns et les autres de grâce et de majesté, comment ne se plairait-il qu'aux privations de l'homme, à ses larmes? Comment ne rêverait-il que supplices, vengeance et damnation?

Loysa donc — c'était elle — Loysa seule dans la basilique glissait d'un pas ému sur les saints pavés, et sa mantille noire voltigeait sur le marbre blanc des colonnes. Arrivée devant la somptueuse

chapelle de la Madone, elle s'arrêta pour la première fois et tomba à genoux au pied de l'autel. Rome n'en a pas de plus riche. Soutenue par quatre anges et encadrée de quatre colonnes de jaspe oriental à piédestaux d'agate, à chapiteaux de bronze et d'or, la miraculeuse image de la reine du temple, toute rayonnante de pierres précieuses, brille sur un champ de lapis comme une étoile sur l'azur du ciel. Un bas-relief de bronze et d'or, comme les chapiteaux, couronne l'autel; l'idéal pinceau du Guide a donné la vie aux murailles.

Autel, idole, peintures, tout ici est païen. On dirait un sacellum mythologique, et l'on prendrait la chaste Vierge entourée de ses anges pour Vénus au sein des amours. Aussi bien la ville papale, si païenne en tant de choses, n'a-t-elle rien de plus païen que Sainte-Marie-Majeure. Le maître-autel est une urne païenne; les marbres, les granits, jusqu'aux porphires où repose le berceau du Rédempteur, sont païens; et cette colonnade aérienne, dont la grâce svelte et la blancheur donnent au sanctuaire son air de fête, elle est tout entière païenne.

Consacrée à la mère de douleur, à la mère du Crucifié, elle l'était jadis à la divinité des mères, et maîtresse du champ de bataille, la basilique chrétienne n'a détrôné qu'à demi le

temple païen des Esquilies. Ainsi, là comme en tant de lieux d'Italie, les noms seuls ont changé. Agenouillées sur la même montagne, au pied des mêmes colonnes, les femmes romaines brûlent aujourd'hui sur l'autel de la jeune épouse de Bethléhem le même encens qu'elles brûlaient, couronnées de dictame, sur l'autel de Lucine.

Inquiète et l'œil distrait par l'attente, Loysa voilée était seule encore dans la vaste église. Elle en respirait à genoux la délicieuse fraîcheur, elle en écoutait le silence comme pour y surprendre un bruit de pas, un soupir, et son œil furtif interrogeait la solitude.

Tendre et recueillie, mais l'âme ouverte à l'amour terrestre plus qu'à l'amour divin, elle croyait prier la Madone, n'adorer qu'elle, ne bénir qu'elle, et l'image chère et sacrée qui habitait son cœur était seule à l'autel, elle se dressait brillante entre elle et l'idole, elle peuplait à elle seule le désert sacré de la basilique.

Las enfin d'errer, ses grands yeux noirs se fermèrent, sa tête grâcieuse tomba sur son sein, et ses mains se joignirent sur sa poitrine dans les élans d'une dévotion sensuelle et passionnée. Ainsi abîmée dans une pensée céleste et mondaine, confondant dans un même amour Dieu et son amant, la jeune Romaine était comme suspendue entre la terre et le ciel, et resta long-temps

plongée dans une extase brûlante et silencieuse.

— « Vierge adorée, murmura à son oreille une voix basse, levez les yeux sur votre esclave. » —

Réveillée en sursaut, Loysa tressaillit en voyant un pèlerin agenouillé tout près d'elle au pied de l'autel. Son chapeau à larges ailes lui couvrait en vain la moitié du visage; sa longue robe chargée de coquilles et d'agnus lui descendait en vain jusqu'aux pieds, un cri étouffé dit à Anselme qu'il était reconnu.

Conviée par lui le matin même à ce rendez-vous clandestin, Loysa n'avait pas le mot de l'énigme et cherchait dans ses yeux la cause d'une si étrange métamorphose. Telle était la retraite profonde où elle vivait, et le palais Madame est d'ailleurs si mystérieux, qu'elle ignorait la surprise du Vélabre et les dangers d'Anselme. Son travestissement l'effraya.

— « Quel est donc ce mystère? demanda-t-elle d'une voix alarmée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier? Pourquoi me faites-vous venir ici aujourd'hui? Pourquoi ce déguisement? Si tout ceci n'est qu'un jeu, qu'une comédie pour m'éprouver, je ne vous en félicite pas, car elle est bien cruelle; elle n'est pas de vous.

— » Ce n'est point un jeu, je vous assure, répondit Anselme en affectant une tranquillité qui n'était pas dans son cœur; ce n'est point une co-

médie; je trouve, comme vous, ma chère enfant, qu'elle serait de bien mauvais goût, et je vous assure que je ne m'en permettrais jamais de pareille. Le fait est qu'on dit avoir surpris cette nuit un rassemblement de carbonari; je crains quelque dénonciation, et si fausse qu'elle puisse être, je n'en suis pas moins forcé à quelques précautions. Voilà tout.

— » Quand je disais que votre Marius vous porterait malheur! Je ne vous demande pas si vous êtes carbonaro, vous me le diriez vous-même que je n'en croirais pas un mot; mais il est bien évident qu'il l'est, lui, et que c'est votre amitié pour ce Trastévérin qui vous compromet, qui nous perd. Je le déteste. » —

Anselme ne répliqua point. Cette erreur, qui n'en était pas tout-à-fait une, le dispensait de toute explication, et il la caressa plus qu'il ne la combattit; c'était une pâture à l'ardente imagination de la jeune fille; ne lui en pouvant donner d'autre, il lui laissa celle-là.

Mais passant de la colère à l'inquiétude, elle quitta bientôt Marius pour son amant et fut toute à lui. — « Hélas! dit-elle d'une voix triste, voilà mes pressentimens qui se justifient, les mauvais jours qui viennent! Notre bonheur aura lassé le ciel; il était trop grand. Et mon père qui va arriver furieux de Ravenne! Il doit avoir reçu ma lettre hier, et — je le connais — il n'y répondra même pas, il partira

sur-le-champ pour Rome. Mon Dieu! mon Dieu! tous les dangers nous menacent à la fois. Est-il donc écrit qu'un malheur ne vient jamais seul? Mais mon amour croît avec le péril et doue mon âme d'une énergie surhumaine. Je ne sais, mais je n'ai jamais eu tant de force en moi; je me sens capable de faire tête à tous les orages; j'y suis résolue; le parloir de Sainte-Catherine est là qui m'inspire; je suis invincible. Si pour n'être pas religieuse j'osais mourir, que n'oserais-je pas, ô mon Anselme, pour être à toi? » —

Ces paroles passionnées et douces faisaient diversion aux alarmes du conspirateur. Entré dans le temple, agité, sombre, il sentait son âme apaisée, attendrie, consolée; il s'abandonna sans retour au charme d'un dévouement si naïf, si jeune, et portant dans leur cœur le vrai Dieu, les amans restèrent bien long-temps encore agenouillés ensemble au pied des idoles.

On convint de se revoir sous le même autel, à la même heure de solitude et de silence, car l'un ni l'autre n'avait été troublé, et le faux pèlerin avait pu sans contrainte adorer sa Madone et la presser mille fois dans ses bras. Le temple avait été fidèle et discret.

Un bruit de pas les rappela tout-à-coup à la prudence : c'était dame Véronique qui venait droit à eux.

— « Ma tante me cherche, dit tout bas Loysa en reprenant l'attitude de la prière; beau pèlerin reprends ton bourdon. » — Retranché dans son rôle, Anselme s'enveloppa des plis de sa robe, de manière à n'être pas reconnu.

— « Méchante petite espiègle, dit la bonne tante toute éperdue, peut-on me faire des peurs pareilles! Et moi qui la croyais bien tranquillement endormie! J'entre dans sa chambre pour la réveiller, plus de Loysa! Madone! quelle peur!

— » Mais, ma tante, vous deviez bien penser que j'étais venue aux vêpres.

— » Aux vêpres! à dix-huit heures! Et seule encore! Doux Jésus! si ton père le savait, que deviendrais-je?

— » J'étais triste, je ne pouvais dormir, et j'étais sûre de trouver de la joie et du bonheur dans ma chère église; voilà pourquoi j'y suis venue.

— » *Venite ad templa*, murmura le faux pèlerin, *pax cordis et amor sunt in templis.*

— » Ce pèlerin se tenait bien près de toi, dit à voix basse la Véronique, en jetant sur Anselme un regard défiant. N'avais-tu pas peur?

— » Peur! de quoi? Il ne pensait, je vous assure, qu'à sa Madone. Il ne parlait qu'à elle, il ne voyait, il ne priait qu'elle, et pour celui-là je vous réponds qu'il n'aime qu'elle au monde.

— » *Cor meum est tuum, ô virgo mea!* continua le pèlerin.

— » Que lui dit-il donc, ma tante, vous qui savez le latin des oraisons?

— » Il dit à la Sainte-Vierge en latin ce qu'Anselme te dit, à toi, tout le jour en italien.

— » A propos, ma tante, il n'est pas venu hier; si c'était lui?

— » Folle! » —

Le silence de la basilique fut en ce moment rompu par la cloche qui sonnait les vêpres; et comme dame Véronique se mettait à genoux, Loysa sentit une main furtive presser la sienne. C'était le pèlerin qui se relevait.

— « A demain! murmura-t-elle.

— » A demain! » — répondit-il; et il s'achemina lentement vers la porte.

Il jeta les yeux en passant sur le mausolée de Sixte-Quint, le plus grand des six Papes qui dorment sous les voûtes sacrées de Sainte-Marie-Majeure; et cette vue le reporta tout d'un coup au cardinal de Pétralie qui tant de fois s'était venu recueillir au pied de ce marbre inanimé. Du Mont Mario et de la cellule de Saint-François, sa pensée le ramena au Vélabre, à ses amis dispersés, captifs, à tous ses projets suspendus, aux dangers qui l'environnaient, aux sermens qu'il avait faits et qu'il ne pouvait tenir. Un in-

stant apaisé par l'amour, son cœur fut pris d'une mélancolie profonde; et peu s'en fallut qu'il ne désespérât de l'Italie et de la liberté.

Comme il sortait du temple, les dévots commençaient à y entrer; mais grâce à son déguisement, il ne fut remarqué de personne. Il se jeta dans les quartiers dépeuplés de l'Esquilin et du Mont Célien, et regagna par ces solitudes classiques, non sa rue des Hibernais,—il ne se sentait pas assez pur aux yeux du palais Madame pour rentrer chez lui — mais une retraite plus sûre qu'il s'était depuis long-temps ménagée sur les pentes désertes de l'Aventin.

XX.

LE BUCHER.

Pendant ce temps Brancador galoppait vers Asture. Fidèle aux instructions d'Anselme, il s'était, dès sa sortie de Rome, jeté en rase campagne, et n'avait traversé ni ville ni village.

Laissant à gauche la voie d'Albane, à droite la voie d'Ardée, et lancé dans le désert à travers les larges ondulations de la Campagne romaine, il avait franchi comme un trait le champ de bataille de Bélisaire et de Vitigès, tous deux soldats de fortune, dont l'un mourut roi, l'autre mendiant. Il avait gagné presque d'une haleine les bases du Mont Albane, tout peuplé jadis de villas patricien-

nes; et, foulant aux pieds les ruines ou plutôt la poussière de Politore et de Corioles, il ne s'était reposé, lui et son cheval blanc d'écume, qu'au bord du Conca, dans l'immense fief de Champ-Mort.

Forcé au repos par la fatigue et par l'ardeur du soleil, il n'avait atteint le bord de la mer qu'à la nuit tombante, laissant derrière lui sur la côte Neptune et Porto d'Anzo. Hérissée de ruines qui se prolongent jusque sous l'océan, et qu'on prendrait pour le palais mystérieux de quelque fée des eaux, la grève inégale d'abord et scabreuse s'aplanit aux approches d'Asture, et devient sablonneuse et mouvante.

Epuisé de lassitude, le cheval de Brancador enfonçait dans l'arène humide, et la tour fuyait devant lui. Partagé entre Rome, où sa maîtresse l'attendait, et la tour d'exil et d'expiation, l'amant d'Antonia se livrait au pas lent de sa monture et au charme paisible d'une nuit d'été. Les étoiles brillaient sur sa tête; la vague gazouillait à ses pieds comme une hirondelle endormie. Enfin le donjon fatal surgit devant lui comme un fantôme; sa masse opaque faisait une tache noire sur les champs scintillans du ciel.

Rappelé par cette vue subite au but de son voyage, Brancador pressa le pas, mais le *Qui vive?* d'une sentinelle et le bruit d'un fusil qu'on arme l'arrêtèrent tout court. Il demanda le ser-

gent; la sentinelle poussa un cri auquel répondit un autre cri parti de derrière la tour, et un instant après Oddo parut.

Brancador mit pied à terre et lui tendit la main; un signe carbonique commença la reconnaissance, la lettre d'Anselme l'acheva.

L'identité bien constatée, le nouveau venu fut conduit par le sergent non pas dans sa tour, mais à l'embouchure du Conca. Un spectacle de deuil l'y attendait. Tête nue et silencieux, tous les bannis d'Asture, moins un, étaient rangés en cercle sur la grève, autour d'un bûcher funéraire, et le seul qui manquât au rendez-vous des vivans était couché mort sur le bûcher

L'arrivée de Brancador ne troubla point la cérémonie. Il n'était connu d'aucun; mais un mot du sergent l'installa, et la muette assemblée ouvrit pour lui ses rangs, le conviant du regard et du geste à la fête nocturne.

L'ordre rétabli, Conradin tout en larmes et une torche à la main, s'avança au milieu du cercle, et, détournant sa tête blonde, il mit le feu au bûcher. Son innocence et sa jeunesse l'avaient désigné pour ce ministère triste et touchant. A l'instant où brilla la flamme, plus d'une larme coula dans l'ombre, plus d'un sanglot rompit le silence, et l'attendrissement de tous allait déborder peut-être en un pleur éclatant et contagieux, lorsqu'Azzo,

l'énergique Azzo entonna d'une voix émue, mais ferme, une hymne d'espérance et de consolation. L'orage de pleurs fut conjuré; le *De profundis* républicain fortifia les cœurs, sécha les larmes, étouffa les sanglots, entraînant toutes les voix, toutes les âmes, dans un chœur auguste et mélodieux.

La flamme aromatique et blanche des pins avait gagné rapidement les chênes, les myrtes, les oliviers ; et le bûcher, autel de la mort, ne fut bientôt qu'une masse de feu. Tantôt la flamme montait au ciel en spirale ardente, tantôt elle s'épanouissait en gerbes d'étincelles et retombait au sein des flots noirs comme une pluie d'étoiles. La mer était rouge, les cieux étaient rouges, et le feu rougissait, comme le reste, le front pâle des conjurés. Pareils aux Templiers au pied du bûcher du grand-maître, ils étaient là tous, immobiles, couvrant de leur chant à la fois religieux et guerrier la voix pétillante de l'incendie, et le chœur mâle et profond allait mourir dans l'océan, et les forêts du désert étaient silencieuses.

Sillonnée aussi de longs reflets sanglans, la tour obscure et massive était sans voix comme la nature. Debout sur les créneaux comme une ombre, et contemplant la plage embrasée, une figure blanche assistait d'en haut à la fête des morts. C'était Isolina. Mais l'œil ardent de la fille des Maremmes cherchait en vain dans la nuit la tête

blonde de Conradin; le jeune enfant des Alpes n'avait ce soir pour l'amour ni regards ni pensées; son cœur était tout à la douleur.

Cependant le bûcher fumait et ne brûlait plus, autel et victime étaient consumés; les cieux, les mers, les grèves, replongés dans les ténèbres. Le sacrifice accompli, les bannis se turent, et Tipaldo le Vénitien recueillit en pleurant et renferma dans une urne antique, exhumée sur ces plages, la cendre encore chaude de Grimaldi. C'était lui, c'était le fier Génois qui était roi de la fête, roi silencieux, qui avait pour dais la voûte étoilée des nuits, le bûcher pour trône, et pour royaume l'éternité.

Tué lentement par la fièvre du mauvais air, il avait en vain lutté contre le poison; rougissant d'une si ignoble mort, il s'était en vain fait une cuirasse de son courage, de sa foi; fanée dans sa fraîcheur, éteinte dans son éclat, sa noble tête avait fléchi; elle s'était courbée pour ne se plus relever.

C'était une âme forte et bien trempée. Abreuvé dès l'enfance à la source des vertus civiques, il en gardait dans son cœur le saint dépôt en attendant une patrie libre où les pratiquer. Patricien, il s'était rangé aux drapeaux du peuple, et ce qu'il voulait, quoique Génois, ce n'était pas une Gênes, c'était une Italie. Vendue au roi sarde, comme un troupeau, la patrie des Adornes et des

Frégoses n'avait pas de républicain plus ardent, plus âpre. Un jour que le maître dans toute sa pompe parcourait en souverain ce port majestueux, veuf des galères de la République, l'altier Génois passa près du monarque la tête haute et couverte. — « Monsieur, lui cria le Gouverneur » en lui renversant son chapeau de la main, vous ne » reconnaissez donc pas sa majesté?» —Grimaldi ne leva pas même les yeux sur l'insolent. — « Ramasse ce chapeau, dit-il froidement à son laquais, » et va le jeter dans la mer; il a été souillé par la » main d'un esclave. » — Ce mot hardi émut le peuple; il fit pâlir les courtisans, et s'ils n'eussent pressé le pas, la foule allait peut-être venger sur eux une si basse injure.

Toujours inquiet, toujours soupçonneux, le prince ayant peu après exigé de la noblesse génoise un nouveau serment de fidélité, Grimaldi l'avait refusé, et s'était condamné lui-même à l'exil. Retiré d'abord en Corse, il avait été le premier au rendez-vous d'Asture; le premier aussi il laissait son rang vide, et le bataillon sacré pleurait en lui l'un de ses plus intrépides champions.

Hélas! tous ces jeunes martyrs qui le pleuraient sous l'échafaud, ils auraient pu dire tous à son ombre, comme les gladiateurs à César : MORITURI TE SALUTANT! Ne combattaient-ils pas tous dans la même arène sanglante? N'étaient-ils pas

tous dévoués à une fin précoce? Le sépulcre était ouvert, la première flèche avait porté, et le carquois de la mort n'était pas vide ni le sépulcre satisfait. Heureux le Génois, qui mourait à l'aurore de ses espérances et qui ne survivait pas à sa foi!

Les obsèques terminées, les dix bannis, et avec eux Brancador et le sergent, regagnèrent lentement la tour; un signal y rappella les deux soldats carbonari qui gardaient, l'un la plage de Neptune, l'autre la plage de Paola, et le fidèle Nicolo, qui protégeait du côté des bois les funérailles clandestines, rentra le dernier dans la citadelle; les verroux massifs se tirèrent sur lui. Théâtre de la solennité funèbre, la grève fut rendue au silence, à la solitude, à la nuit, et l'urne vénérée du patricien Génois, mort au désert si loin du palais de ses ancêtres, fut suspendue aux noires murailles du donjon des Maremmes, en attendant le Panthéon qui réunira dans un même caveau, sur un même autel, dans un même culte, tous les martyrs italiens.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

